

LA ROUE DU DESTIN



roman

G.Denamps

LA ROUE DU DESTIN

Roman

— Gérard Denamps —

ISBN : 979-10-97000-06-6
Dépôt SACD n° 000217694

Du même auteur :

Romans

L'illusionniste – (2014)

Manipulation – (2015)

Le Bruit du Silence – (2015)

Les Pigeons sont éternels – (2016)

Les Poussières du Néant – (2022)

Récits autobiographiques

Nordkaap – (2014)

Courts-Métrages – (2019)

Falbala – (2021)

Nouvelles

Et si c'était... vrai ? – (2016)

Essais

Existons-nous vraiment ? – (2018)

Le Machiavélisme de l'Univers – (2019)

Livre audio

Le Magicien et la Machine du Diable – (2022)

Roman traduit en anglais

The illusionist – (2022)

Tous ces ouvrages sont exposés et téléchargeables en version numérique sur :

www.denamps.com/livres-denamps.php

ainsi que sur : www.kobo.com et www.amazon.fr

Contact: gerard.denamps@gmail.com

*Ainsi les derniers seront les premiers
et les premiers seront les derniers*

(Matthieu 19.13-20.16)

Il est toujours facile de dégainer sa carte de visite lorsqu'on est banquier, informaticien ou homme d'affaires, mais lorsqu'on est, tel Victor Delatour, représentant en papier hygiénique et autres produits dérivés, les présentations sont nettement moins glorieuses.

Pourtant, l'homme ne semblait pas s'en émouvoir. Il tendait sa carte avec une telle élégance et un tel aplomb que c'était son interlocuteur qui, parfois, se trouvait gêné d'en être gêné. Ensuite, Victor décrivait ses produits (emballages, composition, nombre de feuillets, épaisseur, moelleux, résistance, coloris et même — luxe suprême — arômes) avec le sérieux d'un scientifique ou d'un critique d'art. Au bout de quelques minutes, l'auditoire était pris par le discours et oubliait totalement la fonction première (ou finale) de ces bouts de papiers indispensables à toute civilisation évoluée, et présentés comme des trésors d'ingéniosité et de confort. Le client était conquis et, en signant sa commande, il avait l'impression d'œuvrer à la fois pour le salut de la planète et pour le bien-être de l'humanité toute entière.

Bref, le sieur Delatour était ni plus ni moins qu'un bon représentant, à la fois humble et persua-

sif, tout autant apprécié de ses collègues que de sa nombreuse clientèle.

En fait, il n'avait pas particulièrement cherché à développer ses qualités de négociant, elles lui étaient venues spontanément. D'un naturel très organisé, hautement rigoureux (pour ne pas dire maniaque et tatillon) il considérait que, pour réussir dans le commerce, seule l'ordre et la méthode comptaient, l'objet important peu. Ainsi, il aurait accepté avec le même stoïcisme de vendre des ogives nucléaires ou des verres baveurs, plaçant toute son énergie dans la démarche commerciale et non dans l'article concerné. A sa façon, il œuvrait comme un bon avocat, capable de défendre une cause aussi bien que son contraire selon la partie qui le paie.

Ayant donc une fois pour toutes jugé que le papier de toilette et autres produits apparentés (essuie-tout, mouchoirs et lingettes) étaient des articles fort respectables, Victor en avait fait ses chevaux de bataille. Il se fixait des objectifs, fonçait à l'assaut des revendeurs potentiels et, ignorant totalement les nez pincés et les sourires narquois, il en revenait toujours avec des bons de commande dûment remplis.

Ses collègues, moins habiles, disaient de lui que si on lui demandait de revendre du papier hygiénique ayant déjà servi, il n'hésiterait pas une seule seconde. Et le pire est qu'il y parviendrait certainement !

Il peaufina le nœud de sa fine cravate de soie gris pâle avec une attention particulière et recula d'un pas pour juger de l'ensemble. Inspection concluante. Sa veste de tweed sombre — impeccablement taillée — soulignait sa sveltesse tout en masquant l'absence évidente de musculature. Mais, à quarante-deux ans passés, il était satisfait de son physique aussi lisse que les papiers qu'il proposait. Sa fine moustache à la Clark Gable lui conférait la petite touche virile qui manquait à ses traits délicats, et son front légèrement dégarni lui donnait cet air pensif derrière lequel il se réfugiait lors de négociations ardues.

Tout à coup, son œil averti détecta le genre d'anomalie qui pouvait lui gâcher toute une journée : une trace de doigt souillait discrètement le miroir devant lui ! Aussitôt il se saisit d'un de ses nombreux rouleaux d'essuie-tout — le mieux adapté à ce genre de situation dramatique — et il s'attaqua à l'intruse sans ménagement, notant mentalement d'en parler à la femme de ménage dès son retour.

Satisfait et soulagé, il se tourna vers son bureau et ouvrit sa mallette Vuitton pour en vérifier le contenu : outre les différents tarifs et les fiches techniques concernant chacun des produits, une foule de petits échantillons de quelques centimètres carrés chacun étaient sagement alignés dans des chemises plastifiées. Pour parachever le tout, un joli CD argenté, consacré à la fabrication industrielle des papiers hygiéniques, brillait tel un solitaire sous sa pochette transparente. Victor ne

s'encomrait pas d'ordinateur portable, ni de tablette, ni d'aucun gadget superflu, il préférait travailler à l'ancienne avec de bonnes vieilles fiches et un bon vieux stylo (Dupont, plaqué or ligné), détails qui, selon lui, mettaient le client en confiance.

Fin prêt, il quitta son sous-sol, qu'il s'était aménagé en espace de travail, et gravit le petit escalier de ciment qui conduisait au niveau supérieur de son pavillon. Il était exactement 7 heures. Se déplaçant avec d'innombrables précautions, il pénétra dans la chambre à coucher et, silencieusement, il effleura des lèvres le front tout chaud d'Amandine. Celle-ci soupira dans son demi-sommeil et murmura "Sois prudent mon chéri". Puis elle se rendormit.

Victor redescendit vers son bureau car il préférait entrer et sortir par le sous-sol plutôt que de passer par le perron. C'était une vieille habitude : il pouvait ainsi s'essuyer convenablement les pieds et même quitter ses chaussures les jours de pluie, évitant ainsi de salir le carrelage du haut. De plus, en accédant directement à son espace de travail, il évitait les allers et retours inutiles entre l'étage et le sous-sol. Question d'organisation.

Il en profita pour vérifier que son ordinateur était bien éteint, il aligna sa souris dans l'axe parfait du clavier, et il se scruta une dernière fois dans le vaste miroir. Tout était parfait, ses rutilantes Marvin&Co Walburg aux pieds, il pouvait partir à la conquête de l'humanité souffrante...

Il avait trois heures de route avant d'atteindre son but, là-bas en région parisienne. Il augmenta légèrement l'intensité du chauffage car, bien qu'on ne fût qu'en octobre, l'atmosphère était froide et humide. Il posa les mains bien à plat sur le volant et s'engouffra sur l'autoroute dans la nuit finissante.

Inutile de préciser que Victor respectait scrupuleusement les limitations de vitesses. Non pas par peur du gendarme comme la plupart d'entre nous, mais parce qu'il était respectueux de l'ordre et des règles établies.

Le bourdonnement feutré du moteur le berçait agréablement. Car s'il avait choisi cette berline noire de fabrication allemande, ça n'était pas pour son élégance ou sa robustesse, mais tout simplement parce qu'il s'était laissé séduire par le murmure d'horlogerie qui sourdait du capot. D'ailleurs il n'allumait que rarement son autoradio, préférant écouter, comme il disait, la mécanique ronronner...

A ce stade du récit, le lecteur s'imaginera certainement que ce personnage suranné, coincé dans son perfectionnisme désuet, devait être un individu pénible à vivre, ennuyeux et particulièrement agaçant. Or rien n'était plus faux : Victor était d'un tel calme, d'une telle sérénité, qu'on finissait rapidement par apprécier sa présence et à se laisser contaminer par sa quiétude rayonnante. Personne, pas même sa femme ou sa fille, ne l'avait jamais vu en colère ni même contrarié. Les événements semblaient glisser sur sa carapace et ne jamais le perturber. Il était un modèle d'étanchéité absolue. Et

c'était reposant...

Il s'arrêta à mi-parcours pour se dégourdir les jambes et s'offrir un café dans un distributeur. Le gobelet fumant à la main, il fit quelques pas sur le parking presque désert, ainsi que le lui avait recommandé son ostéopathe car depuis quelque temps Victor souffrait de légères douleurs dans le dos. "Rien de grave, lui avait précisé le praticien, trop de kilomètres en voiture, c'est tout. C'est le problème des représentants de commerce. Vous n'êtes pas tendu, fort heureusement, mais je vais vous faire quelques manipulations et un peu de relaxation. Par contre, que ce soit sur la route ou au bureau, il ne faut pas hésiter à marquer une pause et à faire quelques pas, c'est essentiel." C'est une de ses collègues de travail, Charlotte Poulin, qui lui avait recommandé ce spécialiste et, après quelques séances, les choses semblaient être rentrées dans l'ordre.

Il reprit la route, concentré, car il entamait maintenant la dernière ligne droite avant l'objectif du jour : Universal-Price ! Et ce rendez-vous était d'une importance extrême, Victor Delatour n'avait pas droit à l'erreur.

Universal-Price était une chaîne internationale de magasins, d'une ampleur telle que tout fournisseur sensé rêvait d'y être référencé un jour. Le groupe était présent dans dix-neuf pays et déployait plus de trois mille points de vente absolument gigantesques. Sans parler, bien sûr, de ses

sites de ventes en ligne. Être admis dans les rayonnages de ce temple de la distribution était synonyme de notoriété et de prospérité immédiates.

Depuis plusieurs années "Multisoft" — c'était le nom de la société qui employait Victor — tentait vainement de se frayer un chemin jusqu'au sanctuaire du géant, mais les demandes de rendez-vous étaient inlassablement refusées les unes après les autres.

Puis, un beau jour, et sans qu'on sût vraiment pourquoi, un courriel favorable avait atterri sur le bureau de Jacques Grandjean, le directeur de Multisoft, l'invitant à venir présenter ses produits à la centrale d'achat parisienne. Bien sûr, présenter ses produits ne signifiait pas pour autant qu'on était accepté, mais c'était déjà le premier pas vers le succès. D'ailleurs, pour parodier une phrase désormais célèbre, on disait que mettre le pied dans le bureau des achats d'Universal-Price était un petit pas pour le visiteur mais un pas de géant pour son entreprise...

Aussitôt il fut décidé que ça serait Delatour, le meilleur vendeur de la société, qui serait envoyé au feu. Car il ne fallait pas rater la marche : soumis à une concurrence internationale de plus en plus rude, Multisoft commençait à battre sérieusement de l'aile. Il fallait impérativement remplir le carnet de commandes et l'invitation d'Universal-Price tombait à point nommé.

En approchant de la zone industrielle qui abri-

tait le mastodonte, Victor n'avait aucune appréhension (il ignorait d'ailleurs la signification de ce mot) mais il sentait confusément le poids de la responsabilité qui lui incombait. Loin de s'en affoler, il la prenait comme un défi et se sentait confiant. Son papier hygiénique était le plus moelleux du marché (dans l'intimité de ses toilettes, il les avait tous essayés, classés et notés), ses prix avaient été calculés au plus juste et son nœud de cravate était irréprochable. Que souhaiter de plus ?

Il franchit la lourde grille et, après les vérifications d'usage au poste de contrôle, il gara sagement son véhicule à l'endroit qu'on lui indiqua.

D'un pas vif et conquérant, il pénétra dans le hall d'accueil. Comme il s'y attendait, le décor était impressionnant et ressemblait davantage à celui d'un hôtel quatre étoiles qu'au décorum d'une entreprise commerciale. Sur la droite, proche des ascenseurs, un immense comptoir trônait, abritant deux charmantes hôtesse. Il jeta un coup d'œil à l'horloge digitale qui les surplombait et vit qu'il était nettement en avance. Il décida de patienter un peu dans l'un des fauteuils mis à la disposition des visiteurs, mais il se ravisa et préféra s'annoncer immédiatement auprès des réceptionnistes. Son cœur se mit à battre un peu plus fort, ce qui était tout à fait inhabituel chez lui.

— Bonjour mademoiselle, je suis attendu par monsieur...

— Bonjour, puis-je voir votre convocation s'il

vous plaît ?

Rapide comme l'éclair, il produisit le précieux sésame conservé bien au chaud dans sa poche intérieure. La petite brune aux cheveux coupés court l'examina un instant et, sans un regard pour le visiteur, elle se saisit de son téléphone.

— Ici la réception, j'ai devant moi Monsieur Delatour de la société Multisoft qui est arrivé pour son rendez-vous. Oui... Avec Pierre Mansard du service achats... Ah bon ?... Entendu... Oui, je vais le lui dire... Merci.

Je suis en avance, songea Victor, et je parie que ce Mansard est en retard. Elle va me demander de patienter une bonne demi-heure dans l'un des fauteuils ici présents. Pas grave, j'ai l'habitude.

La brunette lui rendit sa convocation et, levant enfin les yeux vers lui elle annonça :

— Je suis désolée, mais Monsieur Mansard ne peut pas vous recevoir.

— Ce n'est pas grave, répondit Victor en souriant, je patienterai j'ai l'habitude. Dans combien de temps sera-t-il disponible à votre avis ?

La brunette soupira.

— Vous m'avez mal comprise monsieur. L'acheteur ne vous recevra pas, c'est ce qu'on vient de me dire.

Victor sentit une légère contraction au niveau de l'estomac mais il se ressaisit aussitôt. C'était fâcheux mais ce n'était pas la première fois, après tout, qu'un client annulait son rendez-vous à la dernière minute. Le seul problème est que cet en-

tretien n'était pas un entretien comme les autres et que son patron en avait un besoin vital. Victor demeura néanmoins souriant et insista :

— Oui je comprends, mais puis-je avoir un autre rendez-vous ? A votre convenance, bien sûr.

— Je suis désolée mais ce n'est pas moi qui fixe les rendez-vous. Il faut voir ça avec son secrétariat.

— Dans ce cas, passez-moi la secrétaire, suggéra-t-il aimablement, on va régler ça en deux temps trois mouvements.

L'hôtesse le regarda, prête à l'envoyer promener, mais, devant la sérénité et la calme détermination de son interlocuteur, elle ne se sentit pas le courage d'entamer un conflit. Ce type est capable de rester toute la journée devant mon comptoir en souriant béatement, songea-t-elle. Alors elle composa un numéro à trois chiffres et lui tendit le récepteur.

— Bonjour mademoiselle, commença-t-il en évitant, pour des raisons d'hygiène évidentes, de plaquer l'appareil sur son oreille, vous êtes la secrétaire de monsieur Mansard ?... Bien, on m'a indiqué que mon rendez-vous de ce matin était annulé... Oui... Oui, c'est fâcheux car je viens de faire plus de trois heures de route et il eût été plus convenable de m'en avertir et... Oui... Bien sûr je comprends... Mais dans ce cas pouvez-vous me fixer une autre date ?

La petite brune, sentant l'orage venir, s'était éloignée de son poste et faisait mine de s'intéresser à une pile de courrier prêt à partir. Les yeux dans le vide, Victor écouta puis fronça subitement les

sourcils.

— Mais... Quoi ? Définitivement annulée ? Mais c'est impossible, vous m'avez adressé une convocation tout de même, vous ne pouvez pas tout annuler comme ça ! Il faut m'accorder cet entretien !

Il se sentit défaillir. Il connaissait la réputation odieuse des acheteurs de la grande distribution, leur morgue, leur despotisme, leurs caprices de divas, mais il n'avait jamais subi un tel affront. Quelque chose de nouveau monta en lui, quelque chose d'étouffant qu'il ne connaissait pas et qui avait pour nom "colère".

— Écoutez, je... (sa voix monta dans les aigus) j'exige d'être reçu aujourd'hui même... Mais, vous vous prenez pour qui ? Bon, passez-moi immédiatement Monsieur Mansard, je suis sûr de parvenir à un accord avec lui et...

Livide, il se mit à regarder stupidement le récepteur :

— Elle... elle... m'a raccroché au nez !

Sa vue se brouilla, le souffle se mit à lui manquer et, n'ayant jamais connu une telle sensation de sa vie, il ne sut comment la surmonter. Il avait envie de crier, de taper du poing, mais en même temps il était conscient qu'il devait trouver une solution. Et vite ! Alors il interpela la pauvre hôtesse qui faisait semblant de n'avoir rien entendu et il lui siffla :

— Mademoiselle ! Pierre Mansard, c'est à quel étage ?

La petite brune se retourna, paniquée.

— Mais, je ne sais pas monsieur, et vous n'avez

pas le droit de monter dans les étages sans autorisation...

— Quoi ? Pas le droit ? Mais je vais le trouver moi, votre Mansard, et on verra bien s'il refuse de me recevoir !

Et il se précipita vers les ascenseurs comme un fou.

— Mais, monsieur, s'écria la jeune femme, vous ne pouvez pas...

— Vous ne me connaissez pas, se mit-il à hurler, ce Mansard il va m'écouter, c'est moi qui vous le dis ! Je vais lui faire bouffer tous mes rouleaux jusqu'au dernier !

Il tambourinait comme un forcené sur le bouton d'appel mais l'ascenseur tardait à venir. Enfin, une note musicale retentit et les portes s'ouvrirent en souplesse. Aussitôt il s'y rua comme si sa vie en dépendait.

Mais il buta sur deux paires d'épaules musclées qui l'attendaient. Il n'avait pas remarqué que, dès qu'il eût haussé le ton, la seconde hôtesse s'était précipitée sur son téléphone pour alerter la sécurité. Les deux costauds de service s'avancèrent, souriant, le contraignant à reculer.

— Pardon, pardon, s'excusa-t-il, laissez-moi passer, j'ai un rendez-vous urgent.

— Désolé, émit le plus âgé, mais vous ne pouvez pas monter. Il faut être raisonnable, monsieur.

Le problème pour ces agents de sécurité est qu'ils devaient faire preuve de fermeté mais en même temps d'une grande courtoisie afin d'éviter tout esclandre. Pas question de se livrer à un com-

bat de catch en plein milieu du hall d'accueil, c'eût été déplacé.

— Mais enfin laissez-moi, s'écria Victor, laissez-moi passer !

Et il tenta, par une feinte, de les contourner. Aussitôt le plus jeune, moins costaud mais plus vif, l'attrapa par le col de sa veste et l'immobilisa. Les deux hommes l'encadrèrent et, le maintenant fermement cette fois, ils le conduisirent jusqu'à la sortie. Ses pieds touchaient à peine le sol. De loin on aurait dit trois amis qui partaient en goguette, si bien que personne ne remarqua rien. Ils ne desserrèrent leur étreinte que lorsqu'ils eurent franchi la grande porte vitrée.

— Au revoir monsieur, émit poliment l'un des deux, et n'y revenez pas.

Et sans plus attendre, ils firent demi-tour, le laissant désespéré sur le bitume du parking. Mais s'imaginer que Victor Delatour, chef des ventes, allait renoncer si facilement était mal le connaître. Avant même que la grande porte vitrée ne se referme, il se précipita dans le hall et, tel un sprinter franchissant la ligne d'arrivée, il dépassa en trombe les deux vigiles et se jeta dans l'ascenseur encore ouvert. Il appuya, au hasard, sur le bouton du quatrième étage et les portes coulissèrent en un discret chuintement. Il eut juste le temps d'entrevoir les deux costaux qui démarraient à leur tour, mais avec un temps de retard.

Après une montée qui sembla durer des siècles, Victor parvint à l'étage désiré. Retrouvant subitement son calme, il se mit à arpenter le long couloir

moquetté qui lui faisait face. Des bureaux vitrés se succédaient, tous semblables. Des employés allaient et venaient, indifférents.

De nouveau souriant, détendu et sûr de lui, il croisa une secrétaire et lui demanda où se trouvait le bureau de Pierre Mansard. "Là-bas au bout à droite" répondit-elle en lui faisant un vague geste de la main. Il continua donc son chemin, persuadé que toute cette histoire n'était que malentendu et que tout allait rentrer dans l'ordre. *Ils ne connaissent pas encore Victor Delatour : éjecté par la porte il rentre par la fenêtre ! Et à moi les grosses commandes !*

Il atteignait le bout du couloir lorsqu'il entendit un bruit étrange dans son dos, comme un roulement de tonnerre qui s'approchait. Il se retourna et eut la stupéfaction de voir non pas deux mais quatre malabars qui fondaient sur lui. Instinctivement, il s'écarta pour les laisser passer mais ce fut inutile. Il se sentit projeté à terre, immobilisé, puis soulevé comme une plume et transbahuté, tel un gibier, par les pieds et par les mains jusqu'à l'ascenseur. Apparemment, on ne cherchait même plus à sauver les apparences.

Humilié comme jamais, il repassa devant les hôtes, mais en position horizontale cette fois. Il tenta un pauvre sourire désolé, comme si tout ceci n'était qu'une farce, mais il ne rencontra que leurs regards méprisants. Il chercha des yeux sa précieuse mallette Vuitton et il vit qu'un des agents la tenait de sa main libre. *Il faudra que je pense à désinfecter la poignée.* Finalement on se débarras-

sa de lui comme d'un sac au pied de son véhicule, sa tête heurtant légèrement le pneu avant. Le type qui détenait sa mallette la lui jeta presque au visage.

— Attention, le prévint-il, si tu remets ça on appelle les flics. Et qu'on ne te revoie jamais dans les parages. Allez, dégage connard !

Et contrairement à la fois précédente, ils ne lui tournèrent pas le dos. Ils se postèrent devant la grande entrée et attendirent patiemment qu'il ait refermé sa portière et démarré.

Victor peina à insérer sa clé de contact et à lancer le moteur. Il était sonné. Il inclina le rétroviseur et il eut du mal à reconnaître ce regard mort et apeuré qui le fixait étrangement. Il inclina alors le front et l'appuya lourdement sur le volant. Mais que s'était-il passé ? Était-il devenu fou ? Jamais, jamais de sa vie il n'avait connu un tel état de fureur. C'était incompréhensible.

Finalement il parvint à démarrer et il repassa le poste de contrôle en sens inverse. *Quel échec ! Quelle honte !*

- II -

Tel un automate, il se mit à rouler dans Paris sans même savoir où il allait. Il suivit le flot de la circulation, se laissant porter au gré des clignotants et de l'humeur des autres conducteurs. Arrêté à un feu rouge, il s'aperçut avec horreur que la manche de sa veste était déchirée. *Une veste toute neuve !* À quel moment cela s'était-il produit ? Quand ces brutes l'avaient capturé ou bien lorsqu'ils l'avaient jeté au sol ?

Il se retrouva par hasard sur le périphérique, s'imaginant un instant être sur l'autoroute. Il se mit sur la voie du milieu de façon à se tenir à l'écart des bolides qui, incompréhensiblement, surgissaient sur sa droite, et il se mit à ressasser son fiasco. Mais pourquoi cet acheteur avait-il refusé de le recevoir ? Était-ce par pur caprice ou bien avait-il reçu des instructions en haut-lieu ?

Peu à peu, une ébauche d'explication commença à poindre : Mansard travaillait depuis des années avec un gros fabricant, Hygenex, auquel il voulait faire baisser les prix. A bout d'arguments l'acheteur avait sans doute menacé ledit fabricant de faire jouer la concurrence et, pour mieux lui mettre la pression, il avait tout simplement convoqué Multisoft. Le stratagème avait probablement

fonctionné et, juste avant l'arrivée de Victor, le concurrent avait accepté de baisser ses prix. Multi-soft n'offrait donc plus le moindre intérêt. *C'est cela, j'en suis sûr, j'ai servi de leurre !*

Surgi de nulle part, un uniforme à moto le dépassa et lui fit signe de le suivre. Victor obéit avec un temps de retard, se demandant bien ce qu'on lui reprochait. Universal-Price avait-il déjà porté plainte et Victor était-il recherché pour intrusion illicite et trouble à l'ordre public ? Peu rassuré, il suivit le policier jusqu'à une sortie et s'arrêta le long du trottoir comme l'autre le lui ordonnait.

Il baissa sa vitre, à la fois inquiet et interrogatif.

— Monsieur, commença le représentant de l'ordre, vous rendez-vous compte que vous gênez la circulation ?

Et, devant l'air ahuri du conducteur, il précisa :

— Vous rouliez exactement à trente kilomètre-heure en plein sur la voie du milieu, obligeant les autres véhicules à ralentir, alors que la vitesse autorisée sur cette portion est de quatre-vingt kilomètre-heure. Votre attitude est propre à créer des bouchons et des carambolages. Vous avez un problème mécanique avec votre auto ?

Victor fit signe que non.

— Puis-je voir les papiers du véhicule ?

Victor les lui tendit dans un réflexe d'automate. Après un bref examen des documents, le flic continua :

— Je note par ailleurs que vous n'avez pas fixé votre ceinture de sécurité. Je veux bien passer l'éponge sur votre vitesse anormalement réduite,

mais je vais être obligé de verbaliser pour la ceinture.

Victor sembla se ressaisir, réalisant que, effectivement, il avait oublié le clic obligatoire en dépit du voyant rouge qui clignotait nettement sur le tableau de bord. Le policier l'observa un court instant et constata :

— Vous n'avez pas l'air dans votre assiette, monsieur. Nous allons faire un alcootest.

— Je veux bien, réagit enfin Victor, mais c'est inutile, je n'ai rien bu d'autre qu'un café. Je... je suis contrarié, c'est tout.

Le flic le regarda, dubitatif :

— Vous êtes contrarié ? Et par quoi ? Vous vous êtes fait agresser ? demanda-t-il en désignant la manche déchirée.

Victor sauta sur l'occasion :

— Oui, monsieur l'agent, oui, on a essayé de me voler... de me voler... ma mallette et je me suis débattu. Regardez, j'ai même une bosse derrière la tête. Voilà.

Victor n'avait pas pour habitude de mentir, il avait ce défaut en horreur. Mais, pour une fois, cela lui fit un bien fou. En racontant des bobards à un représentant de l'ordre, c'est comme s'il mentait à la société toute entière et à Universal-Price en particulier. C'était sa petite vengeance intérieure...

— Vous êtes une sorte de représentant de commerce ? s'enquit le policier.

— Oui monsieur l'agent, je travaille.

Victor sentait qu'un vague lien s'établissait et que, s'il parvenait à être sympathique, peut-être

échapperait-il à la sanction finale. Et être sympathique était son métier !

— Et, continua l'uniforme, vous travaillez dans quel secteur ?

Sûr de son fait, Victor se lâcha :

— Ah, monsieur l'agent, je suis dans le papier hygiénique. Et Dieu sait s'il y en a, des catégories de papiers... Des minces, des épais, des blancs, des roses, des...

Et, croyant faire de l'esprit, il conclut :

— Bref, je suis moi aussi une sorte de policier, je contribue, voyez-vous, à nettoyer les excréments de la société...

Silence stupéfait.

— Vous vous fichez de moi ?

Après une longue remontrance sur le respect dû aux fonctionnaires de police, le malheureux Victor en fut quitte pour une amende salée et trois points en moins sur son permis. Malgré de nombreux kilomètres parcourus chaque année, c'était la première fois qu'un tel déshonneur lui échoyait. Il en fut profondément affecté et ce fut en compagnie d'une énorme boule à l'estomac qu'il redémarra. Ce n'était quand même pas sa faute s'il était tombé sur le seul flic qui n'avait aucun sens de l'humour ! Décidément, ce n'était pas son jour...

Il évita soigneusement le boulevard périphérique, dont l'agitation s'accordait mal avec son abattement intérieur. Il s'enfonça dans des ruelles toutes plus étroites les unes que les autres et trouva par miracle une place de stationnement libre, juste devant une petite boulangerie sympathique. Il

s'acheta un jambon-beurre et s'installa sur un banc voisin, face à une meute de pigeons qui l'observaient avec insolence.

Quand je pense que j'avais prévu de déjeuner avec Mansard dans un restaurant des plus chics... Et je me retrouve là, tout seul sur un banc à mâchouiller un bout de pain ! Il tâta sa manche déchirée et se mit à ricaner tout seul de sa propre dégringolade. Quel clown je fais !

Il lui fallut plus d'une heure d'errance dans le dédale de la capitale avant de retrouver la direction de l'autoroute. Enfin lancé sur le long ruban gris et le péage une fois réglé, il put enfin retrouver un minimum de concentration et tenter de remettre de l'ordre dans ses idées.

Son échec avec Universal-Price allait avoir des conséquences désastreuses. Pour combler le manque à gagner, il allait devoir trouver au moins une vingtaine de nouveaux débouchés en un temps record, ce qui semblait incertain pour ne pas dire irréalisable. En outre, il pouvait dire adieu à sa notoriété au sein de l'entreprise et à son prestige de meilleur vendeur. Il eut froid dans le dos en réalisant qu'il serait certainement en tête de liste lors de la première vague de licenciements.

Cela faisait plus de vingt ans qu'il vendait du papier hygiénique chez Multisoft. Saurait-il maintenant vendre autre chose ? Ne s'était-il pas encroûté en demeurant si longtemps dans le même

domaine ? Un bon commercial ne doit-il pas se remettre constamment en question et multiplier les expériences ?

Bien sûr, il n'y avait pas urgence car, fort heureusement, Amandine avait un emploi et gagnait même très bien sa vie. Elle était gérante d'une boutique d'articles de sport en centre ville et son chiffre d'affaire atteignait régulièrement des sommets.

Penser à sa tendre moitié lui réchauffa le cœur. Il avait hâte de la retrouver et de lui confier ses misères. Bien sûr, il ne parlerait pas des agents de sécurité, il n'avouerait même pas de sa piteuse annulation de rendez-vous. Il dirait seulement que, après d'âpres négociations, son offre n'avait pas été retenue par Universal-Price, point final. Quant à sa manche déchirée, hé bien il l'avait accrochée en se penchant maladroitement dans le coffre de la voiture. Re-point final.

Aussi blonde qu'il était brun, Amandine était encore assez jolie et n'accusait pas la quarantaine qu'elle venait de franchir allégrement. Un nez fin mais très légèrement busqué lui conférait un charme inhabituel, et donnait à ses traits l'allure de battante qui seyait à sa profession. Énergique et élancée, elle était l'ambassadrice idéale pour ses articles de sport, bien qu'elle-même n'en usât presque jamais. Elle se contentait d'un jogging par semaine, et encore, à condition que le temps soit beau !

Mais le couple menait une hygiène de vie telle que leur apparence physique en témoignait des bienfaits. Pas d'alcool, pas de tabac, pas de stress et une bonne humeur perpétuelle, quoi de plus sain pour paraître éternellement jeune ?

Amandine, il en était certain, allait trouver les mots justes et lui transmettre toute son énergie pour surmonter cette épreuve inattendue. Il avait hâte de la retrouver !

Il s'arrêta de nouveau dans une station-service ultramoderne, pour faire le plein cette fois et dévorer un nouvel en-cas sous plastique. Après toutes ces émotions, la faim recommençait à se faire sentir. Une légère pluie commença à zébrer le pare-brise et c'est finalement sur le parking de la station, calfeutré dans son véhicule, qu'il termina son repas en écoutant un peu de musique. Il n'avait toujours aucune solution à ses déboires professionnels, mais son optimisme naturel semblait vouloir reprendre le dessus et il commençait à se sentir plus détendu. Il se tamponna les lèvres et la moustache avec un essuie-tout (Multisoft, bien sûr) et c'est presque en sifflotant qu'il remit le contact pour quitter le parking.

Il enclencha la marche arrière, mais à peine eut-il effleuré l'accélérateur qu'un énorme bruit sembla jaillir du coffre. Il se retourna et vit avec stupéfaction un autre véhicule, immobilisé juste derrière le sien.

Il ferma les yeux un instant, se demandant avec

angoisse s'il ne rêvait pas. Le troisième incident de la journée ! C'était à se demander si un dieu sadique ne lui avait pas concocté un programme spécial, juste pour le plaisir...

— Pouvez pas faire attention quand vous reculez ? lui lança une voix excédée.

Victor s'excusa platement et contourna le véhicule pour constater les dégâts. Lui qui ne supportait pas la moindre égratignure, la moindre salissure sur sa carrosserie, il faillit tomber en syncope en découvrant la tôle enfoncée. Il soupira avec résignation et, un sourire contraint sur les lèvres, il invita sa victime à établir un constat.

C'est vraiment la série aujourd'hui, songea-t-il amèrement en reprenant la route. Les mains crispées sur le volant et tous les sens en alerte, il effectua la dernière partie de son trajet dans la hantise d'un nouvel incident. Il resta résolument à droite, levant le pied au moindre doute et cédant la priorité même lorsqu'il en était le bénéficiaire.

Son téléphone portable se mit à sonner. Bien sûr il se garda de répondre en conduisant (chose qu'il ne faisait de toute façon jamais) mais du coin de l'œil il vit quand même que l'appel émanait de Jacques Grandjean. Son patron était certainement impatient de connaître le résultat de l'entrevue.

Victor avait — pour l'instant du moins — l'excuse de ne pas répondre puisqu'il était au volant, mais que dirait-il ensuite ? Car il avait pris la (mauvaise) habitude de faire son rapport avant

même de revenir au bureau, surtout lorsque les nouvelles étaient bonnes. Grandjean devait donc se demander pourquoi son agent ne lui envoyait pas ses habituels textos triomphants.

Décidé d'en finir au plus vite, Victor s'arrêta sur une aire de stationnement et se saisit résolument de son téléphone. "Suis sur la route, écrivit-il. Malheureusement aucun accord conclu. Pas de commande. Universal-Price pas intéressé. Désolé".

Il relut cinq fois son aveu d'échec, le plus honteux de toute sa carrière, le plus lourd de conséquences aussi, et hésita longuement à presser la touche d'envoi. Finalement il en remania légèrement les termes et, le souffle court comme si l'appareil allait lui sauter au visage, il projeta ses ondes modifiées dans l'espace sans plus hésiter. Un grand silence se fit dans sa tête. Il venait d'expédier : "Suis sur la route, accord conclu, Universal-Price très intéressé". Et il redémarra, surpris de sa propre affabulation.

Pourtant, il avait toujours dit et répété à ses collaborateurs que, en affaires, temporiser ne servait à rien. La vérité finissait toujours par se savoir, alors autant annoncer la couleur tout de suite. Sauf, bien entendu, dans le cas d'une stratégie voulue et habilement calculée. Mais le problème était que, dans le cas présent, il ne s'agissait pas de stratégie mais d'une temporisation aussi minable qu'inefficace.

Puisque ma carrière est foutue et mon licenciement imminent, autant faire durer les choses

au maximum ! Juste le temps de me retourner...

Il ne se reconnaissait plus. Jamais au cours de son existence il n'avait si bassement triché. Lui habituellement si droit, si scrupuleux, il venait de se prendre les pieds dans le tapis et ne cherchait même plus à s'en relever. Pire, il allait donner de faux espoirs à son patron et à ses collègues et, au lieu de les inciter à remuer ciel et terre pour remplir le carnet de commandes, il allait les endormir sur de fictifs lauriers.

Il haussa les épaules, vaguement dégoûté de lui-même.

- III -

Victor fut soulagé lorsqu'il pénétra enfin dans Saint-Julien-le-Haut. Un rapide coup d'œil à sa montre bracelet lui indiqua qu'il était à peine plus de 16 heures, ce qui signifiait qu'il avait largement le temps de passer chez Multisoft. Mais on devinera aisément qu'il n'était pas spécialement pressé de rencontrer son patron... Il évita donc la zone industrielle et bifurqua tout de suite vers les quartiers sud, là où se situait son petit pavillon. La pluie avait enfin cessé.

Dix minutes plus tard, il se garait sagement le long du trottoir, envisageant vaguement de repartir un peu plus tard chez le carrossier. Mais rien ne pressait.

Il poussa la petite grille de fer forgé et il se dirigea tout droit vers la porte du garage. Il jeta un coup d'œil vers les fenêtres du haut et vit avec regret que le volet métallique du salon était toujours fermé, signe qu'Amandine n'était pas rentrée. Il soupira et fit glisser le panneau de bois sur son rail. Il était enfin chez lui...

Aux premières années de leur mariage, ce sous-sol servait à abriter leur unique véhicule et à y ranger quelques outils de jardin, mais peu à peu c'était devenu son domaine à lui : il y bricolait ou bien il

s'y réfugiait pour lire ou écouter un peu de musique. L'auto n'y avait plus droit de cité, dormant désormais dans l'allée centrale, sur le gravier qui crisse. Puis, au fil du temps, le sous-sol était devenu un bureau à part entière : quelque outillage subsistait bien sûr, mais la place était surtout prise par une table de travail, un ordinateur dernier cri, des classeurs, une armoire métallique, un vieux canapé et, on s'en souviendra peut-être, un immense miroir en pied devant lequel Victor s'inspectait toujours avant d'aller sauver l'humanité.

Tel un boxeur exténué, il se laissa tomber dans son fauteuil pivotant et demeura de longues minutes, immobile et prostré. Ses nerfs lâchaient doucement. Il posa les deux coudes sur son bureau et, se prenant la tête à deux mains il murmura simplement : "Mais que m'est-il arrivé aujourd'hui ?"

L'amende, les points en moins, la manche déchirée et l'arrière embouti, tous ces désagréments étaient sources de contrariété, bien sûr, mais ils étaient tous réparables. Par contre, son échec chez Universal-Price, son expulsion honteuse et, pour finir, le mensonge fait à son patron, étaient tous des taches indélébiles qui allaient s'avérer lourdes de conséquences.

Avec son esprit méthodique, il tenta de sérier les problèmes, de les découper, de les classer et de les tordre en tous sens, mais il n'y avait rien à faire : les faits étaient là, têtus, et aucun ne voulait se laisser dominer. Il avait devant lui une kyrielle de petits rouleaux compresseurs et, même s'il par-

venait à minimiser les faits, il n'en sortirait pas indemne. La situation semblait insoluble.

Il mit en route son ordinateur mais ses pensées étaient ailleurs et il n'alla pas plus loin que la page d'accueil. En fait, il avait besoin de s'épancher et de trouver une oreille attentive. Qui d'autre qu'Amandine pouvait mieux que personne jouer ce rôle ? Il songea à l'appeler pour qu'elle vienne le rejoindre maintenant, mais il rejeta l'idée, la jugeant trop égoïste : sa gérante d'épouse était au magasin et devait être saturée de travail, comme toujours. Le coup de feu de la rentrée scolaire était passé mais il y avait encore beaucoup de demande en cette période de l'année. Les gens prenaient de bonnes résolutions, ils s'inscrivaient dans des clubs de sport, ils ne voulaient pas perdre la bonne forme de l'été, et finalement ils avaient toujours besoin d'équipements neufs. Elle rentrerait probablement vers 20 heures, sinon plus, exténuée mais ravie de sa journée.

Victor songea que sa femme était surprenante : plus elle travaillait et plus elle semblait heureuse. Elle ne se plaignait jamais du surplus d'activité (il faut dire que les bénéfiques étaient là) ni des heures supplémentaires passées à ranger le stock ou à épilucher la comptabilité. Parfois elle rentrait tard, la mine froissée et les yeux cernés, mais il voyait dans son regard cette petite lueur malicieuse qui semblait dire : ne t'inquiète pas, tout va bien, je fonce !

Il se débarrassa de sa veste déchirée et desserra

sa cravate. Puis il se baissa pour ôter ses Marvin&Co Walburg et enfile ses pantoufles Gucci. Il avait encore trois ou quatre heures à patienter avant de pouvoir s'épancher.

Après avoir joué quelques minutes avec sa souris, le regard vide, il finit par admettre que pour tuer le temps le mieux était encore de travailler. Après tout il n'y avait pas qu'Universal-Price sur Terre et beaucoup d'autres clients méritaient aussi son attention. Mais dans son esprit résonnait inlassablement le "Allez, dégage connard !" que lui avait lancé le vigile, et, dès qu'il fermait les yeux, il se revoyait passant et repassant à l'horizontale devant les petites hôtesse effarées. Ces images le hantaient et demeureraient la honte de toute sa carrière.

Son téléphone portable émit un petit signal : un sms venait d'arriver. C'était à nouveau Grandjean qui lui demandait s'il allait passer au bureau avant ce soir. Victor ne répondit pas immédiatement pour bien montrer qu'il n'était pas disponible puis, au bout de cinq minutes, il écrivit enfin : "Pas question, suis toujours sur la route, rentrerai tard". Un "OK" laconique lui répondit et ce fut tout.

Vers 17 heures, en proie à un léger mal de tête, il décida de se préparer un thé au citron. Il gravit donc le petit escalier de pierre qui menait à l'appartement et se glissa dans la cuisine. Il ouvrit le placard du haut, s'empara de l'élégante boîte noire de chez Mariage et mit l'eau à chauffer. Il se demanda

si la femme de ménage était déjà passée et regretta de l'avoir manquée car, malgré toutes ses contrariétés de la journée, c'était bizarrement cette trace de doigt découverte le matin même sur son miroir qui l'obsédait le plus. Ce détail était anodin bien sûr, mais Victor ne voulait pas laisser passer une telle négligence.

Son thé étant enfin prêt il porta la tasse à ses lèvres mais il s'aperçut que l'infusion était brûlante. Plutôt que d'attendre bêtement, debout au milieu de la cuisine, il décida de s'octroyer un moment de répit au salon.

Ce salon était un bijou d'orfèvrerie, un écrin délicat dans laquelle on ne pénétrait qu'en pantoufles, en chaussettes ou nanti de ces patins de feutre qui donnent une démarche de canard évoluant sur la glace. C'était un havre de paix incomparable, une bulle de silence dont les lourdes tentures, protégeant des bruits extérieurs, contribuaient à créer ce sentiment d'isolement total.

Victor quitta donc la cuisine et, la tasse à la main, il s'approcha du lieu sacré avec mille précautions. La crainte de renverser la moindre goutte de thé sur le parquet lustré lui faisait presque regretter d'avoir pris une décision aussi risquée. Il entrouvrit délicatement la porte du salon et... il faillit en lâcher sa tasse : Amandine était là.

Et elle n'était pas seule ! Un homme était avec elle...

Victor n'avait pas eu le temps de distinguer le

visage de l'intrus mais une chose était certaine : leurs tenues — ou plutôt leur absence de tenues — ne laissaient planer aucun doute sur la nature de leur relation.

Sidéré, asphyxié, complètement sonné, il fit un pas en arrière, une main cherchant un appui sur le mur et l'autre main toujours accrochée à sa tasse en un équilibre incertain. Il demeura ainsi de longues secondes, incapable de réagir, refusant d'admettre ce que ses yeux venaient de découvrir.

Il recula jusqu'à la cuisine et, comme si c'était là la chose la plus importante au monde, il s'absorba stupidement dans la contemplation de sa boîte de thé noire. Des idées confuses s'entrechoquaient dans son cerveau engourdi. *Que dois-je faire ? Que fait-on dans ces cas-là ?* Bien sûr, la réaction logique aurait été de retourner dans le salon et de confondre les deux coupables, mais il ne s'en sentait pas la force. Il se sentait ridicule. Dans les romans, les films et les pièces de boulevard, le mari cocu était toujours le dindon de la farce, l'empêcheur de tourner en rond, et le public se rangeait toujours du côté des deux amants. C'était absurde, Victor le comprenait soudainement, mais c'était ainsi, c'était inscrit dans des siècles de littérature amoureuse. Il avait le rôle ingrat...

Finalement, cherchant à gagner du temps et trouver la solution idéale, il jeta le thé dans l'évier, referma silencieusement la porte de la cuisine et retourna à pas de loup dans le sous-sol.

Il se laissa tomber dans son fauteuil, le regard éteint, secoué d'étranges sanglots secs. Des images toutes plus saugrenues les unes que les autres se mirent à défiler sous ses yeux. Puis il se mit à ricaner bizarrement, en proie à une autodérision douloureuse. *C'est vraiment la série aujourd'hui ! Vraiment !*

Comme il le supposait quelques heures plus tôt, un dieu particulièrement malveillant s'acharnait sur son sort. Pourquoi ? Il n'en savait strictement rien mais il ne pouvait que le constater : les catastrophes s'empilaient les unes sur les autres... *Et la journée n'est pas finie !*

Il regarda sa manche déchirée comme s'il la découvrait pour la première fois, se demandant avec curiosité si une bonne couturière pourrait en venir à bout. Puis, délaissant son vêtement, il se leva et vint se planter devant le miroir. *Pourquoi, mais pourquoi Amandine te fait-elle ça ? Tu ne la rendais pas heureuse ?* Il se dévisagea en haussant les épaules. *Il faut croire que non, mon vieux, il faut croire que non.*

Mais son constat d'échec ne le satisfit pas, et il sentit monter en lui une colère effroyable en comparaison de laquelle son coup de sang de chez Universal-Price n'était qu'un aimable divertissement. Ses tempes se mirent à battre furieusement, comme si tout le sang de ses veines s'était subitement concentré là. Il se sentait prêt à tous les excès, à toutes les violences et il comprit en cet instant qu'on pouvait tuer sans la moindre hésitation. Heureusement il n'y avait pas d'arme à la maison !

Il respira profondément et finit par se calmer peu à peu, incapable cependant de trouver une réponse à la situation. *Que faire ? Retourner là-haut et les surprendre en flagrant délit ? Se cacher dans le jardin et guetter ce type lorsqu'il sortira ?* Mais quelle que soit la solution envisagée, il se sentait toujours aussi coincé dans le costume du mari ridicule.

Ses yeux se fixèrent longuement sur son téléphone portable posé sur son bureau, et soudain une drôle d'idée lui vint.

Il se saisit posément de l'appareil et, le visage illuminé d'un sourire mauvais — le premier sourire de la journée — il composa le numéro de sa femme. Il perçut faiblement ses propres sonneries qui retentissaient, là-haut, étouffées par l'épaisseur du béton.

Elle tardait à répondre, ce qui semblait le mettre en joie. *Je te dérange*, jubila-t-il, *je te dérange*, lorsqu'une voix légèrement essoufflée vint lui vriller le tympan :

— Allô, oui, allô ?

Il eut envie de l'injurier, de la traiter de tous les noms, mais il se contint et c'est d'un ton à peu près calme qu'il demanda :

— Chérie, c'est moi, Victor. Ça va ? Je ne te dérange pas ?

Légère hésitation à l'autre bout de la ligne, mais la petite voix reprit :

— Non, non bien sûr, j'étais au fond du stock quand tu as appelé, je préparais des commandes. Tu es toujours sur la route ? Tu rentres tard ?

Victor sentit son sourire s'amplifier, comme un gamin qui fait une mauvaise farce au téléphone, et il lâcha d'un bloc :

— Non, en fait mon rendez-vous a été annulé et je suis rentré plus vite que prévu...

Silence incertain à l'autre bout de la ligne. Il resta muet, la laissant s'empêtrer dans les suppositions. Finalement la petite voix demanda :

— Ah bon ? Et tu es au bureau alors ?

Et Victor, presque hilare, lâcha sa bombe :

— Au bureau ? Oui bien sûr... Enfin je veux dire... à mon bureau... ici... au sous-sol !

— ...

Silence consterné.

— Allô ? Tu es toujours là ? relança-t-il, faussement inquiet.

— ... Oui... Tu es... à la maison alors ?

— Bien sûr, je suis rentré directement, je ne me sentais pas d'humeur à affronter Grandjean !

— Ah ?...

— Au fait, continua-t-il, comme si une pensée lui traversait subitement l'esprit, tu connais les horaires de notre femme de ménage ?

— Heu... Non, pas avec exactitude. Je sais combien d'heures elle fait en tout mais je ne connais pas exactement ses plages. Elle s'organise comme elle veut, je lui fais confiance. Pourquoi ?

— Oh, pour rien, c'est simplement que j'ai entendu un peu de bruit là-haut tout à l'heure et que je me demandais si c'était elle.

— Tu... Tu as entendu du bruit ?

— Oui, ça a l'air de t'inquiéter.

— Non, non, pas du tout, c'est sans doute elle, tu as raison.

Et Victor enfonça le clou un peu plus :

— Je vais monter voir pour vérifier !

Il sentit à l'autre bout du fil l'angoisse s'alourdir d'un cran. La perspective de le voir surgir dans l'appartement devait affoler les deux tourtereaux. Il l'imaginait, elle, faisant de grands gestes muets à son amant pour le prévenir du danger imminent, et l'autre idiot sautant des deux jambes dans son pantalon comme un clown maladroit. Elle devait probablement tenir le téléphone coincé entre l'oreille et l'épaule de façon à garder ses deux mains libres pour se revêtir. Victor regrettait de ne pouvoir assister à la scène. Finalement, il entendit la traîtresse lui répondre :

— Ok, fais comme tu veux mais essaie de ne pas la déranger, elle va croire qu'on la surveille. Tu devrais éviter.

— Ne t'inquiète pas, je serai discret, je vais aller à la cuisine me faire un thé.

— A la cuisine ? Oui, bonne idée, c'est ça, va à la cuisine. Bon, je te laisse, j'ai encore du travail. J'essaierai de rentrer tôt.

Tu parles que tu va rentrer tôt, puisque tu es déjà rentrée, espèce de sale menteuse.

— Ok, je t'embrasse, à tout à l'heure.

— Je t'embrasse.

Ces baisers hypocrites lui laissaient un goût d'amertume mais, dès qu'il eut raccroché, Victor se sentit légèrement euphorique. La vengeance froide, si minime soit-elle, est parfois bien plus savou-

reuse qu'une explosion vengeresse. Il se frotta les mains, comme lorsqu'il venait de conclure une bonne affaire, et il se renversa dans son fauteuil, le faisant pivoter de droite et de gauche en un geste lancinant.

Ils sont coincés là-haut, s'amusa-t-il, ils sont coincés ! Et je me demande comment ils vont s'en sortir sans attirer mon attention !

Car, d'où il était, il avait, par le petit carreau grillagé, vue sur le jardinet et la grille d'entrée. Impossible de passer inaperçus. En revanche, il se garda bien de monter à l'étage car la cuisine donnait sur l'arrière et il perdrait alors toute visibilité. C'était bien sûr la raison pour laquelle Amandine l'avait encouragé à aller se faire un thé : les deux complices auraient eu alors le champ libre pour quitter le pavillon ni vus ni connus.

Deux longues heures s'écoulèrent ainsi. Immobile dans l'obscurité naissante, il n'alluma pas la moindre lampe, la clarté de son écran d'ordinateur lui suffisant amplement.

Pour s'occuper l'esprit et tromper son impatience, il passa en revue les différentes étapes de sa progression chez Multisoft, et Dieu sait si elles avaient été ingrates et méritoires. Acceptant sans broncher les clients les plus récalcitrants et les produits les moins nobles (tels que les protections urinaires ou les serviettes périodiques) il avait creusé son trou en se spécialisant par la suite dans le papier hygiénique et ses dérivés. Au fil des ans il

était devenu "responsable produit", puis "chef des ventes" et avait hérité enfin du titre de "meilleur vendeur de la société". Ceci signifiait que, dès qu'une difficulté apparaissait, c'était inévitablement à lui que Jacques Grandjean faisait appel pour la résoudre. Son influence était telle qu'il était même parvenu à imposer le rouleau musical ou le papier toilette orné de dessins humoristiques — gadgets qui n'avaient pas tenu très longtemps mais qui avaient néanmoins marqué les esprits. Victor Delatour passait pour un innovateur et un original.

Plus sérieusement, c'étaient vers d'autres projections, plus terre-à-terre, que se tournait son patron. D'un âge avancé qui le poussait doucement vers la retraite, le dirigeant de Multisoft évoquait parfois sa possible succession sans jamais nommer personne. Mais son regard se tournait toujours vers le grand bureau vitré où siégeait Victor, humble dauphin à la couronne de papier gaufré.

Bien sûr, une telle préférence aiguisait parfois les jalousies mais l'héritier supposé ne s'en souciait guère. Et lorsqu'il croisait parfois le regard acéré de Charlotte Poulin, la déléguée au secteur médical, ou la mine renfrognée d'Éric Lepage, le responsable logistique, il préférait leur sourire comme s'il ne remarquait rien. Pourtant, les arguments des deux autres prétendants n'étaient pas infondés : mademoiselle Poulin estimait qu'un bon dirigeant d'entreprise se devait avant toute chose de maîtriser la comptabilité (discipline qu'elle avait acquise dans sa prime jeunesse mais que Victor ne possédait que très peu); et le jeune Lepage estimait

quant à lui que la logistique était la clé de voûte de toute société performante, et qu'il était par conséquent le plus enclin à tenir ce poste.

Le futur boss en question présentait donc des lacunes, certes, mais Grandjean rétorquait en toute logique que les lacunes d'un chef d'entreprise étaient sans conséquence puisque son personnel était là pour les combler...

De plus, à ses yeux, Delatour était doté des qualités irremplaçables qui feraient de lui un bon dirigeant : précision, méticulosité, maîtrise de soi, charisme, amabilité et, cerise sur le gâteau, cravates irréprochables.

Assez curieusement d'ailleurs, c'était Charlotte Poulin qui avait fourni à Victor l'adresse de l'ostéopathe qui l'avait si bien soulagé. *Comment peut-elle à la fois rêver de m'écraser et m'aider à retrouver la forme ? Ne serait-il pas de son intérêt que je sois définitivement souffrant ?* Mais il en avait déduit que, désireuse de ne négliger aucune possibilité, la jeune femme cherchait aussi à se faire bien voir de celui qui serait — peut-être un jour — son boss. En d'autres termes, elle ménageait "la chèvre et le chou", brandissant un poignard par derrière mais faisant bonne figure par devant.

Mais tout ceci était le passé ! Seul dans la pénombre, le dauphin déchu haussa les épaules. En un tournemain il venait de tout détruire. Poulin et Lepage pouvaient bien s'entredéchirer maintenant, il ne serait plus là pour leur faire barrage. Et, qui plus est, il s'en moquait éperdument. Après l'affront que venait de lui infliger Amandine, plus rien

n'avait d'importance. Il allait couler, certes, mais il l'entraînerait dans la chute. Et elle ne s'en relèverait pas plus que lui, il se le jurait...

Nous sommes mariés pour le pire et le meilleur ? Hé bien sache que tu as connu le meilleur...

Deux heures durant il ne quitta pas son poste d'observation, l'œil rivé sur le jardinet et sur la grille au bout de l'allée. Et il était surpris que les deux coupables n'aient pas tenté la moindre diversion pour s'échapper. Que faisaient-ils ? Que mijotaient-ils ? S'étaient-ils terrés dans un recoin du pavillon en attendant de trouver une idée ? En tout cas une chose était certaine : le mari bafoué ne lâcherait pas prise et il les maintiendrait dans la souricière le temps qu'il faudrait. Et le supplice ne faisait que commencer !

Soudain, contre toute attente, la masse sombre d'un véhicule s'arrêta devant le portail et, pivotant brusquement, ses phares vinrent balayer le jardin, éblouissant Victor. Instinctivement il baissa la tête, se demandant ce que cela signifiait. Sa femme avait-elle appelé quelque ami à la rescousse pour faire diversion et ouvrir une échappatoire ? Si telle était la manœuvre c'était bien pensé, mais Victor décida de ne pas se laisser piéger : il ne répondrait pas au coup de sonnette de l'intrus et resterait terré dans son sous-sol, imperturbable.

Aveuglé par le faisceau lumineux, il ne put distinguer la silhouette derrière le volant, mais quelle ne fut pas sa surprise de voir soudainement le por-

tail s'ouvrir tout grand ! Personne d'autre que lui et Amandine ne possédait de télécommande ! Quel était ce mystère ?

Et ce n'est que lorsqu'il reconnut la voiture qui se garait sagement sur le gravier qui crissait, qu'il eut la réponse : il avait devant lui le véhicule d'Amandine...

La portière claqua et la jeune femme apparut sur le chemin.

Comment avait-elle fait ?

- IV -

Victor faisait tourner sa cuillère dans sa soupe tout en observant sa femme à la dérobée. Elle avait dénoué sa queue de cheval et laissé ses longs cheveux blonds couler en cascade sur ses épaules. Elle avait toujours les cheveux tirés en arrière lorsqu'elle était au magasin, queue ou chignon, car elle disait que ça faisait plus sérieuse, moins sexy. Aujourd'hui elle portait un fin col roulé noir et un jean serré, mais parfois elle poussait le professionnalisme jusqu'à se mettre en survêtement afin d'être en phase avec ses clients.

— Tu ne manges pas ? demanda-t-elle avec sollicitude. Tu n'as pas faim ?

Non, Victor n'avait pas faim. Il grogna une réponse incertaine, tout en se demandant comment sa femme pouvait aussi bien jouer la comédie. S'il n'avait pas vu, de ses yeux vu, le spectacle indigne de son infidélité, il n'aurait jamais pu la soupçonner de quoi que ce soit. Cette femme est une comédienne de premier ordre, elle ment avec candeur, elle soutient mon regard sans ciller et semble parfaitement à l'aise. C'est incroyable !

Avant le repas il avait eu le temps de lui dévoiler l'essentiel de sa journée : l'annulation de son rendez-vous (sans évoquer, bien entendu, son ex-

pulsion manu militari), sa contravention, ses points en moins, l'arrière de la voiture embouti et la manche malencontreusement déchirée. Il avait été sur le point d'ajouter "*Et tu ne connais pas la meilleure ? Hé bien figure toi que j'ai des hallucinations, j'ai cru voir ma tendre épouse dans les bras d'un autre. Tu te rends compte ?*". Mais il n'avait rien dit, préférant prendre son temps et jouer la carte de la vengeance à petit feu.

— Ce sont tes ennuis qui te coupent l'appétit à ce point ? Je ne t'ai jamais vu dans cet état.

Et comme il ne répondait rien, elle ajouta :

— Je ne comprends pas, ce n'est pas la première fois que tu perds une commande. Il n'y a pas de quoi s'en rendre malade !

Repoussant brusquement son assiette, il maugréa :

— Justement si, il y a de quoi ! Multisoft avait besoin de ce client pour se remettre d'aplomb. Sans Universal-Price, nous ne sommes plus rien.

Il replia sa serviette et la glissa dans son rond de métal.

— En plus, reprit-il, c'est ma notoriété dans la boîte qui en prend un coup. Même si on surmonte cette crise je peux dire adieu à mes rêves directoriaux. Je suis fini.

Elle s'avança vers lui, tendant la main jusqu'à lui toucher le bras. Il frissonna de dégoût.

— Enfin, murmura-t-elle, je ne t'ai jamais entendu parler comme ça. Arrête de dire des bêtises veux-tu ?

Il eut envie de crier, de la gifler et il dut faire un

effort surhumain pour se contenir et suivre la ligne qu'il s'était fixée. Il préféra se reculer en sifflant :

— Je ne dis pas de bêtises, je sais parfaitement de quoi je parle.

Et il ne put s'empêcher d'ajouter :

— Et toi aussi tu le sais !

Elle le regarda, médusée. Il eut envie de lui crier "*Arrête, mais arrête donc ton cinéma*", mais elle ne lui en laissa pas le temps :

— Je crois, mon chéri, que tu es très fatigué et très déprimé. Tu devrais aller te coucher sans trop tarder.

Victor ne répondit rien, mais il ne se dirigea pas vers la chambre à coucher. Au lieu de ça il descendit le petit escalier de pierre et se réfugia au sous-sol. Le canapé ferait bien l'affaire pour ce soir...



Il ne ferma pratiquement pas l'œil de la nuit, et les quelques instants de sommeil qu'il put grappiller avaient été peuplés de rêves étranges. A un moment donné, n'y tenant plus il s'était levé, avait allumé son ordinateur et ouvert sa boîte aux lettres. Il avait fébrilement parcouru la liste des expéditeurs, jusqu'à l'instant magique et inespéré où il avait enfin vu le courriel tant attendu : pierre.mansard@universal-price.com lui avait écrit ! Le cœur battant, Victor avait ouvert le message et ce qu'il y avait lu allait bien au-delà de toutes ses espérances : l'acheteur s'excusait du contretemps et regrettait vivement de n'avoir pu rencontrer le distingué représentant de l'excellente

société Multisoft. Il proposait une autre date de rendez-vous et s'engageait d'ores et déjà à passer une commande d'essai. En outre, il précisait avec plaisir que...

Mais Victor n'avait jamais su ce que l'acheteur allait lui proposer : il s'était réveillé en sursaut, essayant de retenir le songe qui déjà s'effiloçait par bribes. Il était resté de longues minutes immobile, à demi conscient, dans un état d'immense frustration. Il n'avait pas osé se rendormir, de peur de renouer avec d'inutiles espérances.

Étendu dans l'obscurité, il avait attendu que les heures s'étirent une à une avec une lenteur décourageante. Lui qui ignorait jusqu'à l'existence du mot "insomnie", il goûtait pour la première fois cette lente torture où le cerveau s'interdit à lui-même de sombrer dans la douceur et l'oubli. La moitié de son crâne appelait le sommeil tandis que l'autre moitié le lui refusait.

Le second volet de sa torture était, bien entendu, Amandine. Et le plus rageant pour lui était de n'avoir pu identifier l'immonde compagnon avec qui elle fautait. *J'aurais dû attendre un peu qu'il se déplace pour avoir une meilleure vue. Qui est-ce ? Je le connais ? C'est un ami ? Un voisin ? Comment savoir maintenant !*

Tout ce dont il se souvenait, c'était une main virile qui s'avavançait tendrement vers le visage d'Amandine et d'une portion de nuque recouverte de cheveux châtain. Les indices étaient plutôt maigres !

Par moments, le sommeil l'emportait dans un

bref tourbillon, mais le rejetait tout aussitôt à la lisière de l'éveil. *Depuis combien de temps font-ils ça ? Est-il son seul et unique amant ou bien n'est-il que le dernier d'une longue liste ?*

En d'autres instants, c'était sa carrosserie défoncée ou ses points perdus qui, bizarrement, le contrariaient le plus. Ou encore la tache sur le miroir. A vrai dire, il ne parvenait plus à déterminer laquelle de ses contrariétés devait obtenir la primauté. Tout se mélangeait et, dans son demi-sommeil, il accusait Amandine d'avoir provoqué l'accident et Pierre Mansard de lui avoir fait perdre ses points...

Vers 6 heures, il s'éveilla définitivement mais il attendit que sa femme soit partie travailler pour monter à l'étage. D'ailleurs, juste avant de partir elle était venue sur la pointe des pieds voir si tout allait bien, mais Victor avait fait semblant de dormir.

Une fois seul dans le pavillon il erra de pièce en pièce, en proie à une fatigue tant physique que morale. Son bol de café encore chaud à la main, il quitta la cuisine — aux murs d'un blanc immaculé — s'avança dans le corridor — aux parois tout aussi livides — pour s'attarder dans une chambre conjugale aux tentures richement décorées et au parquet ciré comme un miroir. Pour la première fois en vingt ans, il réalisa soudainement que son logis cumulait la rigueur d'une chambre d'hôpital et la froideur d'un musée. Ou l'inverse, comme on vou-

dra. Il n'y avait pas le moindre grain de poussière à l'horizon, pas le moindre livre oublié sur un coussin, pas le moindre objet qui traînait par mégarde. Tout était beau, certes, mais d'une beauté impersonnelle, sans âme ni chaleur. Peut-être Amandine avait-elle voulu souiller sa cage dorée et lui redonner un peu de caractère et de vie ?

Mais que veut-elle, enfin, si la déco ne lui plait pas, elle n'avait qu'à le dire au lieu de faire venir un paltoquet sous mon toit !

Il se précipita alors dans le salon et se planta, menaçant, devant le sofa où il avait surpris leurs ébats : *il ne te plaisait plus, ce canapé, hein ? C'est pour ça que tu t'es roulée dessus ? Pour mieux le salir ? Hé bien je vais t'aider !* Et, joignant le geste à la parole, il déversa son café brûlant sur les malheureux coussins et, pour finir en beauté, il catapulte le bol contre le mur le plus proche.

Il regarda avec curiosité les morceaux de porcelaine brisée qui jonchaient le sol. C'était bizarre de voir ces débris sur son parquet ciré. Il n'avait jamais rien vu de tel, du moins pas chez lui...

Mais peu à peu, sa colère laissa place à un état d'hébétude sans précédent. Avec la lenteur saccadée d'un automate, le regard fixe, il retourna à la cuisine et s'effondra sur une chaise. *Mais que se passe-t-il ? Que se passe-t-il ? Je deviens fou ?*

Il lui fallut de longues secondes pour réaliser que ce drôle de bruit qui emplissait la pièce, c'était son téléphone portable. Il tendit machinalement la

main, mais son engourdissement était tel que l'appareil s'était déjà tu lorsqu'il s'en saisit. Un simple coup d'œil lui indiqua néanmoins que c'était Jacques Grandjean qui avait tenté de le joindre.

Victor se demanda comment il devait réagir. Choc frontal, déballage de la vérité, ou fuite en avant ? Il passa en revue les différents scénarios qu'il avait eu le loisir d'imaginer durant sa longue nuit sans sommeil, et il opta pour le plus commode : la temporisation. Désireux d'en finir au plus vite et de retourner se coucher, il rappela immédiatement son boss. C'est une voix forte et enthousiaste qui l'apostropha :

— Alors mon vieux, que se passe-t-il ? Vous êtes injoignable depuis hier matin. Les nouvelles sont bonnes au moins ?

Victor prit l'air le plus las possible (il n'avait pas à se forcer beaucoup) et murmura :

— Désolé Jacques, mais je suis malade comme un chien. J'ai dû prendre froid hier à Paris avec cette petite pluie fine.

Et il se racla la gorge, en guise de démonstration sonore.

— Dites-moi, Victor, continua la voix, c'était comment avec Universal-Price ? Vous avez décroché le gros lot ?

— Oui, c'est à peu près ça. L'entrevue a été très cordiale et... et tous les espoirs nous sont permis.

— Excellent ! Et vous avez une commande ?

Là était le point délicat, car Victor ne pouvait pas bluffer à ce point. Il pouvait raconter tout ce qu'il voulait sur le bon déroulement de sa visite,

personne ne pourrait vérifier, mais de là à faire croire qu'il avait une commande sous le coude, il y avait un pas infranchissable.

— Allô Victor ! Vous êtes toujours là ?

— Oui, oui, Jacques... Écoutez... Je n'ai pas de commande car... car le référencement des nouveaux produits est toujours très long dans ces grosses boîtes et il ne faut pas espérer quoi que ce soit avant décembre...

— Décembre ? Mais peut-on faire quelque chose pour accélérer la cadence ?

— Non rien, j'ai déjà fait le nécessaire. Je leur ai laissé tous mes échantillons et je les ai inondés de paperasserie. Ils ont de quoi s'occuper !

Le boss ne répondit rien, visiblement déçu. Victor en profita pour en remettre une couche :

— De toute façon, je ne pouvais pas montrer qu'on était pressés, ça aurait fait mauvais effet. Comme je dis toujours, le meilleur moyen d'arriver à ses fins, c'est de faire celui qui ne court pas après. Une indifférence savamment dosée vaut parfois mieux que le meilleur argumentaire au monde.

— Oui, je sais, soupira l'autre, c'est vous l'homme de terrain, pas moi. Je vous fais confiance. Allez, reposez-vous bien et revenez-nous en pleine forme.

— Merci Jacques, je vais faire le maximum.

En raccrochant, Victor sentit une formidable envie de rire le prendre aux tripes. *Je ne sais pas comment tout ceci va se terminer, mais en attendant je m'amuse comme un petit fou !*

Revenu sur le canapé du sous-sol, il parvint à dormir une petite heure, d'un sommeil lourd et sans rêves. Il ne se sentit pas reposé pour autant mais, après s'être levé et avoir pianoté un peu sur son ordinateur (à la recherche d'un message favorable, on ne sait jamais, parfois les rêves se réalisent) une drôle d'idée lui vint. Il allait tendre un petit piège à sa façon.

Il se saisit de son téléphone et composa le numéro du magasin d'Amandine. Il préférerait appeler sa ligne fixe car, depuis son portable, sa femme pouvait faire croire n'importe quoi et n'être pas là où elle le prétendait. Mais cette fois elle répondit immédiatement, comme si elle attendait son appel.

— Écoute, lui dit-il sans même un bonjour, je regrette un peu pour hier soir, mais je suis vraiment contrarié tu sais. J'ai très peu dormi et ce matin j'ai eu comme un malaise.

— Un malaise ? Mais...

— En fait, je buvais mon café dans le salon quand j'ai eu un vertige. Le bol m'a échappé des mains et tout s'est renversé sur les coussins. En plus le bol est en mille morceaux...

— Mais ce n'est pas grave, l'interrompit-elle, ce n'est pas grave du tout. On fera nettoyer. Par contre ton malaise m'inquiète, tu devrais filer chez le médecin.

— Le médecin ? Non ce n'est pas la peine, j'ai réussi à dormir un peu et je me sens déjà mieux. Je vais aller au bureau, c'est plus urgent.

Amandine marqua un temps d'arrêt et reprit à

voix plus basse, comme si elle craignait d'être entendue :

— Mais que vas-tu dire à ton patron ? Tu vas lui avouer la vérité ?

— Non, pas tout de suite, je vais arrondir les angles. Je vais lui dire que... que... la commande arrivera un peu plus tard et c'est tout.

— Mais tu sais très bien que la commande n'arrivera jamais, insista-t-elle. Autant dire la vérité tout de suite.

— Tu as raison, je vais réfléchir. Bon, je file au bureau. A ce soir.

Et il raccrocha, omettant volontairement le "je t'embrasse" traditionnel. Il n'avait aucune envie de lui octroyer le moindre baiser, même par la voie des ondes, et ne tenait pas à mentir sur ce point supplémentaire. Même les bons acteurs ont leurs limites.

Maintenant, pensa-t-il en se recouchant de tout son long, les pieds sur l'accoudoir et les mains croisées sous la nuque, *je me demande si cette garce aura le front de revenir ici en mon absence. Je suis curieux de voir ça...*

Comme midi sonnait à l'horloge comtoise du salon, il poussa la prudence jusqu'à s'emparer d'une salade toute prête au réfrigérateur et à descendre l'avalier au sous-sol, en toute discrétion.

Puis il attendit...

Malgré lui, ses pensées virevoltèrent vers Amandine et leurs jeunes années. Ils s'étaient ren-

contrés à l'École de Commerce, non loin d'ici, et étaient tout de suite devenus fous l'un de l'autre. Elle était en première année, et lui déjà en troisième, et, voyant qu'elle avait du mal à assimiler certaines matières, il s'était proposé de venir l'aider. Il était donc venu un soir frapper à la porte de sa chambre, pour une petite heure de cours particulier, mais n'en était ressorti qu'au petit matin, l'esprit enivré et des étoiles dans les yeux.

Dès lors ils ne se quittèrent plus. Ils se marièrent rapidement mais, contrairement aux contes de fées, ils n'eurent pas beaucoup d'enfants : seulement une fille, Clotilde, qui avait choisi le Droit et préféré poursuivre ses études à Paris.

C'était surtout Amandine qui, accaparée et passionnée par son magasin, n'avait pas voulu de nouvelle descendance. Victor l'avait soupçonnée un temps d'avoir voulu préserver sa ligne et conserver son allure élégante et sportive, plus en harmonie avec son commerce, mais elle lui avait démontré que c'était surtout par manque de temps qu'elle ne souhaitait plus pouponner. Et comme il était lui-même, jeune représentant de commerce, toujours par monts et par vaux, il n'avait pas insisté outre mesure. Ensuite, les années qu'ils avaient vécues tous trois avaient été des années d'un calme absolu, Amandine plongée dans ses survêtements et ses raquettes, Clotilde penchée sur ses livres et ses cahiers, et Victor noyé dans ses papiers de toilette. C'était le bonheur... *Et le pire est qu'on ne le savait même pas. On s'imagine toujours que le bonheur c'est plus loin, que le bonheur c'est pour plus tard,*

quand on aura obtenu ceci ou cela, et finalement on ne voit pas qu'on est en plein dedans. Quel gâchis ! J'aimerais tellement pouvoir revenir en arrière, juste une minute, pour prendre conscience de ce que je vivais. On nous inculque tellement le dogme du "toujours plus" qu'on devient comme les ânes qui courent après une carotte, sans voir que la carotte, on est passé à côté depuis longtemps...

Soudain, un léger dé clic se fit entendre. Quelqu'un là-haut refermait doucement la porte d'entrée.

Aussitôt, Victor se redressa, le cœur battant. Elle avait osé revenir ! Un bruit de pas s'en suivit immédiatement, martelant le carrelage du hall d'entrée. Aucun doute n'était permis, c'était bien le talon d'Amandine qui résonnait maintenant au dessus de sa tête.

Il se leva et s'approcha du petit escalier de pierre. Il lui sembla que sa femme était seule mais il n'en fut pas certain : il suffisait que "l'autre" soit chaussé de chaussures de tennis, par exemple, pour qu'aucun son ne filtre. Il gravit prudemment quelques marches et attendit.

Les sons s'estompèrent et cessèrent définitivement. Cela signifiait qu'Amandine était passée dans une autre pièce et qu'elle ne bougeait plus. S'était-elle assise ? Ou, pire, allongée ? Victor sentit son estomac se contracter douloureusement. La scène d'hier allait-elle se reproduire sous ses yeux ?

Il vérifia l'heure : il était 13 heures. Bien sûr, songea-t-il, la boutique ferme jusqu'à 15 heures,

alors elle profite de sa pause-déjeuner pour prendre du bon temps. Quelle honte !

Il attendit encore quelques minutes et prit une décision : *puisque tu remets ça, hé bien moi aussi je vais remettre ça ! Et on ne va pas se gêner !* Et il se saisit de son téléphone portable et appela sa femme, non pas au magasin, bien sûr, mais sur son mobile.

Il perçut dans le lointain la petite musique qui tenait lieu de sonnerie, à demi étouffée par les murs et le plancher. Mais personne ne répondit. Ah oui, tu es tellement occupée que tu ne cherches même plus à répondre ! Hé bien on va voir lequel de nous deux se lassera le premier ! Et il recomposa le numéro trois fois de suite. Mais trois fois de suite ses appels tombèrent dans l'indifférence la plus pure. Victor sentit la colère le gagner. Il fut sur le point de gravir l'escalier quatre à quatre et de se précipiter au salon en hurlant "tu n'entends pas que je t'appelle, sale garce !" mais encore une fois seule la crainte du ridicule le retint. Improviser n'avait jamais été son fort (dans son métier toutes ses propositions étaient soigneusement préparées à l'avance) et en outre il ne savait même pas à qui il avait affaire. Peut-être l'amant (ce mot lui fit mal) était-il un géant musclé qui s'amuserait du mari offusqué ? Peut-être même Amandine rirait-elle de lui ? Il ne supportait pas de devoir se jeter dans l'inconnu et de voir la situation se retourner contre lui. Il préférait continuer d'œuvrer dans l'ombre.

Recouvrant un semblant de calme, il opta finalement pour une solution plus sournoise : il allait

juste les déranger... sans plus.

Il gravit donc les quelques marches et ouvrit la porte du couloir le plus bruyamment possible. Puis, se raclant la gorge, il se dirigea à droite vers la cuisine, sans un regard vers le salon fatidique, plus loin au fond. Il ouvrit le réfrigérateur, claqua violemment la porte et sortit une tasse du placard en la choquant contre les autres. *S'ils n'ont pas compris que je suis là, c'est qu'ils sont sourds !* Et Victor se délecta, les imaginant en pleine panique, se rhabillant maladroitement et cherchant pour l'amant un endroit où se dissimuler.

Il lui sembla même percevoir le bruit d'une fenêtre qu'on ouvrait. *Ah, le sagouin, il va sauter dans le jardin ! J'espère qu'il va s'écorcher sur les rosiers !* Et l'image d'un pauvre type atterrissant en slip et en chaussettes dans ses ronces acérées l'amusa presque.

Il remuait encore un peu de vaisselle lorsqu'un frottement de pieds discret attira son attention. Il ne se retourna pas tout de suite, curieux d'entendre ce que sa femme allait trouver comme excuse.

— Ah, c'est vous monsieur qui êtes là ! Vous m'avez bien fait peur !

Victor se retourna, sidéré. La femme de ménage le regardait, surprise elle aussi. C'était la première fois qu'elle voyait monsieur sans cravate et mal rasé.

Victor abaissa le regard et vit que les pieds de la jeune portugaise étaient pourvus de vieilles savates. *C'est vrai, se souvint-il, qu'elle ne travaille jamais en chaussures pour être plus à l'aise, elle*

me l'avait dit. Ceci explique donc cela...

— Désolé de vous avoir fait peur, Maria, mais je suis resté à la maison, je suis souffrant.

— Vous avez bien raison monsieur, il faut se reposer quand on est malade. C'est vrai, vous êtes tout blanc !

En effet, Victor subissait le contrecoup de sa colère rentrée et il se sentait pâlir à vue d'œil.

— Ne vous inquiétez pas, Maria, je me soigne.

Il allait couper court à cette conversation aussi stupide qu'impromptue, lorsqu'une idée étrange se fraya un chemin parmi ses neurones malmenés.

— Au fait Maria, vous remarquerez sans doute qu'un bol a été cassé et du café renversé dans le salon.

— Oui monsieur, j'ai commencé de frotter mais ça ne part pas.

— Ce n'est pas très grave, on donnera à nettoyer. En réalité c'est madame Amandine qui a eu un malaise ce matin. Elle est surmenée.

La petite brunette ouvrit de grands yeux inquiets.

— Oh, pauvre madame ! Il faut qu'elle travaille moins !

Victor se rapprocha et, sur le ton de la confiance, il poursuivit :

— Voyez-vous, ma petite Maria, madame me donne des inquiétudes ces temps-ci. Elle est fatiguée, elle a un comportement étrange et je suis très inquiet.

La jeune femme hocha la tête, attentive.

— Donc, ce que je vous demande Maria, c'est de

me dire si vous remarquez des choses étranges dans cette maison et de m'en avertir aussitôt. Vous pouvez faire ça ? Tenez, voici mon numéro de portable.

Et tandis qu'il écrivait son numéro sur un morceau de papier d'emballage, il continua :

— Des objets insolites qui traînent, des choses déplacées, ou même une visite inattendue, enfin tout ce que vous remarquez d'inhabituel...

— Oui monsieur, justement, je viens de remarquer quelque chose d'inhabituel.

— Ah oui ? demanda Victor, subitement intéressé.

— Madame, elle a oublié son téléphone portable dans la chambre et il a sonné plein de fois tout à l'heure !

Effectivement, songea Victor, je l'avais oublié celui-là. Hé bien ceci explique cela...

Satisfait, il s'en retourna vers son sous-sol en prétextant un travail à finir. Il s'affala de nouveau sur son divan, le regard fixé au plafond. Il était un peu soulagé de n'avoir rien à reprocher à sa femme, du moins pour aujourd'hui, mais appréhendait tout de même la soirée à venir. Comment devait-il se comporter maintenant ?

Il décida tout simplement de ne rien laisser paraître de son désarroi, de se recomposer une image sereine et ensuite, seulement ensuite, de se concocter une petite vengeance sur mesure. Laquelle ? Il ne le savait pas précisément, mais des pistes inté-

ressantes commençaient à se dessiner peu à peu. Et si par mégarde il craquait de nouveau, il pourrait toujours mettre ses coups de blues sur le dos de ses soucis professionnels, arguant que les déboires étaient imminents.

Il se dépêcha donc de se raser et de prendre une douche afin de se donner un aspect plus présentable. Le manque de sommeil de la nuit précédente commençait à se faire cruellement sentir mais lorsqu'Amandine rentra le soir et qu'elle lui demanda si tout s'était bien passé, il put répondre d'une voix à peu près ferme :

— Oui, bien sûr, j'ai rencontré Grandjean et je crois qu'il comprend la situation. Nous allons devoir faire face à un cruel manque de commandes mais nous devons absolument le compenser. Je vais mettre les bouchées doubles.

Et tandis que sa femme libérait, comme tous les soirs, sa blonde crinière en secouant la tête en tous sens, il poursuivit, insensible à son charme :

— Je vais prospecter comme un fou, je vais inonder le pays de papiers Multisoft, crois-moi. D'ailleurs nous arrivons dans la bonne période de l'année !

— La bonne période ? demanda-t-elle en riant. J'ignorais qu'il y avait de bonnes périodes pour ce genre de choses !

— Mais enfin, réfléchis, nous arrivons au cœur de l'hiver, ce qui signifie rhumes, éternuements et nez qui coulent. Donc, mouchoirs en papier ! Et pour le reste, songe aux gripes intestinales et aux gastro-entérites qui propulsent toute une popula-

tion vers le siège des toilettes, donc...

— Oui, je vois, inutile de donner des précisions. Décidément, tu connais les tendances du marché sur le bout des doigts !

— Bien sûr, s'étonna-t-il, mes produits sont des produits comme les autres. Ils sont sujets aux caprices de la nature, aux saisons et aux intempéries. D'ailleurs, j'ajouterai que la plupart des virus sont nos alliés et que les épidémies, quelles qu'elles soient, démultiplient nos ventes. Et chaque automne, je me frotte les mains à l'annonce de tous ces maux à venir.

— Tu es vraiment un monstre, s'écria-t-elle en riant à pleines dents.

— Non, pas du tout, je ne fais que constater, sans plus.

— Oui mais tu gagnes quand même ta vie sur les petites misères de tes congénères. Tu devrais avoir honte !

— C'est vrai, concéda-t-il, mais on peut dire la même chose des médecins, des pharmaciens, des laboratoires et de tous les professionnels de santé en général. Eux aussi se frottent les mains à l'annonce d'une bonne épidémie, tu ne crois pas ?

Amandine ne trouva rien à répondre, tant la logique de son époux était imparable. Elle, dont la clientèle n'était, par définition, composée que de sportifs et d'individus en pleine forme, exécrait toute forme de maladie qui pût empêcher ses habitués de se livrer à leur pratique favorite, donc d'acheter les vêtements et les accessoires pour.

— Et je vais même ajouter un détail, reprit-il en

desserrant sa cravate. Mes produits n'agissent qu'indirectement sur les méfaits de la nature, ils sont là, si je puis me permettre, que pour en essuyer les conséquences. Ils n'ont pas d'effets secondaires — pas même la moindre irritation (grâce à la technologie ultra-soyeuse Multisoft) — et ne provoquent rien de nocif. Par contre, les professionnels de santé ne peuvent pas toujours en dire autant, que je sache...

Et, satisfait de lui-même, il s'en retourna dans sa tanière en attendant l'heure du dîner.

Il ne s'allongea pas mais s'assit devant son ordinateur. Il réalisa que, pour la première fois depuis plus de vingt-quatre heures, il avait laissé ses contrariétés de côté et avait parlé de tout autre chose.

Je redeviens maître de moi-même et c'est l'essentiel. C'est vrai, je ne sais pas où cela va me conduire, mais je sens que je reprends les rênes !

Il fit pivoter son large fauteuil vers la gauche, en direction du miroir et se sourit à lui-même. Un pauvre sourire fatigué, certes, mais un sourire tout de même. Soudain, un détail insupportable lui revint en mémoire. Il se prit la tête à deux mains, furieux contre lui-même : *Quel imbécile, mais quel imbécile je fais !*

Et pour cause : il avait oublié de tancer Maria pour la trace de doigts laissée la veille sur le grand miroir.

Victor Delatour était bien redevenu lui-même...

Le dîner se déroula calmement. Les deux époux demeurèrent silencieux, appréciant le petit salé aux lentilles joliment préparé par Maria.

— Elle n'est pas toujours excellente pour le ménage, remarqua Victor en se tamponnant délicatement la moustache, mais elle cuisine merveilleusement bien. Je me demande si nous ne devrions pas l'employer à temps complet pour préparer les repas, et embaucher quelqu'un de plus méticuleux pour le ménage ?

Amandine sursauta :

— Quoi ! Mais tu as envie qu'on prenne dix kilos chacun ? Tu plaisantes !

Effectivement, Victor plaisantait. Il savait fort bien que, toute considération pondérale mise à part, son inéluctable déchéance pécuniaire allait bientôt lui interdire ce genre de luxe. Peut-être même faudrait-il se séparer définitivement de la petite portugaise.

Il n'insista donc pas et se contenta de finir son assiette en silence. De temps à autre il jetait un discret coup d'œil à sa compagne et une petite pointe de jalousie venait alors lui vriller l'estomac. Il tentait alors de se faire diversion en orientant ses pensées vers un sujet un peu moins sinistre, sa manche de veste déchirée par exemple. Mais ses efforts pour combattre cette morosité insidieuse ne passèrent pas inaperçus, si bien qu'Amandine finit par demander :

— Tu ne te sens pas très bien mon chéri ? Je te

vois à nouveau tout pâle...

En s'entendant qualifier de "chéri", il se retint de lui planter son couteau dans le bras, et il masqua sa colère en faisant mine de s'étrangler.

— Ce n'est rien, s'excusa-t-il, ce n'est rien, juste un petit coup de fatigue.

— N'empêche, insista-t-elle, je te trouve bizarre depuis cette histoire de rendez-vous manqué. Tu es sûr que tu ne me caches rien, qu'il n'y a rien de plus grave ?

Victor replia posément sa serviette de table et la glissa dans son rond métallique.

— Que veux-tu qu'il y ait de plus grave ? Un contrat raté, un coffre défoncé, une amende, des points en moins sur mon permis et une veste foutue... (*sans oublier ma femme qui s'envoie en l'air sous mon propre toit*)... Tu ne crois pas que c'est déjà beaucoup en une seule journée...

Elle l'observa, pensive, et ajouta :

— Pourquoi ne retournes-tu pas voir ton médecin ?

— Mon médecin, quel médecin ? Ce vieux fou de Lavigne ?

— Mais non, tu sais bien, l'ostéopathe, celui qui t'a soulagé le dos.

— Ah oui, le docteur Valentin... Mais je n'ai pas mal au dos !

— Non, c'est vrai, mais tu as mal... à l'âme !

Victor leva les yeux vers elle, interloqué :

— A l'âme ? Mais c'est quoi ces billevesées ?

Elle sourit :

— C'est une formule élégante pour dire que tu

n'as pas le moral.

— C'est possible, mais ce n'est pas un médecin qui va remplir mon carnet de commandes ni réparer la voiture !

— Non, bien sûr mais c'est celui qui peut te détendre, te relâcher les nerfs et t'aider à surmonter toutes ces épreuves.

Victor ne répondit rien, se contentant de hocher la tête. L'idée ne lui paraissait pas si mauvaise après tout. Ce spécialiste l'avait déjà bien aidé à plusieurs reprises et un peu de détente ne serait pas superflue. Il allait l'appeler en priorité dès le lendemain matin. Et peut-être obtiendrait-il en prime un petit arrêt de travail qui repousserait d'autant sa confrontation avec son patron ?

En fait, il fallait bien l'avouer, malgré les apparences, Victor Delatour n'était pas tout à fait redevenu lui-même.

Il s'enferma dans son sous-sol, prétextant quelques dossiers urgents à consulter. Il ne remonta pas dormir dans le lit conjugal, c'était au dessus de ses forces.

Comme beaucoup de ses confrères, le docteur Bernard Valentin n'aimait pas vraiment soigner les gens. S'il avait choisi ce métier, ce n'était pas par altruisme ou par abnégation mais plutôt par opportunisme.

Il ne brillait pas spécialement par son intellect ni son aptitude à raisonner, mais il possédait un atout inestimable : une capacité à mémoriser les choses à une vitesse prodigieuse et à les régurgiter sans effort. Si bien que, ayant obtenu son baccalauréat d'extrême justesse, il avait entendu le conseiller d'orientation lui déclarer d'un air désabusé : "profitez de vos dons de mémorisation, vous en aurez besoin pour combler vos lacunes. Je ne peux que vous conseiller les domaines à mémoire telles que la Médecine ou le Droit. Le problème avec le Droit est qu'il faut quand même être capable de raisonner, de finasser et de construire un argumentaire. Donc mon verdict sera plutôt de vous orienter vers la Médecine. Vous ne serez jamais chirurgien ou chercheur bien entendu, mais vous ferez un petit médecin de quartier à peu près acceptable."

L'homme avait donc ouvert un petit cabinet en

région parisienne et très rapidement, son sacerdoce lui était devenu insupportable. Il ne supportait plus de voir, lorsqu'il entrouvrait la porte de sa salle d'attente, toute cette chair avachie, porteuse de bactéries ou de tares insipides. Là il côtoyait l'immonde et il n'avait aucune envie de les aider à s'en extraire. L'humanité le dégoûtait.

Grand, osseux, le cheveu coupé ras et le visage austère, il fronçait les sourcils et, imitant ses aînés, il prenait l'air suffisant de celui qui sait tout afin de mieux masquer son désintérêt.

Il ne donnait jamais le bon traitement dès la première consultation, afin de prolonger un peu de souffrance, ce qui l'amusait beaucoup. Et lorsque parfois un malade se rebellait, Valentin se drapait alors dans sa dignité de sommité offusquée et sortait l'incontournable : "Mais, cher monsieur, la médecine est une science inexacte", excuse suprême à toutes les erreurs et les malhonnêtetés.

Mais, à force de se moquer des gens, il avait fini au bout d'un an à peine par se tailler une réputation exécrationnelle. Bien sûr, il ne risquait rien car la Loi protège la profession d'une manière inconsiderée, mais il avait préféré s'exiler sur la pointe des pieds.

C'est ainsi qu'il s'était retrouvé à Saint-Julien-le-Haut, reprenant le cabinet d'un praticien retraité. Il tenta alors de redorer son blason et, grâce à ses capacités de mémorisation toujours intactes, il s'était orienté vers l'ostéopathie en un temps re-

cord. Bien qu'il n'eût pas le diplôme, il ne se privait pas de vanter — verbalement — ses compétences nouvelles et, bien sûr, de les facturer au prix fort.

L'ostéopathie l'avait tout de suite intéressé car, outre le gain, elle lui permettait une approche différente du malade. Il gardait maintenant ses visiteurs trois bons quarts d'heure, s'appliquant à les manipuler, les masser et les détendre de façon conviviale. Il les méprisait toujours autant — car on ne se refait pas tout à fait — mais il avait appris entre-temps l'hypocrisie, source de quiétude et de revenus.



C'est avec soulagement qu'il ouvrit sa porte à Victor Delatour. Il appréciait ce nouveau client que lui avait envoyé Charlotte Poulin. Le malade n'était pas exigeant et son calme rendait la tâche agréable, d'autant plus qu'il n'était pas vraiment souffrant. Ses douleurs dorsales étaient très légères et avaient été rapidement éradiquées. Et rien n'était plus reposant pour Valentin que de soigner un malade qui ne l'était pas trop.

Mais aujourd'hui il vit à son teint blafard que son patient n'était pas en grande forme. Il espéra n'avoir pas à l'ausculter réellement.

— Asseyez-vous et racontez-moi tout, monsieur Delatour. Les douleurs dans le dos sont réapparues ?

— Pas vraiment, murmura Victor sans élan. En fait, je me sens déprimé.

— Allons donc ! Et d'où nous vient cette petite

déprime ?

Une légère prudence retint Victor de se confier plus avant — d'autant plus que le praticien lui avait été recommandé par Charlotte — mais, jugeant finalement qu'un médecin est lié par le secret professionnel, il finit par lâcher d'un bloc :

— Des ennuis professionnels, rien de plus, mais ils risquent de ruiner ma carrière. Ma carrière et l'avenir de la boîte toute entière. Vous savez, parfois dans les affaires il suffit d'un loupé pour que tout s'effondre !

— Pourtant la société Multisoft fonctionne à merveille, non ?

— Fonctionnait ! le reprit Victor. Au passé.

— Allons, allons, vous me semblez bien pessimiste. Votre collègue, mademoiselle Poulin avec qui je suis en contact, ne cache pas sa foi en l'avenir. Elle semble même très enthousiaste. Avez-vous des raisons particulières de vous alarmer ?

— Disons que... que je n'ai pas obtenu les commandes espérées pour redresser le cap.

Valentin ne répondit rien laissant un silence pesant s'installer entre les deux hommes. Il agissait à la façon des psychothérapeutes qui, de par leur mutisme obstiné, poussent le patient à dire ce qu'il a sur le cœur non pour se libérer mais pour que cesse ce tête à tête insupportable. La technique produisit son effet car, après de longues minutes silencieuses, Victor murmura enfin :

— Et ce n'est pas tout...

— C'est-à-dire ? questionna l'autre comme s'il n'attendait que cette petite phrase.

— J'ai des sautes d'humeur incompréhensibles, je ne me reconnais plus, je réagis n'importe comment.

Le docteur eut l'air de plus en plus intéressé :

— N'importe comment ? Pouvez-vous me donner un exemple ?

— Hé bien, moi, d'habitude si calme, je m'emporte pour un rien. Je crie après les gens, je jette mon bol de café contre le mur. Ou alors je me mets à conduire à trente à l'heure lorsqu'il faut rouler à quatre-vingt. Ou j'emboutis un véhicule parce que je ne regarde même pas dans mon rétroviseur en reculant... Je ne suis plus moi-même...

Il fut sur le point de raconter par le menu son expulsion de chez Universal-Price mais il se retint à temps, un semblant de fierté l'empêchant de se confier plus avant.

— Écoutez, coupa Valentin (qui ne voulait pas laisser s'échapper un client si lucratif) je vous propose un petit massage décontractant, comme la dernière fois. Je vais vous ressourcer, rééquilibrer votre yin et votre yang et rétablir vos flux d'énergie apparemment affaiblis. Je vais devoir encore vous compter un dépassement d'honoraire mais, croyez-moi, ça ne sera pas de l'argent gaspillé, vous en avez grandement besoin. Mettez-vous torse nu et prenez place sur ma table de massage (recouverte, comme vous pouvez le constater, d'un merveilleux papier Multisoft, ajouta-t-il en riant).

Le massage se prolongeait encore et encore, in-

duisant de par sa répétition un état de somnolence propice aux confidences. Tandis qu'on lui triturerait agréablement le dos et les épaules, Victor sentit toute résistance fondre et le besoin de se confier se faire plus pressant. Soudain, il s'entendit déclamer, tel un mauvais acteur récitant mal son texte :

— Docteur, ma femme me trompe !

Il n'y eut ni rire ni applaudissements en provenance du public, mais l'unique spectateur de la pièce suspendit son geste.

— Êtes-vous sûr ? Vous savez, parfois on se fait des idées et...

— Non, je suis sûr, je les ai vus !

Le lent mouvement des mains reprit, apaisant.

Et Victor s'abandonna à raconter cette phase minable de son existence, sa déception et sa totale incompréhension.

— Nous formions un couple tellement uni, tellement heureux, je ne comprends pas pourquoi elle a tout gâché. Alors ça, ajouté à mes ennuis professionnels, vous comprenez que je craque, non ?

Valentin soupira, silencieux. Au bout d'un moment il finit par admettre :

— Je ne saurais vous dire, monsieur Delatour, je ne suis pas psychanalyste, je ne suis qu'un modeste ostéopathe. Mais je vais faire de mon mieux pour vous aider à surmonter cette épreuve.

Il cessa toute manipulation et, s'essuyant les mains, il annonça :

— Maintenant nous allons passer à la phase méditative et régénératrice. Si vous voulez bien vous retournez vers moi et vous mettre à plat dos...

Voilà, maintenant je vais mettre une musique apaisante et vous allez vous laisser bercer...



- VI -

Victor se sentit régénéré pour le restant de la soirée. Il avait l'impression d'avoir dormi quelques heures tant sa relaxation avait été complète. Et le plus beau de l'histoire était que maintenant son cerveau calme et reposé lui envoyait de nouvelles pistes vengeresses. *Merci, chère Amandine, de m'avoir conseillé de revoir cet ostéopathe, sans le savoir tu m'as fourni un précieux allié...*

En outre, il avait en poche l'arrêt de maladie souhaité, ce qui lui laissait huit jours de liberté absolue. Il décida de ne pas en avvertir sa compagne.

Il laissa son véhicule à la sortie de la ville et se promena paisiblement sur les bords de la Dièvre, la jolie rivière qui contournait Saint-Julien-le-Haut. Ces quelques pas dans la nature automnale lui permirent de peaufiner ses projets de sape en toute quiétude. L'air froid mais ensoleillé le stimulait.

Un sourire en coin commença à déformer sa fine moustache de façon étrange. Une idée faisait son chemin et semblait l'amuser beaucoup. Tout à coup, il se saisit de son téléphone portable et chercha le numéro de la petite Maria.

—Bonjour, c'est Victor. Je ne vous dérange pas au moins ?

La brunette assura que non, mais il n'en fut pas certain. A cette heure elle n'était déjà plus chez lui mais il savait que la jeune portugaise avait d'autres employeurs. Il décida donc de faire bref.

— Maria, vous n'avez rien remarqué d'étrange cet après-midi ?

Et devant la réponse négative de la jeune femme il poursuivit :

— Hé bien moi j'ai du nouveau. Hier soir madame était dans un état déplorable. Je crois qu'elle... qu'elle boit !

Il laissa un long silence planer, le temps que la nouvelle produise l'effet voulu, puis il enchaîna :

— Donc, ce que je vous demande, c'est de regarder s'il n'y a pas de bouteilles cachées quelque part. Moi j'ai cherché mais je n'ai rien trouvé. Peut-être aurez-vous plus de chance que moi ?

Sentant une légère réticence à l'autre bout du fil, il s'empressa d'ajouter :

— Rassurez-vous, si vous trouvez quelque chose je ne dirai jamais que ça vient de vous, je prendrai tout sur moi. Je suis désolé de devoir vous demander tout ça, Maria, mais je suppose que, comme moi, vous aimez beaucoup votre patronne et que vous souhaitez l'aider, n'est-ce pas ?

Après avoir raccroché avec toutes les amabilités et les ronds de jambe nécessaires, Victor se sentit un peu honteux. Mais il lui suffisait de revoir le couple se vautrant sur le canapé du salon pour étouffer toute trace de culpabilité. *Tu vas les regretter, tes parties de jambes en l'air, tu vas les regretter, crois-moi !*

Il retourna rapidement vers son véhicule et se dirigea aussitôt vers le supermarché le plus éloigné de son domicile, celui où il était sûr de ne rencontrer aucune connaissance. Il attrapa au vol une bouteille de whisky et une autre de gin, puis, pour bien montrer à la caissière qu'il n'était pas un alcoolique invétéré mais seulement un hôte convivial, il se munit aussi d'un saucisson sec et de quelques biscuits à apéritif.

Arrivé chez lui, il se précipita dans la cuisine, déboucha les deux bouteilles et versa la moitié de chacune d'elles dans l'évier. Satisfait, il se demanda alors quelle cachette il choisirait s'il était lui-même alcoolique. La réponse était simple, il les cacherait dans un lieu où sa femme ne va jamais. Donc, il devait trouver un emplacement qui lui était étranger. En tenant compte du fait que Maria devait aussi impérativement les découvrir, il opta pour le placard à balais, derrière les produits d'entretien. Le plan numéro Un était lancé. Et ce soir à table, il lancerait le plan numéro Deux.

L'épaisse soupe aux légumes préparée par leur petite employée était excellente et largement suffisante pour le dîner. Ce fut Amandine qui rompit le silence en demandant :

— Au fait, tu as vu ton ostéopathe aujourd'hui ?

Victor tamponna délicatement sa fine moustache. Il avait prit l'habitude de toujours s'essuyer

la bouche avant de répondre, ce qui lui donnait le temps de la réflexion.

— Bien sûr et je m'en sens légèrement mieux. Il a insisté pour me faire un arrêt de maladie mais tu te doutes bien que je ne l'utiliserai pas, j'ai trop à faire.

Il avala une nouvelle cuillerée, s'essuya de nouveau les lèvres et attaqua le plan numéro Deux :

— Je suis passé au bureau en fin de journée, mentit-il. Grandjean m'a demandé de pousser un peu sur la prospection. Je vais donc partir pour une tournée de trois jours dans l'Est. Strasbourg, Mulhouse et compagnie... Rien de bien réjouissant !

Il surveilla en coin la réaction d'Amandine, mais son épouse demeura imperturbable. *Tu caches bien ton jeu, petite garce. Pourtant tu devrais sauter de joie à l'annonce de mon absence programmée. Tu vas bien en profiter...*

— Et quand pars-tu ? se décida-t-elle à lui demander, comme s'il s'agissait d'une question sans importance.

— Après demain. Pourquoi ? *Oui, je te demande pourquoi, juste pour voir ce que tu vas me sortir comme excuse.*

— Pour rien, je voulais juste m'assurer que Maria aura bien repassé ta chemise à rayures bleues, celle que tu aimes tant pour tes déplacements. D'ailleurs je vais lui laisser un post-it pour être sûre qu'elle n'oublie pas.

Bravo, tu t'en tires bien, tu as réponse à tout.

Ils terminèrent leur repas par un yaourt et Amandine prépara une tisane. *Quelle vie calme*

nous avons. Pourquoi voulais-tu vivre autre chose ? Ça ne te suffisait donc pas ?

Puis elle s'installa devant le téléviseur du salon, intéressée par un documentaire sur la santé. Victor prétextait des choses plus urgentes à effectuer, mais en fait il rôda un peu dans les autres pièces à la recherche d'un mauvais coup à faire. Il n'avait pas d'idée précise, mais en voyant dans la salle de bain le parfum préféré de sa femme, il s'en saisit immédiatement et, le dissimulant dans son dos, il se dirigea vers la cuisine. Il hésita quelques secondes et opta pour le réfrigérateur. Il ouvrit le bac à légumes et déposa délicatement le flacon entre un chou et une botte de navets. *Tu deviens folle ma pauvre Amandine, on ne met pas un parfum au frigo, c'est insensé.*

Satisfait, il descendit se réfugier au sous-sol. Il était conscient que ses petites vengeances étaient puérides et dignes d'un enfant de huit ans, mais, s'inspirant du supplice de la goutte d'eau, il était certain que de menus détails accumulés pouvaient occasionner plus de dégâts qu'une attaque directe. *J'use, je sape, je grignote, tels le vent ou l'océan qui, jour après jour, siècle après siècle, viennent à bout des falaises les plus dures.* Sauf que lui n'avait pas l'éternité pour accomplir son œuvre, il ne disposait que de quelques semaines tout au plus.

Il s'installa devant son ordinateur et ouvrit sa boîte aux lettres. Aucun message important ne l'y attendait. Il rédigea un nouveau courriel à l'atten-

tion de son patron, où il expliqua qu'il avait consulté son médecin et qu'il était au repos pour huit jours. Il conclut par les généralités habituelles et cliqua sur l'icône d'envoi.

Il ne pensait pas recevoir de réponse avant le lendemain matin, mais à peine deux minutes s'étaient-elles écoulées qu'un signal de réception tintait dans ses haut-parleurs. Il rouvrit sa boîte et vit que Grandjean lui avait déjà répondu : "Je ne vous demande pas de venir travailler puisque vous êtes souffrant, lui disait-il en substance, mais si vous pouviez malgré tout faire un saut au bureau, je vous en serais très reconnaissant".

Victor n'aimait pas cela. Une telle insistance chez son boss n'était pas habituelle. Avait-il flairé quelque chose ? Il répondit donc qu'il était vraiment mal en point, bloqué au fond de son lit avec une forte fièvre, que même écrire ce courriel lui coûtait beaucoup, et qu'il était hors de question pour lui de mettre le nez dehors. Le problème était que, connaissant Grandjean, il savait que l'homme était capable de venir le visiter à l'improviste. Non pas pour contrôler ses dires, bien sûr, mais à titre purement amical car Grandjean avait ce côté paternaliste des patrons à l'ancienne.

Victor était particulièrement fier de sa demeure, bien sûr, et aimait à la faire admirer, mais il ne tenait pas à avoir de visite imprévue dans ces circonstances. Il ne pouvait pas à la fois jouer les grands malades et faire croire à sa femme qu'il était prêt à partir en tournée. Il y avait risque de confusion.

Il effaça donc son message et écrivit à la place un bref : "Ok, je ferai de mon mieux". Et il éteignit son ordinateur.

Allongé à plat dos, les bras croisés sous la nuque, il s'endormit aussitôt et sombra dans un sommeil sans rêves.

Le lendemain matin, il s'empressa de monter à l'étage à l'instant même où il savait que sa femme se lèverait. Il ne voulait pas manquer la scène du parfum.

Ils prirent le café ensemble, sans un mot, mais une fois son bol dans l'évier, Amandine demanda :

— Je ne voudrais pas me montrer désagréable, je sais que ce n'est pas le moment, mais as-tu l'intention de désertier définitivement le lit conjugal ou bien est-ce juste une tocade ?

Victor s'attendait à la question et fut même surpris qu'elle n'ait pas été posée plus tôt. C'est donc avec un naturel parfait qu'il répondit :

— En fait, je travaille très tard puisque, comme tu sais, je dois mettre les bouchées doubles. Je me couche donc à "pas d'heure" et je te réveillerais certainement si je réintégrais notre chambre au beau milieu de la nuit. Je crois que tu n'apprécierais pas. La seconde raison est que, je l'avoue misérablement, je me sens très perturbé en ce moment et que j'ai besoin d'être seul. J'ai besoin de réfléchir car je suis inquiet pour mon avenir... Enfin pour notre avenir, devrais-je dire...

Victor s'attendait à ce qu'Amandine saisisse la perche qu'il lui tendait pour tout avouer mais elle

ne le fit pas. Pourtant, en disant "notre avenir" il était on ne peut plus clair : il ne parlait pas d'avenir professionnel ni même pécuniaire, il parlait bel et bien de l'avenir de leur couple. Il insista :

— Parfois, je me pose des questions... Je me demande... Je remets certaines choses en cause. Tu ne t'interroges jamais, toi ?

— Si, répondit Amandine en quittant précipitamment la cuisine. Pour l'instant je m'interroge sur l'heure qu'il est et je me demande si je ne vais pas encore arriver en retard au magasin. Excuse-moi mais je file dans la salle de bains. Nous reprendrons cette conversation philosophique ce soir, si tu le veux bien.

Victor fut réellement surpris par la désinvolture de son épouse. Elle lui répondait toujours du tac au tac, avec un calme exemplaire et ne semblait jamais prise au dépourvu par ses questions ou ses allusions. Du grand art !

Il demeura dans la cuisine, tourna un peu en rond, se versa un deuxième café et grignota distraitement une biscotte. Soudain, il entendit enfin le cri tant attendu, le cri pour lequel il était demeuré là à ne rien faire :

— Mon parfum ! Est-ce toi qui as pris mon flacon de parfum ?

Il s'approcha de la porte entrouverte et s'écria :

— Bien sûr que non ! Que veux-tu que je fasse de ton parfum ? Mon eau de toilette me suffit bien.

Il entendit un vague bruit de remue-ménage, des tiroirs qu'on ouvre et des portes qu'on referme, et même un inhabituel juron. Vêtue de ses seuls

sous-vêtements, Amandine traversa le couloir en trombe et se précipita dans la chambre à coucher. Il l'aperçut qui ouvrait la commode et fouillait énergiquement l'armoire.

— Mais c'est incroyable ! Mon parfum a disparu. Je ne comprends pas. Si c'est Maria qui l'a cassé, je peux te dire qu'elle va se faire engueuler.

Désireux de ne pas faire courir de risques à sa petite alliée, Victor crut bon d'intervenir :

— Je ne sais pas, moi, peut-être l'as-tu mis n'importe où en te préparant hier matin. Veux-tu que je cherche avec toi ?

— Oui, s'il te plaît, jette un coup d'œil dans le salon, on ne sait jamais.

Aussitôt Victor se précipita dans la cuisine et s'activa dans les placards.

— Mais tu es où, là ? s'écria sa femme.

— Dans la cuisine. Pourquoi ?

— Mais ne sois pas ridicule, va plutôt voir au salon !

Il ne répondit rien mais continua à s'agiter scrupuleusement parmi les tasses et les assiettes. Il compta mentalement jusqu'à dix et, soudain, il déclara :

— Hé bien par exemple ! Si je m'y attendais...

Amandine passa la tête par la porte avec des yeux ronds. Victor brandit le flacon doré tel un trophée et le lui tendit en riant.

— Où était-il ? demanda-t-elle, surprise.

— Ici même, dans le bac à légumes, à côté du chou-fleur.

Elle se saisit de la petite bouteille, à la fois in-

crédule et soulagée.

— Je crois, murmura Victor en refermant doucement la porte du réfrigérateur, je crois que tu es très fatiguée. Je ne sais pas quelle vie tu mènes en ce moment, mais tu me sembles toi aussi très perturbée !

Effectivement, Amandine le regardait, totalement perturbée...

Dès qu'elle eut quitté les lieux, il se prépara pour aller voir Grandjean. Cette entrevue ne l'enchantait pas du tout, mais il ne pouvait pas la repousser continuellement sans éveiller de soupçons. En outre il était curieux de savoir ce que son patron avait en tête. Et le plus tôt serait le mieux...

Il voulait — selon son habitude — être tout à fait présentable mais en même temps suggérer qu'il n'était pas opérationnel. Le dosage était délicat. Il bannit donc le costume-cravate traditionnel et choisit une veste de velours côtelé brun avec d'horribles pièces de cuir aux coudes et le pantalon assorti. Il opta également pour un col roulé marron, car il avait remarqué que le marron ne seyait pas à son teint blafard et qu'il lui faisait une mine un peu verdâtre. Rien de tel pour paraître fatigué. Il se rasa, bien sûr, mais sans trop appuyer la lame, de façon à garder une trace ombrée sur les joues. Enfin il se peigna mais seulement avec la main, pas le peigne.

Il s'inspecta dans la grande glace de son sous-sol : le résultat était parfait. Il avait perdu de son

élégance habituelle sans pour autant tomber dans le laisser-aller. Il était tel que sont probablement tous les cadres chez eux, le week-end en famille, décontractés mais non négligés.

Néanmoins une seule ombre au tableau subsistait: la trace de doigt en bas du miroir était toujours là !

Il salua rapidement ses collègues d'un sourire raisonnablement las, et se dirigea tout droit vers le bureau directorial, tout au fond du couloir. *Dire que ce bureau aurait pu être le mien d'ici quelques années !* Dès qu'il le vit derrière sa petite porte vitrée, son patron lui fit signe d'entrer sans attendre.

Jacques Grandjean était un grand type presque septuagénaire, qui portait encore beau avec ses cheveux blancs qui ondulaient vers l'arrière et son élégante sveltesse. Il faut dire que, malgré ses soixante-huit ans bien sonnés, il jouait encore régulièrement au tennis et ne boudait pas quelques longueurs de piscine à l'occasion.

Que dire de plus ? Ancien élève de HEC, il avait fréquenté en trombe quelques multinationales, et ce fut après son passage dans l'une d'entre elles qu'il avait eu l'idée de lancer sa propre fabrication.

Parfois, certains avaient l'impression qu'entre les deux hommes se jouait une rivalité vestimentaire, à coups de cravates de soie et de souliers vernis. Souvent, Victor l'emportait mais une différence de taille subsistait : chez Grandjean l'élégance

semblait naturelle, presque innée, alors que chez son rival elle n'était que façade étudiée, carcan rigide et un peu tape-à-l'œil. Mais cette rivalité n'était qu'un jeu, les deux hommes s'appréciant surtout pour leurs capacités professionnelles.

Après un début de conversation consacré aux avancées grippales et aux coups de froid (dont il faut se méfier en cette saison) Grandjean se cala dans son fauteuil et, manipulant une pipe qu'il n'allumait jamais, il s'attaqua au vif du sujet :

— Je suis désolé de vous avoir tiré du lit, d'autant plus que vous avez vraiment une petite mine, mais j'ai besoin d'avoir la réponse à une question cruciale. Savez-vous sous quel délai nous aurons une commande d'Universal-Price ?

Victor hocha la tête, indécis. *Ainsi, ce n'était que cela ! Savoir où en était la commande ? Pourquoi n'avoir pas posé la question tout simplement par téléphone ?*

Devant l'air surpris de son agent commercial, Grandjean s'empressa de préciser :

— Il n'y a pas le feu bien sûr, du moins pas encore, mais j'aurais quand même aimé avoir une date approximative.

Et il ajouta, baissant le ton comme si ses murs avaient des oreilles :

— Vous comprenez, je dois faire patienter la banque. Nous sommes dans le rouge. Alors si je pouvais leur montrer un bout de papier, ça m'arrangerait bien...

Victor toussota, d'une part pour rappeler qu'il était malade, mais aussi — et surtout — pour mas-

quer son embarras. Il savait que cette commande était importante pour l'avenir de la société, mais il n'imaginait pas qu'elle servirait de garantie face à une banque. De par son attitude suicidaire, il allait faire miroiter une issue qui n'existait pas. N'était-il pas plus raisonnable de tout avouer maintenant et de chercher d'autres solutions ?

Il sentit peu à peu sa droiture et son honnêteté naturelles reprendre le dessus. La situation était intenable. Il allait lâcher le morceau.

— Jacques, commença-t-il, je dois vous avouer quelque chose. Il se trouve que, lorsque je suis allé chez Universal...

Il chercha ses mots, essayant de trouver la formule la moins embarrassante à ses yeux, mais son esprit se ferma brusquement et aucun son ne put sortir de sa bouche. C'était comme si un bâillon invisible l'empêchait de parler, lui nouant la gorge à l'étouffer. Il eut même la sensation qu'une voix lointaine lui ordonnait de se taire. C'était ahurissant. *Je deviens fou, j'entends des voix !* L'obscurité se fit, tel un rideau qui s'abaisse, et Victor glissa lentement de son siège.

Grandjean se leva d'un bloc et se précipita, complètement affolé :

— Victor ! Mon pauvre Victor ! Que vous arrive-t-il ?

Mais Victor n'en savait rien lui-même. Affalé sur la moquette, il ouvrit les yeux et murmura :

— Ce n'est rien, juste une petite faiblesse.

L'autre ne savait plus où donner de la tête et se confondait en excuses. Victor parvint à se hisser

sur son siège tandis que son patron continuait à se lamenter :

— Ah, je suis vraiment désolé de vous avoir convoqué, je n'aurais pas dû. Franchement, c'est très égoïste de ma part, d'autant que je sais bien que vous n'êtes pas un tire-au-flanc. J'aurais dû me douter que si vous aviez un arrêt de travail, ça n'était pas pour rien !

Mais Victor lui fit signe de ne pas s'inquiéter. Tout allait bien. Grandjean se calma un peu et, reprenant position derrière son bureau, il conclut :

— Écoutez, je ne vais pas vous embêter plus longtemps avec cette histoire de commande Universal-Price. Votre santé avant tout. J'ai une meilleure idée : je vais prendre la relève. Je vais téléphoner moi-même à l'acheteur — comment s'appelle-t-il déjà ? Mansard, oui, c'est cela, Pierre Mansard — et je vais lui demander toutes les précisions voulues.

Mais, devant l'expression horrifiée de son subalterne, il ajouta :

— Ne vous sentez pas mis à l'écart, surtout, ne soyez pas vexé. Vous avez fait un excellent travail et c'est à moi à présent de prendre le relais. C'est ça l'esprit d'équipe mon vieux, c'est cela même !

Ne sachant plus comment combattre une si mauvaise idée, Victor se prit la tête entre les mains et soupira :

— Jacques, je vous en conjure, n'en faites rien, laissez-moi agir seul.

— Mais enfin, ce n'est pas un problème, je peux parfaitement m'en débrouiller et d'ailleurs...

— Non... Enfin, oui, je sais que vous en êtes capable, mais là n'est pas la question. Vous devez comprendre que les gens de la grande distribution sont des gens très... orgueilleux, de véritables mégalomanes, et que si ce Mansard sent que nous le harcelons, il cessera toute collaboration. D'ailleurs il m'a prévenu : "pas de relances inutiles, pas de rappels à l'ordre, je connais mon métier et je n'ai de conseils à recevoir de personne".

Grandjean acquiesça, finalement convaincu par la justesse du propos. Victor en profita pour conclure :

— Donc, si vous le voulez bien, je continuerai de m'en occuper moi-même. Je l'appellerai dès que possible — depuis chez moi, il ne verra pas la différence — et je vais poursuivre les négociations.

Grandjean retrouva le sourire :

— Et vous pensez pouvoir lui soutirer une commande ou du moins un engagement, une prévision ?

— Absolument, rétorqua Victor les yeux dans les yeux, je m'y engage, vous pouvez compter sur moi. Vous avez ma parole !

Il se levait déjà pour prendre congé, mais son patron pointa sa pipe vers lui pour le retenir quelques instants encore :

— Au fait, dit-il, que vouliez-vous m'avouer tout à l'heure, juste avant de tomber dans les pommes ?

Victor fronça les sourcils, prétextant fouiller sa mémoire, et enfin il lança :

— Ah oui, ça me revient. Je voulais seulement vous prévenir que... que vous ne verrez pas de note de frais pour mon repas avec Mansard, pour la simple et bonne raison que je n'en ai pas.

Grandjean le regarda, soupçonneux :

— Quoi ? Vous voulez dire que vous n'avez pas invité l'acheteur à déjeuner comme prévu ? Pourtant je...

— Je suis désolé mais j'ai enfreint, je le crains, nos sacro-saintes règles commerciales. C'est Mansard qui a payé ! Il était tellement heureux de notre offre qu'il a tenu à régler lui-même l'addition. Donc je voulais vous prévenir, c'est tout...

Victor était satisfait : il venait de résoudre le problème de la note de restaurant manquante qui, il en était persuadé, n'aurait pas manqué d'attirer l'attention.

- VII -

L'expression "reculer pour mieux sauter" a, en français, un double sens. Dans le premier cas, l'expression s'applique à quiconque semble renoncer à un obstacle mais ne fait en réalité que prendre un peu de recul pour mieux l'affronter. Dans le second cas il s'agit au contraire d'une personne qui, à force de détours et de reculades, finit par tomber dans un imbroglio pire que celui qu'elle voulait éviter.

Victor se situait, bien malheureusement, dans le second cas et il en était parfaitement conscient. Ses mensonges répétitifs ne menaient à rien — sauf à envenimer les choses — et la situation n'était pas près de s'améliorer, qu'il s'agisse de ses déboires professionnels ou de ses déboires conjugaux.

Pourtant, lorsqu'il avait été proche de dire la vérité, il n'avait rien trouvé de mieux que de faire un malaise, comme si une force intérieure lui imposait toute cette mascarade suicidaire. *Que se passe-t-il ? Est-ce ainsi qu'on devient fou ? On se trouve mal dès qu'on veut se comporter normalement ? Y'a-t-il d'autres signes précurseurs ?*

Il songea un instant à aller tout raconter à son bon ostéopathe mais il se ravisa, estimant qu'après tout ce praticien n'était qu'un médecin du corps et non de l'esprit. Un spécialiste eut été plus indiqué,

mais Victor éprouvait une très grande méfiance vis-à-vis de tous les "psy-quelque-chose" pour avoir vu trop d'amis tomber dans la dépendance et l'hébétude au contact de ces gens-là. Il décida donc de surveiller l'évolution des choses par lui-même et de ne consulter qu'en dernier ressort.

En attendant, il continua d'écouter ses "voix intérieures" et, dès qu'il quitta les locaux de Multisoft, il ne se précipita ni chez lui ni sur les bords de la Dièvre, mais chez son vieux copain Roger, le seul qui pût actuellement lui venir en aide.

Tout en conduisant, Victor savait parfaitement que cette nouvelle démarche ne servait à rien, ne constituait aucune "aide" réelle mais plutôt une nouvelle "reculade" destinée à "encore mieux sauter". Il gagnerait au mieux deux ou trois semaines, et encore, mais il ne pouvait s'interdire cette ultime manigance, la pire de toutes.

Car, jusqu'à présent, il n'était pas trop tard : Victor pouvait encore se jeter aux pieds de Grandjean et tout déballer. Son boss serait déçu, bien sûr, il l'accablerait probablement de reproches, mais la situation resterait viable et peut-être même récupérable : il suffirait de battre la campagne pour arracher de nouvelles commandes, et la survie de l'entreprise était envisageable. Mais, avec ce que Victor mijotait, la situation allait s'enfoncer dans un gouffre irréversible, Multisoft ne s'en remettrait probablement pas et lui-même serait un homme fini. Mais il se disait simplement, *c'est juste le temps de me retourner, le temps de trouver une solution, on verra après !* Un tel laisser-aller ne lui

ressemblait pas.

Il gara sa voiture dans la cour et, après avoir frappé au carreau il entrouvrit la porte de l'atelier. Son ami était là qui terminait ses impressions d'affiches. L'homme détourna à peine le regard, concentré sur l'imprimante géante qui dévidait lentement ses grandes images une à une. Lorsque la série fut terminée, il se tourna vers le visiteur, interrogatif :

— Tu voulais me voir en urgence ?

— Oui, s'empressa Victor, j'ai besoin de ta maîtrise de Photoshop. Ça ne devrait pas te poser de difficultés. Je suis sûr que tu vas me faire ça en un tournemain.

— Tu veux un café ? demanda l'autre en s'approchant de la cafetière. Je te trouve pâlichon.

— Non merci, je suis suffisamment stressé comme ça.

— Toi, stressé ? C'est bien la première fois que j'entends ça ! Bon, explique-moi ton problème.

— J'ai sur moi une lettre, répondit-il en tapotant sa poche intérieure. J'aimerais en conserver juste l'en-tête et la signature, et virer tout le reste.

— Pour ? demanda l'autre, suspicieux.

— Pour rien, je voudrais seulement faire un canular à un collègue, c'est tout. Je vais seulement remplacer le texte d'origine par un texte à moi.

Roger le regarda, de plus en plus perplexe :

— Tu veux que je fasse un faux, c'est cela ?

Victor se força à rire :

— Mais non... enfin, oui, si on veut, mais c'est juste pour rigoler, c'est pas pour monter une arnaque, rassure-toi. En plus je ne demande pas de faire un faux, je te demande juste de laisser un grand espace blanc entre l'en-tête et la signature. Le texte, c'est moi qui le mettrai.

Mais son ami secoua la tête :

— Désolé mais tu ne sais pas entre quelles mains ton faux va tomber. Toi tu me dis que c'est pour rigoler, je te crois bien sûr parce que je sais que tu es d'une honnêteté rigoureuse, limite chiante, mais qui sait ce qu'il adviendra de ton document par la suite ? Avec internet, il peut faire le tour du monde ! Désolé mais je ne veux pas me retrouver en taule en qualité de complice.

Victor éclata d'un rire de plus en plus faux :

— Arrête, tu deviens parano ! Bon, écoute, je te propose un truc : c'est moi qui manipule la souris et toi tu me dictes ce que je dois faire. Comme ça ta conscience sera intacte et je serai le seul et unique responsable de ma contrefaçon. Ça te va ?

Roger passa la main sur son menton mal rasé, réfléchit quelques secondes et finit par accepter :

— Bon, Ok, mais je ne veux même pas voir les conneries que tu vas écrire.

— Ne t'inquiète pas, les conneries en question je les écrirai chez moi, au calme. Je te demande juste de m'aider à nettoyer la partie centrale et de m'expliquer comment insérer un nouveau texte.

— Et tu veux la même police de caractères je suppose ?

Victor s'accorda à son tour un instant de ré-

flexion :

— Mais non c'est inutile, c'est juste pour faire une blague je te dis !

— Bon, alors vas-y, sors ton document et place-le sur la vitre du scanner.

Un quart d'heure plus tard, Victor s'asseyait au volant de sa voiture, satisfait au-delà de toute espérance. Il avait maintenant en sa possession (sur une petite clé USB bien sûr) un courrier vierge portant l'entête du groupe Universal-Price — société anonyme au capital de 673 millions d'euros, etc. — et dûment signé par Pierre Mansard, responsable des Achats Rayon Hygiène. La convocation adressée huit jours plus tôt à Multisoft allait se transformer en une merveilleuse prévision d'achat...

Victor n'avait pas voulu fabriquer de fausse commande car il imaginait que les répercussions seraient immédiates, alors qu'en émettant de simples prévisions, il pourrait toujours prétendre par la suite qu'elles n'étaient "qu'estimation" et qu'il n'était pas responsable des marches arrière d'Universal-Price. Il s'appliqua donc à rédiger quelque chose de plausible et, s'appuyant sur sa longue expérience, il concocta le tout avec suffisamment de poudre aux yeux pour sembler crédible, mais suffisamment de flou pour n'engager à rien.

Il décida de ne pas envoyer trop tôt son document, trop de précipitation pouvant sembler sus-

pecte. Il décida d'attendre le lendemain.

Il repoussa son fauteuil et se leva. Il avait maintenant devant lui une longue après-midi d'inactivité. Il aurait pu, bien sûr, appeler d'autres clients pour alimenter son carnet de commandes (qui en avait maintenant bien besoin) mais il ne s'en sentait pas le courage. A quoi bon, puisque Multisoft ne survivra pas ? *Grandjean va s'empresseur de montrer mon faux document à la banque, il va obtenir des facilités de caisse, une autorisation de découvert faramineuse, et lorsqu'il découvrira qu'aucune commande prévue ne se concrétise, il sera trop tard pour rembourser les avances !*

En fait, Victor ne souhaitait pas réellement faire couler Grandjean ni ses collègues — il n'avait rien à leur reprocher — mais il espérait simplement que tout serait fini avant même que la nouvelle de son scandale chez Universal-Price ne parviennent à leurs oreilles. Ainsi serait-il sans doute qualifié de piètre vendeur, de mauvais négociateur et même de naïf, mais la honte de son "expulsion horizontale" lui serait au moins épargnée.

Ceci étant réglé, qu'advient-il ensuite ? s'interrogea-t-il, allongé sur le sofa.

Ensuite, je serai licencié, je ne retrouverai jamais d'emploi équivalent, et nous allons nous appauvrir considérablement. Alors Amandine va souffrir, beaucoup souffrir. Je vais entraîner cette garce avec moi dans ma chute et je l'écraserai de tout mon poids...

Victor reconnaissait que son raisonnement — si raisonnement il y avait — était particulièrement

tortueux mais il ne pouvait s'en défaire. Cela en devenait une obsession.

Vers 14 heures il déjeuna d'un œuf dur debout au dessus de l'évier et retourna s'allonger sur le canapé.

Il rêvassait, en proie à un farniente tel qu'il n'en avait jamais connu, même en vacances. Il avait lu quelque part qu'un manque soudain d'entrain pouvait être synonyme de dépression, mais il haussa les épaules à cette idée. Il ne se sentait ni déprimé ni dépressif, il était seulement en proie à d'irrémédiables problèmes, à la fois conjugaux et professionnels, c'était tout. Et il les résolvait à sa façon, n'en déplaise aux "psy-quelque-chose".

Il rêvait, après la débâcle programmée, d'une vie meilleure, bien différente de celle qu'il avait menée jusqu'à lors. *Je rebondirai, j'en suis certain, j'ai des ressources. Mais Amandine, elle, déperira, elle s'abandonnera au chagrin d'avoir tout perdu et finira chez les fous. Je m'arrangerai pour lui couler du même coup son magasin et elle ne s'en remettra jamais.* Et il s'endormait, bercé par ses rêves de vengeance et de rebond-miracle.

Mais au réveil, les choses changeaient parfois d'orientation et l'avenir s'avérait alors moins glorieux. Il se voyait dormant sous les ponts, clochard crasseux et sans espoir, tandis qu'Amandine s'enfuyait au Mexique (ou ailleurs) accompagné de son amant (ou de ceux à venir). Alors il serrait les poings à s'en faire mal, jusqu'à ce qu'une autre

vague de sommeil le submerge et l'apaise.

Il en était à ce stade de ses rêveries alternées, lorsqu'un cauchemar particulièrement déplaisant s'imposa à lui : il était tout simplement au fond d'un cachot et, la peine de mort ayant été rétablie spécialement à son intention, il se cachait sous le drap en espérant échapper au bourreau. "Monsieur Delatour !" s'écriait l'homme en tambourinant sur la porte. Victor ne répondait pas, mais les coups se faisaient plus insistants. "Monsieur Delatour !". Puis la voix se faisait plus douce, comme pour l'amadouer. *Ils ont envoyé une femme pour m'attirer et me couper la tête*, songeait-il et il se gardait bien de répondre. "Monsieur Delatour, monsieur Delatour, vous êtes là ?".

Il se redressa, réveillé en sursaut, en proie à une légère nausée. Il regarda de droite et de gauche et réalisa que c'était Maria, qui, là-haut, l'appelait en tambourinant à la porte. Aussitôt, il se remit debout.

— J'arrive Maria, j'arrive !

Il vit dans le miroir qu'il n'avait pas l'air frais, mais tenta de se composer l'aspect du type noyé dans le travail. Il attrapa un dossier qui traînait sur son bureau et le cala sous son bras comme s'il ne pouvait s'en défaire. Il gravit lourdement les quelques degrés de ciment et déverrouilla la petite porte d'accès.

— Ah, bonjour Maria, que se passe-t-il ?

La petite portugaise avait les yeux brillants d'excitation.

— Monsieur, vous ne devinez jamais ! J'ai

trouvé des bouteilles d'alcool ! Elles étaient au fond du placard à balais !

Victor se composa un air passablement surpris :

— Ah bon ? Vous êtes sûre ? Mais combien y'en a-t-il ?

— Deux, monsieur. Du whisky et du gin ! Vous voulez voir ?

— Bien sûr, montrez-moi ça.

Ils allèrent dans la cuisine et la petite bonne désigna la cache, tel un trophée.

— Hé bien bravo Maria, je vous félicite, vous êtes un fin limier. Vous avez été plus rapide que moi, et pourtant j'avais cherché partout !

Puis il fit semblant de réfléchir et déclara :

— Bon, on ne touche à rien et surtout, pas un mot à ma femme. Je vous demande seulement de garder ça dans un coin de votre mémoire, on ne sait jamais.

Il leva les yeux vers elle, pour s'assurer qu'elle avait bien compris le message. Il ne vit en fait que deux grands yeux très noirs qui l'observaient douloureusement. Leurs regards restèrent ainsi vrillés de longues secondes, trop longues peut-être...

Peu après le départ de la petite portugaise, il se saisit des deux bouteilles d'alcool et en vida la valeur d'un verre dans l'évier. Il était important que Maria constate par elle-même la diminution régulière des niveaux, signe que sa patronne était une consommatrice assidue. Le plan numéro Un suivait

donc son cheminement...

Puis Victor se prépara mentalement pour la soirée et se concentra particulièrement sur le plan numéro Deux, celui qui consistait en l'annonce de trois jours de prospection dans l'Est. Il tenta, selon sa vieille technique commerciale, d'imaginer les questions et les réponses, s'appliquant à ne laisser planer aucun doute sur la véracité de sa mission.

Juste avant que sa femme ne rentre du magasin, une petite idée se mit à lui démanger la cervelle. Il se précipita dans la salle de bain et chercha un peu partout, indécis. Il ouvrit des tiroirs, fouilla dans les placards — ignorant délibérément le flacon de parfum déjà mis en cause — et finalement, son choix se fixa sur le tube de dentifrice d'Amandine (car ils avaient chacun le leur, son épouse préférant les produits naturels aux pâtes industrielles). Il le vida intégralement dans les toilettes et le remit en place dans son petit gobelet sur l'étagère, comme si de rien n'était. Le décor était prêt, le rideau pouvait se lever...



Le dîner fut silencieux, chacun semblant, comme à l'accoutumée, perdu dans ses pensées. Il y eut juste une interruption lorsqu'Amandine remarqua :

— Tiens, tu as encore mis ton affreux col roulé caca d'oie aujourd'hui ? Tu sais qu'il te donne une mine de déterré, j'espère que tu n'as pas été au boulot comme ça !

— Non, bien sûr, mentit Victor, je l'ai juste enfi-

lé pour être plus à l'aise au sous-sol.

Et ce fut tout. Le repas se perpétua encore dans un silence presque religieux, et ce n'est qu'au dessert (un yaourt nature pour elle et une compote sans sucres ajoutés pour lui) qu'Amandine demanda :

— Au fait, c'est bien demain que tu pars en tournée ?

Victor s'essuya délicatement la moustache.

Ah nous y voilà ! Tu voudrais bien savoir si tu peux faire venir ton paltoquet, n'est-ce pas ? Tu vas vite lui envoyer un sms de confirmation dès que je serai redescendu au sous-sol, hein ? Hé bien soit, tu vas pouvoir lui annoncer la bonne nouvelle.

— Oui, répondit-il, je pars demain. En fin de matinée, ce sera bien suffisant. Pourquoi me demandes-tu ça ? Tu as prévu quelque chose ?

— Je n'ai rien décidé de précis mais je pensais faire venir Corine, tu sais la grande bringue qui te soûle de paroles. Comme ça on pourra bavarder à notre aise sans te déranger.

Corine ? C'est elle qui te sert d'excuse maintenant ? Ah, vous faites bien la paire toutes les deux.

— Corine ? Excellente idée ! Comme ça tu ne seras pas seule.

Et la discussion s'arrêta là. Le plan numéro Deux suivait, lui aussi, son cours et Amandine semblait avoir mordu à l'hameçon. Victor mit les assiettes dans le lave-vaisselle et jeta un coup d'œil au programme télévisé. Rien ne l'intéressait vraiment, mais il se força à regarder n'importe quoi,

juste pour rester au salon.

Le soporifique Drucker récitait encore ses questions d'un ton monocorde et ennuyeux, lorsqu'Amandine fit irruption dans la pièce :

— C'est toi qui as vidé tout mon tube de dentifrice ?

Victor se retourna, l'air ébahi.

— Quoi ? Ton tube de dentifrice ? Mais sûrement pas, j'ai le mien ! Pourquoi aurais-je vidé ton tube ?

— Je ne sais pas, moi, s'écria-t-elle, mais hier il était encore à moitié plein, j'en suis sûre !

Et elle lui tendit l'objet du délit, menaçante :

— Je te préviens que si c'est Maria qui a encore fait des siennes, elle va m'entendre !

Victor se leva du fauteuil, les mains en avant en signe d'apaisement.

— Écoute, Amandine, hier tu accusais la femme de ménage d'avoir mis ton parfum au réfrigérateur, aujourd'hui tu l'accuses d'avoir vidé ce malheureux tube, tu ne crois pas que tu devrais te poser des questions avant d'accuser les gens sans savoir.

Et il fixa sur elle un regard insistant, lourd de sous-entendus.

— Quoi ! rugit-t-elle, tu penses que c'est moi qui divague ? Dis que je suis folle pendant que tu y es ! Vas-y, dis-le !

— Allons, je n'irai pas jusque là, mais je vois bien que tu es nerveuse et surmenée en ce moment. Parfois on fait les choses distraitemment sans même sans rendre compte. Regarde, moi j'ai eu cet accident stupide il y a quelques jours parce que j'étais

préoccupé.

— Oui mais il y a une différence entre avoir une seconde d'inattention au volant et vider un tube complet de dentifrice. Ce n'est pas le même registre.

Il la regarda encore plus intensément, fronçant les sourcils. Une inspiration subite lui était venue.

— Il y a peut-être une explication toute simple, suggéra-t-il.

— Ah oui ? Je me demande bien quoi !

— Le somnambulisme ! C'est bien plus fréquent qu'on le pense et ça arrive même à des gens très bien tu sais.

— Quoi !!! Moi, somnambule ! Mais tu te fous de moi !

— Tu vois, répondit-il calmement, tu vois comme tu es nerveuse et comme tu t'emportes facilement en ce moment. Je ne sais pas ce que tu fais de tes journées, mais je te trouve bien stressée... Tu ne crois pas que tu devrais consulter ?

Satisfait de sa prestation, Victor fit taire Drucker qui l'endormait plus assurément qu'un hypnotiseur de foire et, après un rapide baiser sur le front de son épouse "bien-aimée", il s'engouffra dans son sous-sol solitaire. Le comédien qui sommeillait en lui avait envie de saluer un public invisible.

Demain était encore une belle journée en perspective...

—

- VIII -

En milieu de matinée, il expédia par courriel la prétendue "prévision" d'Universal-Price. Il la relut plusieurs fois, tentant de se mettre à la place de son boss — ou de tout autre regard extérieur — et ne remarqua rien de suspect. Son faux était plus vrai que nature.

Quelques minutes plus tard, la mélodie de son téléphone portable se mit à retentir joyeusement. C'était Grandjean.

— Bravo mon vieux, vous avez fait un boulot superbe !

Un boulot superbe ? Sur le coup, Victor se demanda si son patron n'avait pas décelé la supercherie et s'il ne vantait pas ironiquement la perfection du faux document. Il préféra ne rien répondre.

— Vraiment, continua l'autre, ce bout de papier va nous sauver la vie. Bien sûr, j'aurais préféré une vraie commande avec des chiffres fermes, et non pas des estimations, mais c'est mieux que rien. Par contre, il y a juste un détail qui me chiffonne...

Un détail ? Victor attendit, le cœur battant.

— Les délais de livraisons ne sont pas mentionnés. Ce qui signifie que nous ignorons de combien de temps nous disposons pour lancer la fabrication après avoir reçu les commandes. Avez-vous une

idée ?

Victor n'avait pas prévu ce genre de question, mais c'était sans gravité.

— Pas la moindre idée, répondit-il, mais je pense qu'il faudra faire vite.

— Ah oui, mais n'oubliez pas que l'usine se trouve à Taïwan. Le transport par voie maritime est long !

— Oui, je sais, c'est notre point faible. Je n'y peux rien et...

— Pensez-vous, coupa Grandjean, qu'on puisse lancer une production partielle un peu à l'avance ?

Victor s'en moquait éperdument mais il jugea nécessaire de faire comme s'il se sentait concerné :

— Oui, bien sûr. Dès le mois prochain nous pourrons produire quelques tonnes supplémentaires. Je vais estimer les quantités et vous les enverrai.

Cette conversation n'avait aucun sens et Victor était pressé de s'en débarrasser.

— Excusez-moi, lança-t-il, mais j'ai un double appel. Et il raccrocha brusquement.

Là-bas, le patron de Multisoft reposa également son récepteur. Il l'ignorait totalement — et le savoir l'aurait probablement amusé — mais, durant tout cet entretien, son alter ego en matière d'élégance se pavanait en pyjama et se grattait copieusement l'entrejambe en baillant...

Jamais Victor Delatour n'aurait imaginé faire une chose pareille devant son patron, même par téléphone !

Le problème Universal-Price était maintenant résolu pour les semaines à venir. Le mari jaloux pouvait se concentrer enfin sur ses problèmes conjugaux.

Vers 11 heures il entendit Maria ouvrir la porte d'entrée puis s'affairer dans l'appartement vide. Il n'en fut pas surpris, se souvenant que leur employée n'avait pas d'horaires déterminés et qu'elle venait travailler au gré de ses convenances. Il songea un instant monter lui conter l'épisode du dentifrice et lui faire part de ses soupçons de somnambulisme, mais il préféra attendre. Trop en faire pouvait nuire à la crédibilité de ses inventions.

Il passa des vêtements un peu chiffonnés — mais quelle importance ? — puis, pour passer le temps, il s'attaqua à une revue économique, lui qui ne lisait plus beaucoup ces derniers mois. Vers 13 heures, il entendit la porte se refermer dans un claquement sec. La petite femme de ménage était partie. Il en profita pour monter à l'étage et déjeuner. Il se mit à la recherche de quelque petit plat que Maria aurait mijoté, mais il ne trouva rien. Sans doute n'était-elle venue que pour un peu de ménage ? De toute façon, préparer les repas n'était pas une obligation : elle avait, semble-t-il, passé des accords tacites avec Amandine quant à l'organisation culinaire, et Victor ne s'en était jamais soucié. Il déjeuna donc d'un nouvel œuf dur et d'une salade toute prête. Et un café serré vint clôturer le tout, sans plus.

Il redescendit se terrer dans son antre, attentif

à la suite des évènements. En effet, puisqu'il était censé être déjà en tournée, sa femme avait la possibilité d'inviter qui elle voulait quand elle voulait en toute impunité. Alors, il pourrait rééditer le sketch du premier jour, celui de l'appel téléphonique depuis le sous-sol. La seule différence étant que, cette fois-ci, il serait bien plus vigilant et qu'il les empêcherait de s'enfuir comme la première fois.

Il s'était presque assoupi lorsque, tout à coup, il entendit au dessus de sa tête un bruit de pas vite étouffé. Aussitôt, il bondit sur ses pieds. *Les petits sagouins, ils sont revenus ! Ils n'ont pas perdu de temps !*

Il se saisit de son téléphone portable et se prépara à lancer l'appel fatidique, mais il suspendit son geste. Trop tôt ! En effet, il était préférable d'attendre que les tourtereaux soient en pleine action plutôt que de les déranger à froid. L'impact n'en serait que plus distrayant.

Il attendit donc un petit quart d'heure et se décida enfin à lancer la machinerie. Il écouta avec délectation les sonneries se succéder dans son portable, mais il fut un peu déçu de ne pas les distinguer, là-haut, à travers l'épaisseur du plancher. Et sa déception fut à son comble lorsqu'il entendit : "Bonjour, vous êtes bien sur le répondeur d'Amandine Delatour, je ne suis pas disponible actuellement, veuillez me laisser un message, je ne manquerai pas de..." Victor raccrocha, dépité. *Pourquoi ne réponds-tu pas ? Tu as oublié ton téléphone au fond de ton sac ? Tu l'as laissé au magasin ?*

Frustré au dernier degré, il se mit à tourner en

rond tel un fauve en cage. Que faire ? Si Amandine ne répondait pas, il était privé de sa scène préférée. Il se sentait comme l'acteur dont on aurait gommé les répliques favorites. C'était rageant !

C'est alors qu'il eut une petite idée. Le nouveau sketch allait s'intituler : "Chérie, j'ai oublié mes clés". Il consistait tout simplement à sortir par le sous-sol (comme de coutume) puis à remonter par le perron et à venir toquer à la porte d'entrée. Et, devant sa femme interdite, à dire "Désolé de te déranger chérie, j'ai oublié les clés du sous-sol. Je peux entrer ?" Comment allait-elle réagir ? Panique intégrale ou maîtrise de soi ? Mensonge renforcé ou piteux effondrement ? Victor était curieux de le savoir... *En tout cas une chose est certaine : après cette scène, rien ne sera plus comme avant.*

Il referma donc avec soin la porte du garage, dissimula son trousseau au fond de sa poche et gravit les marches du perron, légèrement anxieux tout de même. Ce n'est pas tous les jours qu'on vient tirer sa femme des bras de son amant !

Il inspira profondément et frappa au petit carreau opaque. Trois coups bien sonores avec la jointure des phalanges. Il imagina les deux coupables levant la tête, surpris. On a frappé ! Tu es sûre ? Oui, ne bouge pas, je vais voir...

Il se demanda combien de secondes il faudrait à l'épouse adultère pour se rhabiller et se présenter convenablement, mais la porte s'ouvrit bien plus vite que prévu. Maria était là qui le regardait, d'énormes points d'interrogation submergeant ses grands yeux noirs.

Victor était interloqué. Néanmoins, il n'eut d'autre choix que de lâcher la réplique prévue s'il ne voulait pas passer pour un parfait demeuré :

— Désolé de vous avoir dérangée, j'ai oublié les clés du sous-sol. Je peux entrer ?

Elle s'effaça pour le laisser passer :

— Mais bien sûr monsieur, vous êtes chez vous quand même !

Sitôt la porte refermée, il demanda stupidement :

— Ma femme est là ?

— Bien sûr que non, monsieur, elle travaille.

Puis elle ajouta, baissant le ton en signe de confiance :

— Vous savez, le niveau dans les bouteilles a baissé ! Elle en a bu une bonne gorgée, c'est sûr !

Puis, soupirant et haussant les épaules :

— Si c'est pas malheureux de voir ça ! Une si belle femme !

— Je sais, soupira à son tour Victor, je sais, et encore, vous ne savez pas tout...

Il s'apprêtait à lui décrire l'incident du tube de dentifrice quand il stoppa net, la regardant fixement :

— Mais dites-moi Maria, je ne pensais pas vous trouver encore ici. Vous faites vraiment beaucoup d'heures chez nous, non ?

— Pas spécialement, monsieur. Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Tout simplement parce que vous êtes déjà venue ce matin et que...

Elle le regarda de ses grands yeux étonnés :

— Mais non, je ne suis pas venu ce matin, pas du tout !

Victor marqua un temps d'arrêt.

— Vous... Vous voulez dire que vous n'êtes pas venue travailler vers... 11 heures ?

Elle se mit à rire.

— Mais jamais de la vie ! Vous avez dû entendre des fantômes !

Resté seul, Victor était fou de rage. Ainsi les bruits qu'il avait perçus dans la matinée n'étaient pas dus à Maria mais à l'autre garce ! Elle l'avait bien possédé sur ce coup ! Non contente de s'envoyer en l'air l'après-midi, elle mettait aussi le couvert le matin ! Quelle dévoreuse ! Et bien entendu, ce soir elle allait remettre ça... Sauf que Victor allait lui créer une grosse désillusion.

Il passa l'après-midi à ruminer et à tourner en rond, incapable de se concentrer sur quoi que ce soit. Il s'accoudait devant son ordinateur, ouvrait ses courriels, les refermait tout aussitôt sans même les lire. Il jouait nerveusement avec les petits jeux gratuits — spider, freecell, solitaire, démineur — mais n'en terminait aucun et les rouvrait tout aussitôt. A un moment donné, il consulta même sa banque en ligne, pour rien, juste pour s'occuper l'esprit.

Il parcourut les colonnes de chiffres et s'apprêtait à fermer la page du site, lorsqu'un détail attira son attention : un gros retrait d'espèces y figurait, alors qu'il ne se souvenait pas en avoir effectué un

seul depuis le début du mois. Et en remontant la colonne, il en découvrit un autre. Puis un troisième. Et les sommes retirées n'étaient pas minces : entre cinq et six cents euros à chaque coup ! Son compte n'était pas encore à découvert, mais le rouge n'allait pas tarder.

Qu'est-ce que cela signifie ? Saisi d'un doute, il se précipita sur son portefeuille et en vérifia le contenu : sa carte bancaire était bien là, à sa place usuelle.

Il imprima une copie de son relevé sur une feuille de papier standard, déterminé à soumettre le problème à son agence dès que possible. Mais que pourrait-on lui dire ? "Nous sommes désolés, monsieur Delatour, mais nous ne pouvons rien vous préciser de plus. Des retraits ont été effectués, c'est exact, mais si vous êtes toujours en possession de votre carte bancaire, nous n'y pouvons rien".

Il regarda les dates des retraits. Elles ne lui disaient pas grand-chose. C'était un mystère complet.

La seule personne qui aurait pu lui "emprunter" sa carte et la remettre en place sans qu'il s'en aperçût était Amandine. Mais il imaginait mal sa compagne se livrant à ce genre de malversation sournoise, d'autant plus qu'elle n'avait aucun souci financier et n'était pas particulièrement dépensière. Et même si elle avait eu un problème passager, elle n'aurait pas hésité à lui en faire part. *Tout ceci est une histoire de fous !*

Totalement perturbé, il ne vit pas l'heure tourner et fut surpris d'entendre tout à coup les pneus crisser dans l'allée du jardin. Tapi derrière la petite

vitre grillagée, il vit Amandine descendre de son véhicule et constata avec regret qu'elle était seule. Il attendit qu'elle gravisse le perron et ouvre la porte d'entrée, et il monta pesamment les marches cimentées de son sous-sol.

— Bonsoir, s'écria-t-il, en surgissant dans son dos, les mains dans les poches. J'espère que je ne t'ai pas fait peur.

Elle se retourna d'un bloc, les yeux écarquillés.

— Heureusement que je ne suis pas cardiaque, souffla-t-elle, la main sur la poitrine. Mais... Mais que fais-tu ici ? Tu ne devrais pas être en tournée à l'heure actuelle ?

— Si, tout à fait, répondit-il, satisfait de son effet de surprise. Mais Grandjean a annulé ma mission au dernier moment.

Elle posa son sac sur le sol et ouvrit son manteau.

— Annulé ? Et pourquoi ?

Ah, tu voudrais bien savoir pourquoi, hein ? Tu voudrais bien savoir ce qui va gâcher ta petite fiesta !

— Tout simplement à cause de l'arrière de ma voiture qui est défoncé.

— Ah ? Et ça t'empêche de rouler ?

— Non, pas du tout, mais le patron pense que ça ne fait pas sérieux de visiter les clients avec une voiture amochée, ce en quoi il n'a pas tort. On se doit d'être impeccables quand on part en visite, surtout quand on vend de l'hygiène.

Amandine dénoua sa queue de cheval et secoua ses longs cheveux blonds, comme elle le faisait chaque soir depuis plus de vingt ans. Victor se demanda si ce n'était pas ce rituel qu'il regretterait le plus.

— Et, demanda-t-elle, il n'en avait aucune de rechange à te prêter, juste pour les trois jours ?

— Hélas non, tout le monde est en clientèle en ce moment. En outre, ajouta-t-il en se délectant à l'avance de ce qu'il allait lui sortir, en outre Grandjean préfère que je fasse un peu de prospection téléphonique. Ça n'est pas aussi rentable que les visites, c'est certain, mais ça génère quand même de bons résultats. Donc, je vais donc travailler depuis mon sous-sol pour quelques jours.

Et voilà, non seulement je fous en l'air ton programme pour les trois jours à venir, mais en plus tu vas devoir me supporter ici vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Ca te plait ?

Amandine prit un air visiblement embarrassé et déçu :

— C'est que...

C'est que quoi ? C'est que tu attends quelqu'un d'une minute à l'autre et que tu ne sais pas comment le prévenir de ne plus venir ?

— C'est que... J'avais invité Corine à venir passer la soirée, tu t'en souviens ?

— Oui, je m'en souviens. Et alors ?

— Hé bien je vais devoir l'appeler pour annuler.

Certainement pas ! Corine a bon dos ! Tu crois que je vais te laisser avertir ton petit copain en douce ? Tu rêves !

— Certainement pas ! Tu vas faire ta soirée avec Corine comme prévu. Et vous ne me dérangerez pas du tout parce que, dès qu'elle sera là, j'irai me réfugier au sous-sol. J'ai pas mal de boulot qui m'attend, j'ai du retard à rattraper.

— Mais...

— Il n'y a pas de mais qui tienne, ça me fait plaisir de te faire plaisir. Alors n'annule rien.

Et pour être sûr que sa femme ne passe aucun message en cachette à la fois pour décommander son galant et faire rappliquer sa copine à la place, Victor ne la quitta pas d'une semelle. Il prétextait la description d'une nouvelle génération de papier de toilette qui, d'après lui, devait révolutionner l'univers clos des w-c. Il inventait de toutes pièces mais il sut se montrer intarissable sur le sujet.

— Je te rappelle, pontifiait-il, qu'en France le papier hygiénique ne s'est démocratisé qu'au début du vingtième siècle et qu'auparavant les gens utilisaient surtout le papier journal. Inutile de te préciser le manque d'hygiène et d'irritations que cela représentait ! Le problème aujourd'hui est que l'utilisation intense du papier de soie contribue à la pollution de l'eau. Les stations d'épuration sont mises à rude épreuve. Nous nous penchons donc sur la mise au point d'un papier entièrement soluble et...

Mais il n'eut pas à se forcer bien longtemps. On sonna à la porte du jardin. Amandine se précipita mais il la retint d'un geste :

— Ne te dérange pas ma chérie, je vais y aller.

En bras de chemise malgré le froid mordant, il s'avança sur le gravier qui crissait, vers la silhouette qui attendait, immobile devant la grille. *Je vais enfin voir ton visage, mon salopard !* A vrai dire, Victor ne savait pas trop quelle attitude adopter, tout dépendrait de l'individu qu'il aurait en face de lui. S'il s'agissait d'un parfait inconnu, il pourrait l'éconduire sans se gêner, mais si c'était une vieille connaissance, les choses seraient plus délicates.

Le visiteur était à demi masqué par le pilier agrémenté d'un rosier grimpant. Bizarrement, il ne s'avançait pas, comme s'il tenait à rester dans l'ombre. Amandine lui aurait-elle fait un signe discret depuis la porte ? Victor se retourna mais personne n'était au perron ni à l'une des fenêtres.

Il fit encore quelques pas, l'estomac légèrement noué. L'inconnu lui tournait le dos, ne dévoilant qu'un col fourré chaudement remonté et une tignasse de cheveux bruns. Étaient-ce les mêmes cheveux, entrevus l'autre jour dans le salon ?

Au moment où Victor posa la main sur la poignée de la petite grille, le visiteur se retourna.

Victor en resta muet...

- IX -

Le plus frustrant pour Victor, était de ne pas savoir qui était l'amant de sa femme. Lorsqu'il s'était précipité dans le jardinet pour découvrir enfin l'identité du coupable et que l'individu s'était retourné, il en était resté effectivement muet de déception. L'intarissable Corine en avait profité pour se précipiter par la grille entrouverte et avait inondé Victor d'un flot de paroles aussi superficielles qu'incompréhensibles. Comment Amandine pouvait-elle supporter cette logorrhée, cette sorte de diarrhée verbale à longueur de temps ? C'était un mystère, mais les deux femmes — si différentes — étaient amies depuis longtemps déjà et l'extraversion de l'une ne semblait pas incommoder la discrétion de l'autre.

Amandine avait donc réellement convié son amie, mais cela ne la disculpait pas pour autant. Peut-être l'homme était-il occupé ailleurs et n'avait-il pu se libérer ce soir là ? Ou, pire, était-il marié et par conséquent disponible en journée uniquement ?

Quoi qu'il en soit, sa femme était coupable, Victor l'avait vue, de ses yeux vue, et la vérité finirait bien par éclater au grand jour.

Il s'était ensuite réfugié au sous-sol, ne dînant que d'une salade composée et d'une pomme. Ne sachant comment tuer sa soirée, il s'était finalement installé devant son ordinateur et avait consulté ses courriels. De nombreux clients lui avaient écrit — certains pour lui demander des tarifs, d'autres pour passer commande — mais il n'avait répondu à aucun. L'évolution de son carnet de commandes ne l'intéressait plus vraiment...

Désœuvré, il avait navigué sur internet, sautillant de site en site, de curiosités en curiosités mais ne s'attardant jamais sur aucune. Jamais il n'avait perdu son temps en de telles futilités et la sensation d'être passé par-dessus la barrière de l'oisiveté lui laissait un goût étrange.

Que se passe-t-il ? Je ne me suis jamais laissé aller, je n'ai jamais paressé, et me voici, sale, mal rasé, cloîtré dans mon sous-sol à la recherche de je ne sais quoi ! Allons, redressez-vous, monsieur Delatour !

"Redressez-vous, monsieur Delatour" lui intimait le maître d'internat du haut de son estrade. Et le petit Victor, chétif et intimidé, tentait maladroitement de bomber le torse pour donner satisfaction au maître qui le terrorisait. "Vos chaussures sont mal cirées et vos mains ne sont pas très propres ! Votre lit n'est pas fait au carré et votre pupitre est en désordre ! Vous serez privé de récréation et mis en retenue ce dimanche." Et le petit Victor, hon-

teux, cachait ses mains dans les plis de sa blouse et frottait discrètement ses souliers contre ses chaussettes pour leur donner un semblant de brillance. "La propreté, monsieur Delatour, est la règle numéro Un de cet établissement, ne l'oubliez jamais !". Et Victor ne l'avait jamais oublié.

Lorsqu'à l'âge de dix ans il avait enfin quitté le pensionnat, ses connaissances de base (calcul, orthographe et géographie) étaient acceptables, mais sa science de l'apparat et de la propreté atteignait des sommets. Et chaque fois qu'il notait une faute de goût dans la façon de se vêtir, un désordre quelconque ou même une simple tache, les terribles injonctions du maître d'internat résonnaient encore à ses oreilles, plus de trente après...

Écrasant ses poings serrés sur ses tempes, Victor fit taire ses souvenirs, se délectant pour la première fois de leur tordre le cou. *Monsieur le maître d'internat, je t'emmerde !* Et, satisfait, il éructa sans retenue et plongea de nouveau dans les futilités du Web.

Pianotant au hasard sur Youtube, il tomba sur une série de vidéos accumulant les tours de magie. Il s'amusa à les observer, ébahi et ébloui, tentant de déceler l'astuce mais se faisant piéger à chaque fois. Il redevenait enfant, spectateur docile et prompt à s'émerveiller. Il en oubliait ses soucis, laissant loin derrière lui ses jeunes années, la femme infidèle et les échecs professionnels. Il ne se souvenait pas s'être jamais autant abandonné. Jus-

qu'alors sa vie n'avait été qu'une immense ligne droite, sèche et rigoureuse, et il était grand temps d'en infléchir le cours vers des rives plus souriantes...

Se laissant dominer par sa propre curiosité, il cliqua, cliqua et cliqua encore jusque tard dans la nuit, et dériva lentement vers des sujets tout aussi drôles mais quelque peu différents. Peu après 2 heures du matin, il tomba en plein dans une démonstration d'hypnose.

L'effet était saisissant. L'intervenant claquait des doigts, plongeant les sujets dans un état de soumission immédiate et leur faisait commettre les pires bévues. Sur le moment, Victor crut qu'il s'agissait de comparses, de comédiens qui se prêtaient docilement au jeu mais, en vérifiant sur des sites plus sérieux, il vit que la chose était possible.

Il fut étonné d'apprendre que la suggestion ne se limitait d'ailleurs pas au moment précis de l'hypnose, mais qu'elle pouvait être programmée pour des actions ultérieures. Ainsi il vit un sujet qui, après son réveil, pouvait, d'après les ordres qui lui avaient été induits, oublier jusqu'à son nom, ne plus reconnaître son entourage ou bien fouiller compulsivement les sacs à main des dames présentes.

Subjugué par la malléabilité de l'esprit humain, Victor se mit à rêver de posséder un tel pouvoir. *Ça serait fantastique, j'obligerais Mansard à me passer d'énormes commandes, Amandine à rompre d'avec son paltoquet et mon banquier à transférer des fortunes sur mon compte. La vie serait facile,*

je claquerais des doigts et le monde serait à mes pieds !

Néanmoins, en fouillant des sites de plus en plus sérieux, il vit que la chose n'était pas si simple : d'une part le sujet devait être consentant et réceptif, et d'autre part la perte de conscience pouvait s'avérer lente et laborieuse. En fait, l'hypnose de music-hall n'était spectaculaire que parce que les premiers sujets étaient déjà testés et entraînés, les autres sujets suivant ensuite par mimétisme.

Pourtant, loin de se décourager, il voulait en savoir plus. Sur un site spécialisé, il passa commande d'un petit ouvrage : "le sommeil hypnotique à la portée de tous".

Mais il n'eût pas besoin d'hypnotiseur pour sombrer, encore tout habillé, dans les délices d'un sommeil immédiat et profond...

Le lendemain matin, le réveil fut pénible. Il se leva, baillant et traînant des pieds, mais en même temps il se sentait bien, apaisé, soulagé, comme si un verrou quelque part venait de sauter. Pour la première fois de sa vie il se vautrait dans la négligence et l'oisiveté et il en appréciait le goût nouveau. Il but son café tranquillement, sans aucune hâte, et abusa même de la confiture qu'il étala à profusion, laissant les coulures souiller sa chemise et le sol. *Monsieur le maître d'internat, je t'emmerde ! C'était bon !*

Il parcourut du regard la cuisine rutilante et le

bout de couloir impeccable. *C'est vrai que je vis dans une clinique aseptisée ! Aucune chaleur, aucune personnalité !* Puis il se dirigea vers la salle de bain et décida quand même de renouer — un peu — avec la propreté et la décence. Maria n'allait pas tarder et il ne voulait quand même pas avoir l'air d'un clochard à ses yeux. C'était Amandine qui devait passer pour une dégénérée, pas lui...

D'ailleurs, à ce propos, il se souvint des deux bouteilles cachées au fond du placard à balai. Pour prolonger les suspicions d'alcoolisme, il retourna dans la cuisine et vida encore un peu de liquide dans l'évier. *On dirait que ma chère femme a une bonne descente ! Que va en penser notre personnel de maison ? N'est-ce pas honteux ?*

Puis il revint dans la salle d'eau, jeta ses affaires dans le coffre à linge et s'aspergea d'eau brûlante avec délectation. Il réalisa que c'était sa première douche depuis son retour de Paris !

Tout en se savonnant vigoureusement, il s'aperçut qu'on était déjà samedi et que son congé-maladie était presque terminé. Dès la semaine prochaine il n'aurait plus d'excuses pour ne pas aller chez Multisoft, et l'idée ne le réjouissait guère. Il se demanda s'il ne devrait pas retourner voir son ami l'ostéopathe pour une petite prolongation. Après tout, ça n'était pas difficile de jouer les grands malades !

Soudain, tandis qu'il finissait de se rincer les cheveux, une autre constatation s'imposa : c'est lundi dernier que tout avait commencé. Or, le lundi est le jour de fermeture du magasin de sport !

En clair, ce jour-là Amandine était libre de ses faits et gestes. Parfois elle travaillait dans la remise à ranger des maillots ou à peaufiner sa comptabilité, mais parfois elle restait tout simplement à la maison à se reposer. Il n'était donc pas surprenant qu'elle trompât son époux durant son jour de repos solitaire : elle était disponible et sûre de n'être pas dérangée. Il était donc vain, semble-t-il, d'être aux aguets les autres jours de la semaine.

Fort de cette constatation, Victor sut que c'était donc lundi prochain qu'il devait agir. Il n'avait aucune idée de ce qu'il allait faire, mais il avait tout le week-end devant lui pour établir un plan. Et bien des choses pouvaient encore se produire durant ces deux jours...

Paressant comme un lézard dans le calme et la tiédeur de son sous-sol, il entendit Maria ouvrir la porte d'entrée, à 14 heures précises. Bizarrement, son cœur se mit à battre un peu plus fort. Il eut envie de monter la saluer mais il se retint. Que lui aurait-il dit ? "Bonjour Maria, je viens vous faire la causette". Ridicule ! Il préféra se mettre en boule sur son canapé et attendre que le temps passe. *Je me sens tout bizarre ! Qu'est-ce que ça veut dire ?*

Une demi-heure plus tard, la petite bonne cognait à la petite porte, en haut de l'escalier.

— Monsieur Victor ! Vous êtes là ?

Aussitôt il bondit sur ses pieds et se jeta sur son bureau. Il ouvrit un classeur au hasard, se saisit d'un stylo et répondit :

— Je suis là, Maria, vous pouvez entrer.

La petite portugaise descendit timidement quelques marches, impressionnée de pénétrer le sanctuaire de son employeur. Elle avait l'habitude d'y venir faire le ménage, bien sûr, mais seulement lorsque monsieur n'était pas là. Et de le voir en plein travail au milieu de ses dossiers l'intimidait un peu. Elle avait l'impression de violer des secrets interdits. N'osant s'avancer davantage, elle s'arrêta sur la dernière marche et dit à voix basse :

— J'ai vérifié. Madame a encore bu un peu. J'avais fait une marque discrète sur la bouteille et le niveau a baissé, c'est sûr.

Victor prit l'air accablé :

— Je sais, je sais, ma pauvre Maria. Je ne sais plus quoi faire, c'est terrible !

— Oui, c'est terrible ! Pauvre madame, que va-t-elle devenir ?

— Je l'ignore. Tiens, vous avez vu les traces de confiture par terre dans la cuisine ? Hé bien c'est elle, ce matin. Je ne sais pas ce qui lui a pris mais elle s'est mise à manger comme un cochon. J'avais honte ! Peut-être devrais-je la faire soigner ?

Et pour donner plus de poids à ses paroles, il se leva lentement de son fauteuil et s'approcha.

— Voyez-vous, ajouta-t-il sur un ton doux, faire interner les gens pour les obliger à se soigner n'est pas une chose facile. Il faut des certificats médicaux, des preuves et, surtout, des témoignages...

Il s'approcha d'un peu plus près. Maria était toujours perchée sur sa marche d'escalier, si bien

que leurs visages étaient à même hauteur.

— J'espère, ma petite Maria, que je pourrai compter sur votre appui en cas de besoin.

Elle hocha la tête, plantant ses grands yeux noirs dans les siens. Il s'approcha alors jusqu'à la frôler, et lui saisit doucement les mains.

— Oh, ce n'est pas pour moi que je vous demande ça, bien sûr. Moi je ne compte pas. C'est pour elle que nous devons agir, pour elle seule. Vous me comprenez ?

Et, sans se soucier de sa réponse, il laissa ses propres mains remonter le long de ses bras à elle et se poser délicatement sur ses frêles épaules.

— Je ne sais pas ce que je ferais sans vous, murmura-t-il, presque inaudible. Vous m'êtes tellement précieuse, tellement...

Et, n'achevant pas sa phrase, il approcha son visage au plus près, et, incapable de résister plus longtemps, il se saisit de ses jolies lèvres à pleine bouche.

La baiser qui suivit ne fut ni langoureux ni passionné : il ne fut pas, tout simplement... Maria s'était jetée en arrière, horrifiée, et son talon avait buté sur marche supérieure, la faisant s'affaler de tout son long sur l'escalier de ciment.

— Mais ça va pas ! Ça va pas ! répéta-t-elle en tentant de se relever maladroitement.

Victor la regardait, médusé, comme s'il ne pouvait croire ce qui venait de se produire.

— Vous êtes devenu fou, ma parole ! s'écria-elle

encore, remontant l'escalier à quatre pattes afin de fuir au plus vite.

La scène était pitoyable. Victor fit un pas en avant, prêt à l'aider, mais elle lui jeta :

— Vous rendez-vous compte ? A mon âge ! Vous savez la différence entre nous ? Vingt ans ! Vous n'avez pas honte ?

Et parvenue au faite de l'escalier elle se redressa enfin et s'enfuit dans le couloir. Victor l'entendit maugréer :

— Entre madame qui boit et monsieur qui devient fou, je ne veux plus rester dans cette maison !

Trois minutes plus tard, il entendit la porte d'entrée qui se refermait dans un claquement sec et des pas marteler la pierre du perron. *Hé bien bon débarras ! Et toi, le maître d'internat, je t'emmerde, t'as compris ?*

Il s'assit sur le sofa et se recroquevilla, la tête entre les mains. Un grand froid intérieur le saisit, comme s'il se vidait de toute énergie. *Mais pourquoi m'a-t-elle repoussé ? Pourquoi a-t-elle fui ? Je ne suis pas assez bien pour elle ? L'écart d'âge ? Mais que sont vingt années de plus ou de moins ? Suis-je vieux à ce point ?* Victor ne comprenait pas. D'ailleurs il ne comprenait plus rien ni personne...

Il se laissa couler dans une prostration totale, submergé par une vague envie de pleurer et incapable de rassembler ses idées. C'en était trop ! Depuis le début de la semaine les ennuis se succédaient à un rythme infernal, il n'en pouvait plus.

Soudain, un vibrant "Redressez-vous, monsieur Delatour !" résonna si fort à ses oreilles qu'il tourna la tête pour voir d'où venait l'appel. Mais il n'y avait personne. Le maître d'internat n'était pas étouffé et il resurgissait au moment où on ne l'attendait pas, comme à l'époque, dans la grande bâtisse grise du pensionnat. Néanmoins Victor s'était légèrement redressé et tentait de se cacher les mains dans les plis d'une blouse grise qui n'existait plus. *Mais ça ne s'arrêtera donc jamais ?*

Pourtant, il dut admettre que la "voix" n'avait pas tort. Amandine n'allait pas tarder et il ne voulait pas qu'elle soupçonne quoi que ce soit. Il devait faire bonne figure et laisser croire qu'il avait travaillé toute la journée.

Il se leva donc et tenta de mettre un peu d'ordre dans ses affaires. Maria n'avait pas fait le ménage au sous-sol depuis le début de la semaine — et pour cause — et cela se voyait. Il passa un coup de chiffon sur son ordinateur, aligna ses dossiers et plia ses vêtements usagés. Soudain, son œil s'immobilisa, incrédule : la trace de doigt en bas du miroir était toujours là !

Contrarié comme s'il s'était agi de l'évènement le plus grave de la semaine, il s'approcha de l'intruse et, la menaçant de son chiffon, il commença à la frotter avec application. Satisfait, il se recula pour juger de son travail, mais la souillure le narquait toujours de son aspect gras, encore plus étalée qu'avant.

Il abandonna son chiffon et se rabattit sur son essuie-tout favori, le B28 blanc nacré. Mais rien n'y

fit. Le gras s'étalait de plus en plus, tel l'Hydre de Lerne dont les têtes repoussaient plus nombreuses au fur et à mesure qu'on les coupait. C'était décourageant !

Il se saisit donc d'un paquet de lingettes aseptisées et, s'emparant de trois ou quatre exemplaires d'un coup, il les pressa fortement sur la surface glacée et frotta vigoureusement. Il se recula : c'était pire qu'avant !

Ne sachant que faire, il farfouilla nerveusement dans l'armoire métallique au fond du garage et se saisit d'un nettoyeur quelconque. Il en imbibait copieusement un nouvel essuie-tout et s'affaira à réprimer la rébellion. Il ne sut jamais ce que la petite bouteille contenait mais la tache avait bel et bien disparue, pour être recouverte maintenant d'une épaisse pellicule noire. C'était le comble !

Fou de rage, il donna un grand coup de pied dans ses boîtes à chiffons et se rua dans l'armoire à bricolage. Il en revint avec une brosse métallique dernier cri, le summum de l'efficacité contre la rouille et autres invasions. Il frotta, gratta, récura et se recula encore une fois pour juger de l'effet produit : la pellicule noirâtre s'était estompée, mais on distinguait en filigrane un enchevêtrement de fines rayures disgracieuses.

"Nom de dieu !" hurla-t-il au comble de l'exaspération et il se précipita vers sa boîte à outils. Il en revint lourdement armé. "On va voir qui a le dernier mot !". Et lorsque le marteau s'abattit sur la zone incriminée et que le bas du miroir vola en éclats, Victor sentit renaître en lui le sentiment du

devoir accompli. Le maître d'internat allait être fier de lui...

Il balaya le sol et passa le restant de la soirée à attendre, immobile dans la pénombre grandissante.

Lorsque vers 20 heures il entendit Amandine rentrer, il n'en fut pas surpris. Elle rentrait toujours beaucoup plus tard le samedi, sa journée la plus chargée. Il l'entendit aller et venir et il l'imagina libérant sa queue de cheval et secouant la tête en tous sens. Soudain il perçut un cri : "Mais qu'est-ce que ça veut dire ?".

L'instant d'après la porte en haut de l'escalier s'ouvrait à toute volée, laissant le passage à une Amandine apparemment contrariée :

— Tu es là ? s'écria-t-elle.

Victor se composa une attitude calme et studieuse :

— Oui chérie, bien sûr, je suis là. Que se passe-t-il ?

— Il se passe que la femme de ménage nous quitte ! Tu étais au courant ?

Il cligna des yeux comme s'il faisait une découverte, tandis que son épouse dévalait les marches à toute vitesse. Elle brandissait une feuille pliée en quatre.

— Tiens, lis !

Non sans une certaine appréhension, Victor rapprocha le papier de son visage. L'écriture était irrégulière et tourmentée, mais il parvint à déchif-

frer : "Madame, je vous quitte. Je ne me sens plus en sécurité dans cette maison, je préfère partir".

Il leva les yeux vers sa femme, soulagée que Maria n'en ait pas révélé davantage, mais il ne savait pas du tout quelle attitude adopter. Il ne s'attendait pas à un tel coup du sort. Comment devait-il réagir ?

— Victor, dis-moi la vérité ! Que s'est-il passé cet après-midi pour qu'elle en vienne là ? Tu l'as agressée ou quoi ?

— Moi ? parvint-il à articuler calmement. Jamais de la vie !

— Écoute, lui lança-t-elle, je te trouve bizarre ces derniers temps. Depuis lundi dernier, tu te comportes n'importe comment. Je ne te reconnais plus. C'est quoi l'histoire ?

— Mais il n'y a pas d'histoire, je te jure. Je suis seulement contrarié par ce qu'il m'est arrivé chez Universal-Price et...

— Stop ! Je ne te crois pas. Tu es un vieux commercial, tu es rompu à toute épreuve, et ce n'est pas un malheureux rendez-vous manqué qui peut te mettre dans tous ces états. Il y a autre chose !

Bien sûr qu'il y a autre chose. Je te rappelle quand même que tu me trompes. Ça ne te suffit pas ?

— Bien sûr qu'il y a autre chose, admit-il enfin. Je vais te dire la vérité.

Amandine se rapprocha, plantant son regard dans celui de son époux pour voir s'il allait enfin être sincère. Ce dernier baissa la tête et murmura :

— Hé bien oui, je me suis mis en colère contre la femme de ménage.

— Toi ? Te mettre en colère ? Et on peut savoir pourquoi ? s'enquit-elle en croisant les bras sur sa poitrine.

— Parce que, en passant l'aspirateur au sous-sol, je ne sais pas comment elle a fait son compte, mais elle a cassé une partie du miroir. Tiens regarde !

Et il poussa du pied le carton qu'il avait placé pour masquer son chef-d'œuvre imbécile. Amandine s'accroupit lentement :

— C'est elle qui a fait ça ?

— Bien sûr, répondit-il en haussant les épaules, qui veux-tu que ce soit ? Moi peut-être ?

Elle se releva d'une détente et demanda :

— Et alors, que s'est-il passé ?

— Hé bien je l'avoue, je ne me suis pas contrôlé, j'ai crié ! Tu comprends, un si beau miroir. Ça faisait presque vingt ans que je me regardais dedans avant de partir au travail. Comment je vais faire maintenant ?

Elle écarta les bras en signe de fatalité :

— Écoute, ça n'est pas dramatique. Ce n'est que le bas après tout, le reste est encore utilisable. Et puis on en achètera un autre, voilà tout.

Victor baissa la tête comme un enfant buté :

— Non, c'est pas pareil. Ça me portera malheur... D'ailleurs ça a déjà commencé...

Le dîner fut calme. Anormalement calme. On entendait chaque seconde qu'égrenait la comtoise du salon, jusqu'au moment où Amandine annonça :

— Écoute, on ne peut pas se passer de Maria. Elle est aussi bonne en ménage qu'en cuisine et je ne sais pas comment on va se débrouiller sans elle.

Victor haussa les épaules.

— Voyons, elle n'est pas unique sur Terre, il y en a plein d'autres. Il suffit de passer une petite annonce et...

— Ne crois pas ça ! J'ai des amies qui galèrent pour trouver quelqu'un de sérieux, et celles qui trouvent la perle rare font tout ce qu'elles peuvent pour la conserver.

Victor se tamponna la moustache sans rien dire. Il n'aimait pas le tour que prenait la conversation.

— Donc, continua sa femme, je vais laisser passer le week-end, le temps que la tension retombe, puis je vais appeler Maria.

Il continua de s'essuyer les lèvres afin de masquer son inquiétude.

— Et ? demanda-t-il.

— Hé bien je tenterai d'apaiser les choses et de la convaincre de revenir chez nous. Je lui dirai que cette grande glace n'avait aucune valeur et que de toute façon nous avons décidé de la changer. Au besoin tu t'excuseras pour ton emportement. Je t'autorise même à lui faire la bise, ajouta-t-elle en riant.

Très drôle ! Mais je dois à tout prix éviter que

tu la contactes, elle serait capable de te balancer la vérité !

Effectivement, ce que Victor redoutait le plus, c'était d'entendre Maria dire : "Mais non, madame, je n'ai pas cassé le miroir du sous-sol, ce n'est pas moi. Par contre, ce que je puis vous certifier, c'est que monsieur m'a sauté dessus comme un obsédé. Alors, entre un satyre et une alcoolique, je préfère m'en aller, c'est tout". Victor osait à peine en imaginer le retentissement.

Alors, il posa ses deux coudes sur la table et annonça avec le plus grand calme :

— Je pense qu'il n'est pas souhaitable que cette Maria revienne parmi nous. Et je vais t'expliquer pourquoi.

Amandine, qui s'apprêtait à se lever pour prendre le fromage, se rassit, intriguée.

— Après que notre bonne ait cassé le miroir et qu'elle soit partie, j'ai ramassé les morceaux et j'ai voulu nettoyer un peu la glace. Je suis donc monté à la cuisine et j'ai cherché dans les placards un quelconque produit pour les vitres. Et voici ce que j'ai découvert.

Joignant le geste à la parole, il se leva et, d'un pas martial, il se dirigea vers le placard à balai. Il l'ouvrit avec une exagération théâtrale et en extirpa ses deux bouteilles d'alcool à moitié vides.

— Maintenant, je te le demande solennellement Amandine : est-ce toi qui a caché ces deux bouteilles ici même ?

Amandine ouvrit des yeux ronds comme des soucoupes, et secoua la tête, incrédule.

— Mais qu'est-ce que cette histoire ? murmura-t-elle.

— Tu n'as pas répondu à ma question !

Elle se leva d'un bond, manquant de renverser sa chaise.

— Mais bien sûr que non ! Ça n'est pas moi ! Tu plaisantes j'espère ?

Victor marqua un temps d'arrêt, comme pour exprimer un doute, puis il annonça, magnanime :

— Soit, puisque tu me dis que ce n'est pas toi, je te crois. Mais, comme moi je sais que je n'y suis pour rien, et que notre fille n'a pas mis les pieds ici depuis de longs mois, je ne vois plus qu'une seule possibilité...

Amandine se laissa retomber lourdement sur sa chaise.

— Tu crois que...

— Écoute, la coupa-t-il, je n'ai pas de preuves bien sûr mais il n'y a pas trente-six solutions ! Ça ne peut être qu'elle.

Et il s'empressa d'ajouter, pour faire bonne mesure :

— D'ailleurs tu ne la croisais que rarement, toi, mais moi je puis te garantir qu'en restant toute la semaine ici j'ai pu me rendre compte de certaines choses.

— Ah oui ? Quoi, par exemple ?

— Rien de bien méchant, un comportement incohérent, la voix pâteuse par moment, une démarche incertaine...

— Et tu crois que mon flacon de parfum au réfrigérateur, c'était elle ? Et le tube de dentifrice

vidé ?

Victor ne répondit pas tout de suite, voyant l'une de ses stratégies lui échapper. Il était tenté d'accuser Maria afin de faire pencher davantage la balance, mais il ne voulait pas non plus perdre le doute qu'il était parvenu à semer dans l'esprit de sa compagne. Cette suspicion de somnambulisme lui plaisait beaucoup.

— Ça, finit-il par trancher, je ne l'affirmerai pas. Ce n'est pas parce que nous avons découvert que Maria était alcoolique qu'il faut tout lui mettre sur le dos. Y compris nos propres défauts.

— Alors, s'indigna Amandine, tu crois vraiment que je suis somnambule ? Ça ne t'est pas passé ?

— Écoute, concéda-t-il, maintenant que cette femme n'est plus là, on va bien voir comment les choses évoluent. Si les actes "surnaturels" cessent dans cette maison, alors nous saurons que c'était elle qui les provoquait. Par contre, si ça continue, hé bien... Hé bien il faudra aviser...

Et je ferai en sorte que ça continue, crois-moi !

- X -

Le dimanche fut long et ennuyeux. Amandine dormit beaucoup et regarda un peu la télévision, tandis que Victor ressassait au sous-sol des plans machiavéliques pour la journée du lendemain.

Il voulait jouer les empêcheurs de tourner en rond et gâcher la fête à tout instant, mais ce qui le gênait le plus — il en convint — était de ne pas connaître l'identité du complice. Car s'il avait su avec certitude qui était l'homme, il aurait pu démultiplier son efficacité en perturbant tantôt l'un et tantôt l'autre, alors que dans le cas présent, il ne pouvait qu'entraver l'action de sa femme. Son champ d'action était donc des plus limités.

Il décida que sa priorité serait d'établir une surveillance discrète — et non perturbatrice — ce qui signifiait qu'il devait laisser les tourtereaux batifoler sans contrainte. Une telle perspective lui retournait l'estomac, bien sûr, mais elle était nécessaire pour identifier l'autre salopard. Et ce n'est qu'ensuite qu'il pourrait les rendre fous et les voir s'entredéchirer.

Soudain, une nouvelle idée lui vint : il allait passer par un détective privé ! Sans s'impliquer davantage, il allait laisser un autre que lui faire ce qu'il ne pouvait pas faire lui-même : suivre sa

femme partout et prendre des photos compromettantes. Des tonnes de photos ! Au besoin il lui laisserait les clés du sous-sol pour qu'il puisse s'introduire chez lui en toute discrétion. Pour percer le mystère, Victor était prêt à tout.

Aussitôt il alluma son ordinateur et se connecta sur le web. Après une brève recherche, il trouva nombre de sites correspondants aux services qu'il recherchait. Filature, enquête, preuves, clichés, vidéos... Il sauta de l'un à l'autre, hésitant. Tous semblaient très performants. Néanmoins, deux détails retinrent son attention. Premièrement, il réalisa que Saint-Julien-le-Haut était une petite ville d'à peine quinze mille habitants — où tout le monde connaît tout le monde — et qu'à ce titre un détective, même très malin, allait vite se faire repérer.

Le second détail, et non des moindres, était les tarifs. Même en n'optant que pour une surveillance le lundi et en ajoutant les frais kilométriques inévitables (puisqu'il n'y avait pas d'agence à proximité), l'addition risquait d'être très salée. Et ce pour un résultat non garanti... Il décida donc de mettre provisoirement le projet de côté et de ne plus compter que sur lui-même.

Désœuvré, il pianota encore un peu, se fit une réussite ou deux, consulta sa messagerie mais n'ouvrit aucun message. Il surfa encore quelque temps puis, irrésistiblement, il retourna visiter quelques sites traitant d'hypnose. Il était de plus en plus subjugué par la méthode. Il sentait confusément que la solution se trouvait là...

Dans quelques jours, espéra-t-il, il aurait reçu le petit manuel qu'il avait commandé. En attendant, il observa des vidéos, tentant d'analyser le phénomène jusque dans ses moindres détails.

Le lundi matin, il s'éveilla de bonne heure mais ne se sentit pas le courage de se lever. Et encore moins d'aller chez Multisoft. Il paressa un peu mais, attiré par l'odeur du café que préparait Amandine là-haut, il finit par monter à l'étage.

La première chose qu'elle lui dit en le voyant pénétrer dans la cuisine, hirsute et traînant les pieds, fut :

— Alors, tu vas au bureau aujourd'hui ?

Ah, ça t'arrangerait de le savoir, hein ? Comme ça tu pourras organiser ton petit après-midi galant, n'est-ce pas ?

Il fut tenté de lui répondre qu'il ne le savait pas encore, juste pour les enquiquiner, mais il se souvint de la stratégie qu'il s'était fixé et répondit en baillant :

— Je ne pense pas aller au bureau mais j'ai beaucoup de choses à faire à l'extérieur. Je dois voir le carrossier pour mon coffre défoncé, je dois aller voir Roger, tu sais mon pote graphiste, et j'aimerais aussi passer chez mon ostéopathe. Je serais donc pas mal absent aujourd'hui.

— Mais tu n'as pas pris rendez-vous chez ton spécialiste, s'inquiéta-t-elle.

— Exact, mais il m'a dit que j'étais un client prioritaire et qu'il me suffisait de téléphoner pour

qu'il me prenne entre deux.

Amandine se versa une pleine tasse de café noir (sans sucre) et remarqua :

— Je crois surtout que ton Valentin n'est pas surchargé de travail et que c'est pour ça qu'il peut te prendre à n'importe quelle heure de la journée. Ce type ne me plait pas, il sent le charlatan à plein nez.

— Et qu'en sais-tu ? Tu ne l'as même jamais vu !

— Possible, mais d'après ce que tu m'en dis il ne m'inspire pas confiance. J'ai l'impression qu'il cherche juste à te soutirer un maximum de fric. Maintenant, tu fais comme tu le sens. Après tout, s'il te fait du bien, ne t'en prive pas.

Ils continuèrent leur déjeuner sans un mot, non par manque de conversation, mais parce que, c'est bien connu, les biscottes font trop de bruit pour faciliter les échanges. Après avoir fini sa tasse et s'être tamponné la moustache, Victor ne put s'empêcher de lâcher :

— De toute façon, ne t'inquiète pas, je ne te dérangerai pas le moins du monde.

Elle releva brusquement la tête :

— Pourquoi dis-tu cela ? Tu ne me déranges jamais, voyons !

Il préféra ne rien répondre et partit s'enfermer dans la salle d'eau.

Il s'apprêtait à partir chez le carrossier lorsque son téléphone sonna. C'était Grandjean :

— Bonjour Victor, vous allez mieux ?

Et sans lui laisser le temps de répondre, il enchaîna :

— Je sais que vous avez beaucoup de retard à rattraper et de nombreux clients à visiter, mais j'aimerais bien vous voir. Vous pouvez passer au bureau ?

Victor n'aima pas beaucoup le débit impersonnel et saccadé que son boss employait, comme si la chose était grave.

— C'est que, répondit-il, d'un ton faible, je m'étais programmé une visite au garage à propos de mon véhicule accidenté, puis chez mon ostéopathe pour finir de me remettre sur pied. Ça peut attendre demain ?

Silence hésitant à l'autre bout du fil.

— Je crains que non. Soyez gentil, passez le plus vite possible, je voudrais éclaircir un petit problème.

Décidément, Victor n'aimait vraiment pas cela. Grandjean ne se montrait jamais aussi pressant. *S'est-il aperçu que mon tableau prévisionnel est un faux ? J'espère qu'il n'a pas téléphoné à Mansard !* En tout cas Victor ne chercha pas d'excuse supplémentaire, il sentit qu'il était dans son intérêt d'obtempérer.

En prenant place dans le bureau directorial, il remarqua que la photo murale d'un joueur de golf en plein swing avait été remplacée par celle d'un rugbyman plongeant sur la ligne d'essai. Le patron

avait pour habitude de changer régulièrement ses affichettes, au grand amusement de ses employés. Victor s'apprêta à le féliciter sur le choix de cette nouvelle décoration, mais il sentit que l'humeur n'était pas aux politesses ni à la déco.

D'un geste de sa pipe éteinte, Grandjean lui désigna le fauteuil face à lui. Il attaqua direct, sans aucun préambule :

— Dites-moi, Delatour, que s'est-il réellement passé lundi dernier chez Universal-Price ?

Complètement pris de court, Victor ne sut que répondre. Il cligna plusieurs fois des yeux, mimant l'incompréhension totale tandis que son cerveau cherchait une échappatoire en catastrophe. *Merde, je suis piégé !* Finalement, il décida de jouer les imbéciles en attendant le coup de grâce.

— Je ne comprends pas votre question, Jacques. Que voulez-vous savoir au juste ? Le détail de ma conversation avec Mansard ? Ce que nous avons mangé au restaurant ?

Grandjean secoua la tête, agacé de ne s'être pas bien fait comprendre :

— Bien, reprit-il, puisque vous ne semblez pas savoir à quoi je fais allusion, je vais vous dire, moi, le bruit qui court à votre sujet.

Victor sentit son estomac se contracter douloureusement. En outre, il venait de voir avec terreur son supérieur lâcher sa pipe pour jouer négligemment avec sa règle en métal. "Vous n'avez pas appris votre leçon, monsieur Delatour. Veuillez tendre vos doigts." *Et le coup tomba, brûlant les extrémités sensibles.* Instinctivement, Victor serra

les poings sur ses genoux.

— Hé bien figurez-vous, continua son boss, que certaines mauvaises langues prétendent que vous avez eu des démêlés avec les agents de sécurité d'Universal. Qu'en pensez-vous ?

Victor mima la consternation la plus profonde et se força à rire, d'un rire faux et peu convaincant :

— Mais, ah, ah, ah, c'est insensé, ah, ah, ah...

— Oui, c'est ce que je pense aussi. Donc vous démentez formellement ?

— Mais, ah, ah, ah, bien sûr que je démens ! Où avez-vous été chercher cela ? Dans l'almanach Vermot ?

Mais l'autre se saisit de son Smartphone et commença à y faire glisser son doigt.

— Non monsieur Delatour, sur internet, tout simplement !

— Mais enfin, Jacques, vous ne croyez quand même pas tout ce qui circule sur le web ? Vous savez bien que ce ne sont que mensonges et diffamation !

— Bien sûr, mais le problème est que je vois ici une photo de vous, transbahuté comme un sac à patates par quatre colosses portant le logo d'Universal. Allez-vous me dire que cette photo est un montage ?

Et il tendit le petit écran à son employé médusé pour qu'il juge par lui-même de la véracité du cliché. On y voyait nettement Victor transporté par les gardes, deux le tenant par les pieds et deux par les bras. Il était à l'horizontale, la tête penchée en arrière, la nuque frôlant le sol. Au moment de la

prise de vue il fermait les yeux mais on le reconnaissait parfaitement. Aucun doute n'était permis.

Grandjean lui laissa le temps de digérer l'information et reprit :

— Alors ? Vos conclusions ? Montage ou réalité ?

Victor sentit un découragement total le gagner. Il se sentit vidé, minable, ridiculisé. Que pouvait-il répondre à ça ? Il allait être la risée de toute la profession. Il se pencha de nouveau sur le petit appareil et... une vague lueur d'espoir dans le regard, il rétorqua :

— Jacques, je vous dois la vérité...

L'autre se cala dans son fauteuil, prêt à écouter la confession tardive. Après quoi, il le licencierait. Probablement.

— Jacques, je ne voulais pas vous le dire pour ne pas vous inquiéter mais voici ce qu'il s'est réellement passé : ce jour-là, j'ai fait un... un petit malaise. Exactement comme celui de la semaine dernière, dans votre bureau, vous vous souvenez ?

Grandjean hocha la tête, l'œil attentif. Victor ne lui laissa pas le temps de la réflexion et enchaîna :

— J'étais à la réception lorsque j'ai eu cet étourdissement. Aussitôt l'hôtesse, complètement paniquée, a appelé la sécurité. Et les gars m'ont transporté jusqu'aux fauteuils du hall d'entrée. Bien sûr, ils m'ont porté un peu n'importe comment, je le vois bien sur ce cliché, mais ils ne sont pas infirmiers après tout. Ils ont fait ce qu'ils ont pu.

Il respira, l'orage semblait être passé. Et pour

faire bonne mesure il ajouta :

— Et si certains ont cru nécessaire de détourner cette photo pour raconter n'importe quoi, c'est une honte ! Vous savez d'où vient cette... cette horreur ?

— Pas la moindre idée, répondit Grandjean en récupérant son appareil. Un ami me l'a transmise pour me prévenir. Ça circule anonymement, c'est tout ce qu'on peut en dire.

— Je pense, que cela vient de la concurrence, ni plus ni moins. On cherche à nous décrédibiliser. Nous ne devons pas nous laisser faire !

En quittant le bureau de son patron, Victor se sentait remonté à bloc mais le boulet n'était pas passé loin. Il avait eu chaud aux oreilles ! S'il n'avait pas momentanément fermé les yeux ou s'il avait redressé la tête au moment du cliché, il n'aurait jamais pu inventer une telle excuse. Pour une fois, la Providence avait été clément...

Pour s'excuser d'avoir pu un instant le soupçonner, Grandjean invita son malheureux subalterne dans le meilleur restaurant de Saint-Julien-le-Haut. Durant le repas, Victor eut la satisfaction de ne plus ouïr que du "cher Victor" par-ci, "cher Victor" par là, le méprisant "Delatour" semblant relégué aux oubliettes. Ils quittèrent l'établissement vers 15 heures et, pour la première fois, il vit sur le trottoir son patron allumer sa pipe.

— Je tire parfois quelques bouffées après un bon repas. C'est un plaisir d'autant plus appréciable qu'il est rare. Mais surtout ne le dites pas à

ma femme !

Après quoi Victor se rendit chez le carrossier pour faire examiner son véhicule. En chemin, il aperçut Maria qui déambulait sur le trottoir, un panier de provisions à la main. Pris d'une pitié soudaine, il voulut lui proposer de monter et de faire la paix, mais lorsqu'il parvint à sa hauteur et qu'elle se tourna vers lui, il vit que ce n'était pas elle. C'était une femme âgée qui lui ressemblait vaguement, mais en beaucoup plus vieille. *Pourtant, de loin j'aurais juré que c'était elle !*

Et il s'éloigna sous le regard méprisant... de son ancienne employée de maison...

Bien que les détectives privés ne soient pas la meilleure solution, Victor n'avait pas pour autant abandonné l'idée d'une surveillance rapprochée. Sauf que là, il devrait se débrouiller par lui-même. Tout en conduisant il cogita un peu et, sur une impulsion, il fit demi-tour et fonça chez Roger, son ami aux talents multiples. C'est là que résidait peut-être la solution.

En le voyant entrer en coup de vent, le graphiste prit un air circonspect :

— J'espère que tu ne reviens pas pour tes salades, prévint-t-il d'emblée, parce que je te signale que c'était la première et la dernière fois que je participais à ce genre de conneries.

— Ne t'inquiète pas, répondit Victor avec un sourire un peu forcé. D'ailleurs, je n'ai même pas utilisé ce document, l'idée n'était pas fameuse.

— J'espère bien ! Tu veux un café ?

— Non merci, je sors de table...

— Tu sors de table ? Hé bien, elle est belle la vie chez Multisoft ! Et ton patron est au courant au moins ?

— Bien sûr, j'étais avec lui !

Roger reposa sa cafetière, l'air désabusé :

— Hé bien, si j'avais su, je me serais lancé dans le papier à chiottes au lieu de m'emmerder avec toutes ces impressions quadrichromiques qui me donnent des cauchemars. Moi je trime pendant que monsieur fait le beau avec son papier de soie aux fesses.

Victor éclata franchement de rire. Ça faisait une éternité que cela ne lui était pas arrivé.

— Bon, tu veux quoi ? reprit Roger en s'approchant de son imprimante géante.

— Juste un service, mais parfaitement légal cette fois.

— J'espère bien !

Victor le rejoignit près du monstre à imprimer, baissant la voix en signe de sérieux et de confidentialité.

— Tu vends toujours un peu de matériel informatique pour photographe ou filmer ?

— Oui, j'ai encore des lots. Tu cherches quoi exactement ?

Victor hésita un peu avant de lâcher le morceau. Il ne voulait pas éveiller à nouveau la méfiance de son copain :

— En fait je voudrais une caméra, mais la plus discrète possible.

Roger reposa la pile de papiers glacés qu'il venait de tirer d'une étagère. Il regarda le visiteur d'un air de plus en plus méfiant et souffla :

— Toi, tu es encore en train de préparer un mauvais coup !

Victor sourit de toutes ses dents :

— Mais non, pas du tout ! Écoute, je t'explique : en fait, lorsque je visite un client, je ne peux pas négocier et noter en même temps tout ce qu'il me raconte. Parfois il lâche une info importante, un prix, un nom, une référence, et je peux très bien les oublier après coup. Tu vois ce que je veux dire ?

L'autre hocha la tête, les poings sur les hanches.

— Donc, continua Victor, je me suis dit dans mon petit crâne de linotte que si je pouvais enregistrer certaines de mes conversations en clientèle, ça me serait bien utile par la suite.

Roger réfléchit quelques secondes et demanda :

— Tu veux faire du chantage, c'est ça ?

Victor soupira, comme s'il était épuisé de devoir perdre son temps avec des enfantillages :

— Mais non, pas du tout, je veux seulement me souvenir de tout ce qui se dit en entretien, c'est tout ! N'oublie pas que si je dois un jour devenir patron de Multisoft, j'ai intérêt à avoir une mémoire infailible !

Sans un mot, Roger se pencha sur un tiroir et en extirpa une minuscule boîte en plastique :

— Voici ce que je te propose, dit-il en déballant la chose. C'est ce qu'on appelle une caméra espion. Elle n'est reliée à rien, elle est autonome et elle

fonctionne sur batterie.

Il lui désigna de minuscules touches chromées et précisa :

— Tu vois, ici on met en route et là on stoppe l'enregistrement. Attention, c'est sensible. L'objectif c'est cette petite tête d'épingle, face à toi.

Victor regarda l'objet avec intérêt :

— Et quelle est la durée d'enregistrement ?

— Ça dépend de la carte mémoire que tu utiliseras, mais si tu n'es pas trop exigeant sur la qualité de l'image, ça peut aller jusqu'à huit bonnes heures. Ça te va ?

Et comment que ça me va ! Placée dans l'axe de la porte d'entrée, je pourrai enfin savoir qui rentre et sort de chez moi. Et avec preuve à l'appui ! Mon vieux Roger, je t'embrasse sur les deux joues !

Puis il fila chez son ostéopathe, ravi de s'offrir un bon bain de jouvence.

La consultation fut des plus agréables. Après une auscultation rapide et purement formelle, Victor sentit qu'on le malaxait, qu'on le triturait et, finalement, qu'on le détendait. Il raconta même sa mésaventure "amoureuse" avec la bonne, riant volontiers de lui-même et de son échec cuisant. Valentin en revanche ne riait pas, il écoutait avec bienveillance et ne se permettait pas la moindre remarque. Tout au plus demandait-il des précisions, mais c'était à la manière d'un psychothérapeute, pas d'un juge. Si ses anciens clients, ceux de

sa vie d'avant, avaient pu le voir, ils ne l'auraient probablement pas reconnu, tant il se montrait attentif et prévenant.

Une demi-heure plus tard, en quittant son praticien, Victor se sentait merveilleusement détendu et avait l'impression de marcher sur des coussins d'air. Ses pas ne lui demandaient aucun effort et il se sentait empli d'un calme extraordinaire. Il conduisit sereinement hors de la ville et laissa sa voiture sur les berges de la Dièvre. L'air était vif et la température très basse mais la douceur du décor faisait oublier les rigueurs de l'hiver.

Victor marcha longuement, hypnotisé par la fluidité du courant qui défilait sous ses yeux. Il eut même un instant envie de s'y baigner. L'eau semblait si pure qu'elle ne pouvait être que bienfaisante et que le froid glacial ne pouvait pas l'atteindre. Il s'imagina, plongeant nu dans la rivière et régénéré pour l'éternité...

Il sourit de ses propres extravagances et, commençant à sentir la froidure du soir, il retourna bien vite vers son véhicule.

La soirée fut excellente et, bien qu'il n'y eût plus de petit plat mijoté par Maria, le repas préparé avec les moyens du bord, fut un moment de calme et de sérénité. Le maître d'internat était bien loin maintenant et n'était pas près de réapparaître, Victor se le jura.

A la fin du repas, alors que l'horloge comtoise du salon s'appliquait à dénombrer les secondes

avec sa régularité de métronome, il se souvint tout à coup — au moment précis où il se tamponnait la moustache — qu'on était lundi ! *Comment peux-tu avoir l'air si calme et impavide, alors que tu viens de passer l'après-midi avec lui ? C'était bon, tu t'es bien envoyée en l'air ?* Une colère indescriptible le submergea, faisant soudainement gonfler les veines de ses tempes. Il regarda autour de lui, comme s'il ne reconnaissait plus les lieux et, incapable de se maîtriser davantage, il précipita son assiette au sol.

Amandine, qui n'avait rien vu car elle lui tournait le dos à ce moment là, sursauta :

— Mais que se passe-t-il ? Qu'as-tu fait ?

Victor contempla sans rien dire les morceaux épars et les quelques restes de nourritures qui tachait maintenant le carrelage. Il se leva et, jetant sa serviette d'un geste rageur, il murmura entre ses dents serrées :

— Fous-moi la paix !

Amandine eut un mouvement de recul, effrayée. C'était la première fois, en vingt ans de vie commune, qu'elle voyait son époux ainsi. Lui d'habitude si calme, si posé, si maître de lui, comment pouvait-il se laisser aller à un tel mouvement de colère ? On aurait dit un dédoublement de personnalité. Elle ne comprenait pas.

"Monsieur Delatour, ces petits caprices sont inacceptables en notre établissement. Allez au lit immédiatement"

Alors, Victor, la tête basse, s'en alla au sous-sol sans discuter.

Le lendemain il ne se leva pas et demeura ainsi, roulé en boule sur son divan. Parfois il contemplait son nouveau jouet, la petite caméra achetée chez son ami Roger, se demandant ce qu'elle allait bientôt lui révéler. Très curieusement, la perspective de connaître enfin son rival ne le soulageait pas, mais le plongeait au contraire dans une angoisse et une nervosité insurmontables. Il fut plusieurs fois tenté d'écraser le petit appareil sous son talon, mais il parvint à se maîtriser. En fait, il appliqua mentalement la méthode de fractionnement des difficultés : devant une tâche insurmontable, découper le problème en autant de tâches plus légères qui, prises séparément, n'engagent à rien. Ainsi, au lieu de se dire "je vais installer une caméra pour connaître l'identité de l'homme et me venger", il suffisait de dire, dans un premier temps : "je vais installer une caméra dans l'axe de ma porte d'entrée, ce qui ne m'engage à rien". Ensuite : "je la mets en route, ce qui ne m'engage à rien". Puis, troisième temps : "je récupère ma carte mémoire, ce qui n'engage à rien". Et ainsi de suite, la tâche finale n'étant réduite qu'à sa plus simple expression.

Mais hormis ces petites séquences récréatives et quelques tests de manipulation du joujou, Victor ne quitta pratiquement pas la position fœtale. Amandine s'en inquiéta et, lorsqu'elle voulut lui apporter malgré tout une soupe légère, ce fut un retentissant "Fous-moi la paix" qui l'accueillit dès la première marche de l'escalier.

Elle referma aussitôt la porte, apeurée, mais elle eut le temps d'entendre encore : "De toute façon ne t'inquiète pas, lundi prochain je serai absent !"

- XI -

Le lendemain matin, alors qu'Amandine était encore dans la salle de bain à se pomponner, le téléphone se mit à sonner. Elle décrocha, intriguée, et eut la surprise d'entendre Jacques Grandjean en personne s'excuser de la déranger à une heure aussi matinale :

— J'ai tenté de joindre votre époux toute la journée d'hier, expliqua-t-il, mais son portable semble éteint. Je tombe sans cesse sur sa messagerie vocale. Vous pourriez me le passer ?

La jeune femme hésita longuement, puis elle estima que ce jeu de cache-cache avait assez duré et qu'il était temps d'y mettre un terme :

— Je regrette monsieur Grandjean, mais Victor n'est pas bien du tout. Je crois même qu'il est en pleine dépression. Ça ne peut pas continuer comme ça !

— Victor en dépression ! Mais c'est impossible, nous avons longuement déjeuné ensemble hier midi et il me semblait tout à fait en forme. Vous êtes sûre qu'il ne couve pas plutôt une petite grippe ou quelque chose comme ça ?

Elle ne savait plus si elle avait tort ou raison d'agir ainsi mais elle lança :

— Monsieur Grandjean, lorsque vous avez la

grippe, jetez-vous votre assiette par terre et hurlez-vous à votre femme de vous foutre la paix ? Croyez-moi, il a plus l'attitude d'un dépressif que d'un grippé.

Le patron de Multisoft ne sut que répondre et, au bout d'un long silence, il finit par dire :

— Effectivement, vu sous cet angle... Mais cela a peut-être quelque chose à voir avec ses petits malaises qui...

— Quels malaises ? De quels malaises parlez-vous ?

— Mais... mais du malaise qu'il a eu chez moi et de celui qu'il a eu récemment en clientèle. Vous n'étiez pas au courant ?

— Mais pas du tout !

Et devant l'air affolé de la jeune femme, il s'empressa d'ajouter :

— Écoutez, vous devriez peut-être le conduire d'urgence chez son médecin. Voulez-vous de l'aide ?

— Mais non, s'exclama Amandine, Victor est têtu comme une mule. Il ne veut plus voir notre vieux médecin de famille (qui n'était pas toujours très performant, j'en conviens) et il ne veut plus fréquenter qu'un ostéopathe, comme si l'ostéopathie était la panacée !

— Et pourquoi ne voit-il que cet ostéopathe ? Vous le savez ?

— Oui, tout simplement parce que Victor n'a jamais été vraiment malade de toute sa vie et qu'il considère que le bien-être qu'il retire de ces massages est bien suffisant.

— Oui je vois. Et êtes-vous sûre que ce spécialiste ne lui prescrit pas en douce des cochonneries telles que des antidépresseurs ou des anxiolytiques ? Vous savez, ce genre de médication a des effets secondaires dévastateurs et plonge le patient dans des états dépressifs parfois irréversibles. Vous avez vérifié ?

— Je ne crois pas, car Victor a horreur des médicaments. Nous sommes plutôt du style à nous soigner par des remèdes naturels. De toute façon il m'en aurait parlé.

Un long silence plana sur la ligne, aucun des deux interlocuteurs ne voulant couper la communication avant d'avoir trouvé une réponse. Finalement ce fut Jacques Grandjean qui suggéra :

— Voulez-vous que je vienne lui parler ? Vous croyez qu'il me recevra ?

— Je ne sais pas, répondit-elle, vaguement soulagée de ne plus être seule avec ses ennuis. Ça vaut la peine d'essayer. Venez...

— Vous voulez un café ?

Ils étaient debout dans la petite cuisine, plantés de part et d'autre de la table et un peu mal à l'aise de la situation.

— Je vous remercie mais j'en ai déjà pris un ce matin et je ne veux pas abuser. Parlez-moi plutôt de votre mari. Où est-il ?

— En fait, répondit-elle en reposant la cafetière, il est au sous-sol. C'est là qu'il passe ses jours et ses nuits depuis plus d'une semaine.

— Je vois. Et quel a été l'élément déclencheur selon vous ? Vous avez eu une dispute ?

Et, sans lui laisser le temps de répondre il ajouta :

— Je suis désolé de vous questionner comme un inspecteur de police, mais nous ne pouvons pas perdre de temps. Si certaines de mes questions vous semblent trop indiscretes, ignorez-les, je ne me vexerai pas.

— Non, non, l'assura-telle, je vais vous répondre. Il est comme ça depuis qu'il est revenu de son rendez-vous à Paris, l'autre lundi. Il a prétexté beaucoup de travail puis il s'est enfermé en bas (elle n'osa pas parler du rendez-vous manqué).

Grandjean s'appuya des deux mains au dossier d'une chaise et, après avoir réfléchi, il demanda encore :

— Et il y a eu d'autres incidents ?

— Non... Enfin, à part notre femme de ménage qui nous a quittés brusquement, il n'y a rien eu de particulier.

Elle fut sur le point d'évoquer son parfum rangé au frigo et son tube de dentifrice vidé en une nuit, mais elle estima que ces petits soucis n'avaient rien à voir avec les problèmes de son époux. Inutile de tout mélanger !

— Ah bon, votre femme de ménage vous a quittés ? Et pour quel motif ?

— A vrai dire je n'en sais trop rien. Elle a seulement indiqué, pour reprendre ses propres termes, "qu'elle ne se sentait plus en sécurité dans

cette maison". J'imagine maintenant qu'elle faisait allusion à l'état dépressif de mon époux.

— Pardonnez-moi d'insister, mais vous pensez qu'un état dépressif suffise à faire fuir brusquement une femme de ménage ? Elle aurait pu au moins vous prévenir, vous laissez un ultimatum, non ?

— Oui j'imagine, mais comme Victor a découvert qu'elle buvait, je ne me suis pas posé de questions.

— Ah, elle buvait ? Et elle était à votre service depuis longtemps ?

Amandine leva les yeux au plafond, faisant un rapide calcul mental :

— Je dirais environ une quinzaine d'années.

Grandjean remit les mains dans les poches de son pardessus et demanda :

— Bien ! Je peux voir Victor ?

— Oui, c'est la petite porte, juste là. Faites attention, l'escalier est raide.

Lorsqu'il entendit son patron l'appeler du haut de son repaire, Victor eut le réflexe de vouloir dissimuler sa petite caméra. Mais, réalisant qu'elle était de toute façon indécélable, étant donné son aspect, il laissa son bras en suspens. Il préféra, par un reliquat de fierté, se composer un semblant de présentabilité. Il se passa la main dans les cheveux et se redressa péniblement.

— Non, non, restez allongé mon vieux, restez allongé. Vous êtes souffrant et je ne veux pas vous

fatiguer. Je n'en aurai pas pour longtemps.

Victor se cala sur les coussins dans une posture acceptable, tandis que Grandjean se saisissait du fauteuil à roulettes et l'approchait du divan.

— Voilà, nous serons mieux ainsi. Alors, comment vous sentez-vous ? Vous n'avez pas digéré mon excellent repas d'hier ?

Victor sourit à l'évocation de ce bon moment, puis se rembrunit presque aussitôt. Le visiteur fit semblant de ne pas le remarquer et préféra faire dévier la conversation sur des sujets plus légers. Au bout de quelques minutes de considérations météorologiques et footballistiques (dont Victor se moquait éperdument) il attaqua prudemment le vif du sujet :

— Victor, vous savez que vous êtes tout désigné pour me succéder un jour à la tête de Multisoft et j'aimerais que nous parlions sérieusement.

Victor haussa les épaules, indifférent, comme si tout ceci ne le concernait plus. Grandjean leva un sourcil surpris mais poursuivit :

— Vous savez que la qualité première d'un bon dirigeant est d'être toujours d'humeur égale. Que celle-ci soit bonne ou mauvaise, peu importe, l'essentielle est qu'elle soit toujours fidèle à elle-même. Sinon, ça déstabilise le personnel. Vous me suivez ?

Victor hocha la tête, le regard dans le vague.

— Or, je constate que depuis quelques jours vous... Comment dirais-je... Vous êtes sur des montagnes russes... Pire, vous êtes le Grand Huit de la foire du Trône ! Vous avez un ennui de santé ?

Victor se prit la tête entre les mains et demeura prostré, muet. Son patron laissa passer une longue minute et reprit, avec une douceur mesurée :

— Et si vous me disiez tout ce qui ne va pas, mon vieux ? Vous ne croyez pas que ça serait plus simple pour tout le monde. Ça ne sortira pas de ces murs, je vous le promets !

Une autre minute de mutisme s'écoula, lourde de tensions contenues, puis Victor murmura quelque chose entre ses dents serrées, que Grand-jean ne fut pas sûr de comprendre.

— Pardon ? demanda-t-il, penché en avant.

— Ma femme me trompe ! Vous êtes sourd ?

L'autre se recula vivement, soufflé.

— Vous... Vous en êtes sûr ? Comment l'avez-vous su ? Vous savez, parfois on se fait des idées, et puis...

Victor redressa la tête et se mit à ricaner, sinistre :

— Je l'ai vue ! De mes yeux vue !

Puis, d'un seul coup, les vanes s'ouvrirent toutes grandes et Victor lâcha tout d'un bloc : son retour inopiné à la maison, son besoin de monter se faire un thé, son envie d'aller le boire dans le salon et, pour finir, la vision d'horreur, le tableau indécent de l'épouse volage en pleine débauche. Il en frissonnait de dégoût.

Puis il raconta comment il les avait coincés là-haut en leur révélant sa présence au sous-sol, et sa déception lorsqu'il vit qu'ils s'étaient échappés de façon incompréhensible. Mais qu'importe, il les avait bien fait paniquer !

Il raconta son besoin de vengeance, son besoin de déséquilibrer Amandine en la faisant douter d'elle-même et de chercher à la rendre folle.

— De toutes façons, s'écria-t-il en redressant la tête, je saurai bientôt qui est son galant, j'ai le moyen de le savoir ! Et ce jour-là ils vont le payer cher !

Grandjean laissa passer un temps, puis demanda en clignant de l'œil :

— Et vous, avez-vous toujours fait preuve d'une fidélité à toute épreuve ? Jamais le moindre coup de canif dans le contrat ?

— Moi ? Mais bien sûr que non ! Pour qui me prenez-vous ? Jamais je n'ai regardé d'autre femme que mon Amandine ! Jamais ! Je l'aimais trop !

Puis, baissant la tête à nouveau il ajouta piteusement :

— Sauf la semaine dernière... Pour me venger j'ai voulu... embrasser Maria !

— Maria ? Qui est Maria ?

— C'était notre petite femme de ménage. Mais elle l'a très mal pris et elle nous a quittés.

Grandjean tressaillit. Ainsi tout s'expliquait...

— Et pourquoi l'a-t-elle mal pris ? Vous avez été grossier ? Inconvenant ?

— Je ne sais pas, mais elle a dit que c'était à cause de notre différence d'âge. Elle a vingt ans de moins que moi, alors, vous comprenez, j'ai du lui faire l'effet d'un vieux satyre.

— Vingt ans de moins que vous ? s'étonna le boss. Êtes-vous sûr ? Ça lui ferait dans les vingt-deux ans, alors ?

— Oui, c'est sans doute cela, admit Victor. C'était une jeune fille avec des yeux de braise, je vous le garantis.

Et il sourit béatement à l'évocation de ce souvenir. Mais Grandjean n'avait pas du tout envie de sourire. Il se souvenait de ce que venait de lui dire Amandine une demi-heure plus tôt : la femme était à leur service depuis une quinzaine d'années. En d'autres termes, cela ne pouvait signifier que deux choses : ou bien ils l'avaient embauchée à l'âge de sept ans, ce qui était inconcevable, ou bien ce pauvre Victor n'avait plus les yeux en face des trous. Malheureusement, aucun doute n'était permis : lorsque cette Maria lui avait reproché la différence d'âge, elle avait probablement voulu signifier qu'elle avait vingt ans de plus (et non de moins) et qu'elle se sentait trop vieille pour batifoler.

Grandjean se leva et, après une tape amicale sur l'épaule de son subalterne, il mit les mains dans les poches de son pardessus et remonta à l'étage. Finalement, un petit café serré ne serait pas de refus.

Amandine l'attendait silencieusement, les bras croisés sur la poitrine.

— Alors, questionna-t-elle, comment est-il ?

— Vous aviez raison, je le trouve très... bizarre, mais on a pu parler un peu.

Il s'installa sur une chaise de cuisine sans y être invité.

— Et maintenant, vous voulez un petit café ?

demanda-t-elle en s'approchant de la cafetière.

— Volontiers, car j'ai à vous parler.

Et lorsqu'ils furent assis face à face, chacun enserrant sa tasse comme pour s'y réchauffer les mains, Grandjean attaqua :

— Madame Delatour, je dois maintenant vous poser une question horriblement indiscreète. Je comprendrais que vous refusiez d'y répondre, mais ça serait dommage pour la suite à donner à cette situation terriblement... complexe.

— Allez-y, si c'est pour la santé de mon mari, je n'ai rien à cacher.

Grandjean baissa les yeux, gêné de ce qu'il avait à dire :

— Madame Delatour, dites-moi la vérité : avez-vous un amant ?

Amandine lui jeta un tel regard horrifié qu'il crut une seconde qu'elle allait lui jeter sa tasse brûlante au visage. Il leva la main en signe d'apaisement.

— Madame Delatour je sais que tout ceci est difficile, mais j'ai besoin de connaître la vérité pour aider Victor. Il se morfond dans son sous-sol tout simplement parce qu'il se croit humilié. C'est la clé de son état dépressif.

Amandine retrouva son calme et articula clairement :

— Monsieur Grandjean, jamais je n'ai trompé mon mari, je vous l'affirme. Qu'est-ce qui vous permet de croire une telle chose ?

— Il prétend vous avoir vue. Ici même, dans le petit salon.

— Dans le salon ? Mais... qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Il a des hallucinations ?

Grandjean hocha la tête, désespéré. Il ne savait plus quoi penser. Alors, faute de mieux, il entreprit de répéter tout ce que Victor lui avait confié à propos de sa triste découverte. Lorsqu'il eût terminé, c'est une Amandine totalement abasourdie qui admit :

— Effectivement, je me souviens de son coup de fil ce jour-là. Moi j'étais au stock en train de ranger des cartons et il m'a appelée pour me dire qu'il était rentré un peu plus tôt que prévu et qu'il était au sous-sol de la maison. C'est vrai, je le trouvais un peu étrange, il semblait faire des mystères, mais je n'y prêtais pas vraiment attention. J'avais d'autres soucis en tête, un carton de survêtements ne correspondait pas à ma commande et ça me contrariait.

Elle but une gorgée de café — froid maintenant — et continua :

— Ensuite, lorsque je suis rentrée, tard dans la soirée, il m'a regardée bizarrement comme s'il voyait un fantôme. Il avait l'air surpris que je sois là. Ensuite il n'a presque rien mangé, prétextant que son rendez-vous à Paris s'était mal passé et que...

— Quoi ? sursauta Grandjean, mal passé ? Mais il m'a affirmé le contraire !

Amandine réalisa qu'elle venait de commettre une boulette mais il était trop tard pour faire marche arrière.

— Je ne sais pas exactement, balbutia-telle,

peut-être est-ce moi qui confond tout ? Peut-être était-ce sa veste déchirée ou son coffre défoncé qui le contrariaient ? A vrai dire je ne m'en souviens pas trop. Toujours est-il qu'il n'a rien mangé et qu'il est parti dormir direct au sous-sol.

— Et ça lui arrivait souvent d'aller dormir en bas ?

— Non jamais. C'était la première fois.

Un long silence s'installa. La comtoise continuait de marteler les secondes avec insistance, indifférente aux petites tracasseries humaines.

En quittant le petit pavillon, Grandjean sentit un pincement au cœur. Il laissait derrière lui deux être désemparés qui ne semblaient pas au bout de leurs peines. Ainsi, soupira-t-il, ce pauvre Victor croit voir son épouse s'envoyer en l'air avec un inconnu, et il ne fait pas la différence entre une femme âgée de soixante ans et une jeunette de vingt ans. Est-ce là ce que l'on nomme la confusion mentale ?

Ou alors, songea-t-il encore en faisant tourner sa clé de contact, cette Amandine est une sacrée menteuse et une excellente comédienne.

En démarrant doucement dans la rue calme et déserte, il savait ce qu'il lui restait à faire. Une petite visite décisive allait lui permettre de trancher. Du moins l'espérait-il.

Il regarda l'heure affichée sur son tableau de bord. Il était encore tôt, il avait le temps d'y aller...

- XII -

Grandjean enrageait de perdre ainsi une journée complète mais il estimait qu'il ne pouvait plus laisser le doute s'installer. Les choses étaient maintenant trop graves et la santé mentale de son employé était tout aussi en jeu que la santé financière de son entreprise. Les deux étaient liées.

Muni d'un avertisseur de radars et de contrôles routiers, il put se permettre quelques discrètes pointes de vitesse, ce qui lui permit, la chance aidant, d'atteindre Paris en un temps record sans laisser de points derrière lui.

Il bifurqua vers la banlieue et ce fut son GPS qui l'aida à trouver le bon chemin sans trop perdre de temps.

En pénétrant dans le hall grandiose d'Universal-Price, il dut s'avouer impressionné. Des écrans géants, des plantes vertes, des fauteuils, des tables basses, et, tout au bout, un immense comptoir agrémenté de deux charmantes hôtesse. Quel luxe ! Il lui faudra repenser le hall de Multisoft...

Hésitant, il s'approcha des deux gardiennes du temple et son instinct lui dicta de s'adresser à la brunette aux cheveux courts plutôt qu'à la grande

blonde trop maquillée. Il devinait que c'était vers elle que Victor s'était tourné le jour de sa visite.

— Bonjour lui demanda la jeune fille, vous avez un rendez-vous ?

Grandjean posa les deux coudes sur le comptoir et se pencha légèrement, comme pour une confiance :

— Non mademoiselle, j'ai seulement besoin d'un renseignement.

Et sans lui laisser le temps de réagir, il enchaîna :

— Je suis le dirigeant de la société Multisoft, et mon représentant commercial a eu, la semaine dernière, un entretien avec votre acheteur, monsieur Pierre Mansard. Ça vous dit quelque chose ?

La fille secoua négativement la tête :

— Vous savez monsieur, on voit des dizaines de visiteurs tous les jours, alors on ne peut pas se souvenir de tous. Et quel est votre problème ?

— En fait, répondit-il en sortant son Smartphone de sa poche intérieure, vous devriez vous en souvenir car il a fait un malaise en arrivant ici.

— Un malaise ? Non, je ne vois pas ! Personne n'a fait de malaise, ou alors c'était pendant ma pause.

— Pourtant, insista-t-il, j'ai une photo. Tenez, regardez !

La jeune femme s'approcha du petit écran et ses yeux s'arrondirent :

— Mais bien sûr que je m'en souviens ! Mais ce monsieur n'a pas fait de malaise comme vous le dites, il s'est fait... comment dire... il s'est fait rac-

compagné par notre service de sécurité.

Grandjean commençait malheureusement à y voir de plus en plus clair.

— Et puis-je savoir, ajouta-t-il en remettant son téléphone portable, ce qui a motivé un tel accueil ? A-t-il été incorrect ? Vous a-t-il manqué de respect ?

— Non pas du tout, il était même très poli, du moins au début, mais il s'est rapidement énervé et a tenté de monter dans les étages sans autorisation.

— Énervé ? Lui ? Ça ne lui ressemble pas du tout. Que s'est-il passé pour qu'il s'énerve ?

— Hé bien justement, on n'a pas compris. Je lui ai seulement annoncé que monsieur Mansard avait un quart d'heure de retard et je lui ai demandé de patienter dans un des fauteuils de la réception. C'est tout !

— C'est tout ? Mais ce n'est pas possible. Monsieur Delatour ne se serait jamais emporté pour si peu !

— En fait, j'ai eu l'impression qu'il comprenait tout de travers. Je lui expliquais les choses et il me répondait à côté comme s'il ne m'entendait pas. Je me souviens à peu près de notre conversation :

— *Je suis désolée, mais Monsieur Mansard ne peut pas vous recevoir dans l'immédiat, il a un peu de retard.*

— *Ce n'est pas grave, je patienterai j'ai l'habitude. Dans combien de temps sera-t-il disponible à votre avis ?*

— *Dans un quart d'heure, c'est ce qu'on vient de me dire.*

— *Oui je comprends, mais puis-je avoir un autre rendez-vous ? A votre convenance, bien sûr.*

J'ai été surprise qu'il veuille changer la date de son rendez-vous pour un simple quart d'heure de retard, mais je n'ai pas voulu le contrarier.

— *Je suis désolée mais ce n'est pas moi qui fixe les rendez-vous. Il faut voir ça avec son secrétaire.*

— *Dans ce cas, passez-moi la secrétaire, on va régler ça en deux temps trois mouvements.*

J'ai pensé à l'en dissuader mais je n'avais pas le temps. J'avais le courrier à trier et j'ai préféré lui passer Floriane. En lui passant le récepteur, j'ai remarqué qu'il évitait de le plaquer sur son oreille, comme s'il avait peur d'attraper mes microbes.

— *Bonjour mademoiselle, a-t'il dit aimablement, vous êtes la secrétaire de monsieur Mansard ?... Bien, on m'a indiqué que mon rendez-vous de ce matin était décalé d'un quart d'heure... Oui... Oui, c'est fâcheux car je viens de faire plus de trois heures de route et il eût été plus convenable de m'en avertir et... Oui... Bien sûr je comprends... Mais dans ce cas pouvez-vous me fixer une autre date ?*

Il a écouté la réponse que lui faisait la secrétaire de Mansard, puis il s'est exclamé :

— *Mais... Quoi ? Un léger retard ? Mais c'est impossible, vous m'avez adressé une convocation tout de même, vous ne pouvez pas tout retarder comme ça ! Il faut m'accorder cet entretien !*

— *Écoutez, je... (sa voix s'était mise à monter dans les aigus) j'exige d'être reçu à l'instant même... Mais, vous vous prenez pour qui ? Bon, passez-moi immédiatement Monsieur Mansard, je suis sûr de parvenir à un accord avec lui et...*

Puis il s'est mis à regarder stupidement le récepteur en gémissant :

— *Elle... elle... m'a raccroché au nez !*

Et il s'est tourné vers moi et m'a demandé :

— *Mademoiselle ! Pierre Mansard, c'est à quel étage ?*

— *Mais, je ne sais pas monsieur, et vous n'avez pas le droit de monter dans les étages sans autorisation...*

— *Quoi ? Pas le droit ? Mais je vais le trouver moi, votre Mansard, et on verra bien s'il refuse de me recevoir !*

Et il s'est précipité vers les ascenseurs comme un fou.

— *Mais, monsieur, vous ne pouvez pas...*

— *Vous ne me connaissez pas, a-t-il hurlé, ce Mansard il va m'écouter, c'est moi qui vous le dis ! Je vais lui faire bouffer tous mes rouleaux jusqu'au dernier !*

Et c'est là que les agents de la sécurité sont intervenus. Ils l'ont aimablement raccompagné jusqu'à la sortie mais il a profité d'un instant d'inattention pour se ruer à nouveau dans les ascenseurs et refermer les portes.

Les types l'ont récupéré là-haut, puis l'ont porté comme un sac jusqu'au parking. C'est à ce moment que la photo a dû être prise...

Grandjean fut ébahi d'un tel récit. Il sentait bien que quelque chose ne tournait pas rond mais il ne se doutait pas de l'étendue des dégâts. Non seulement Victor s'était comporté comme le dernier des imbéciles, mais il avait menti sur toute la ligne, faisant même miroiter de fausses prévisions de ventes auxquelles tout le monde avait cru.

Il ne retourna pas immédiatement vers son véhicule, il préféra s'affaler dans l'un des luxueux fauteuils mis à sa disposition, le temps d'assimiler le choc et de réfléchir un peu.

Ainsi, tout portait à croire que madame Delatour n'avait pas menti, ce qui confirmait que son époux avait des hallucinations tant visuelles qu'auditives. Comment était-ce possible ? Était-ce une forme de folie ? Victor allait-il se retrouver chez les fous ?

Il réintégra sa voiture et s'en retourna vers Saint-Julien-le-Haut, plus calmement cette fois. Les radars pouvaient dormir tranquille.

Il ne savait pas trop quelle attitude adopter vis-à-vis de son personnel, mais finalement il décida de leur livrer un minimum d'informations : "votre collègue Victor Delatour souffre d'une grosse dépression sans doute due au surmenage" leur avouerait-il simplement "mais cela n'altère en rien mes objectifs. Il reste mon successeur désigné et je lui souhaite un prompt rétablissement". Et il n'en di-

rait pas plus.

Et si ces faux-jetons d'Éric Lepage et de Charlotte Poulin n'étaient pas satisfaits, hé bien qu'ils viennent le lui dire, il saurait comment les recevoir !

- XIII -

Le lendemain fut une belle journée, ensoleillée mais particulièrement glaciale. Charlotte Poulin et le docteur Bernard Valentin déjeunaient ensemble, comme tous les mercredis, à "La Marmite Saint-Juliénoise". Ils n'avaient pas besoin de se cacher, puisqu'ils n'étaient mariés ni l'un ni l'autre, mais ils s'abritaient toujours dans le recoin le plus discret, au grand dam du patron qui préférait toujours remplir en premier lieu les tables donnant sur la baie vitrée.

Car la jeune femme n'était pas qu'une simple relation commerciale, elle était aussi — et dans le plus grand secret — la petite amie du docteur Valentin depuis quelques mois déjà. Elle avait en charge tous les professionnels de santé de la région (médecins, kinés, acupuncteurs...) et ils avaient tous deux fait connaissance alors qu'elle lui proposait ses grands rouleaux de papier qui servent à couvrir les tables de consultation.

Ils s'étaient plus au premier regard et lorsque une semaine plus tard Charlotte était venue voir s'il était satisfait de sa livraison, il lui avait simplement répondu, plaisantant à demi : "Ce papier est merveilleusement doux. D'ailleurs, vous pouvez l'essayer si vous voulez". Elle l'avait pris au mot et ils

s'étaient retrouvés tous deux emmêlés sur la table de massage, testant la solidité dudit papier (et de la table par la même occasion) avec la plus grande énergie.

Les coudes posés sur la nappe blanche, la jeune femme laissa éclater son désarroi :

— Le père Grandjean nous a fait un speech ce matin. Tiens-toi bien, il ne renonce pas à Delatour ! Il s'est aperçu que son successeur en titre était une loque, mais il ne renonce pas. C'est à peine croyable !

Valentin se contenta de hausser les épaules, plus attentif au menu qu'à la conversation de son amie.

— Tu m'écoutes ? reprit-elle. Tu ne m'aides pas beaucoup dans toute cette affaire.

Il leva enfin les yeux vers elle :

— Tu veux quoi au juste ? Que je l'empoisonne ? Que je le séquestre ? Tiens, tu devrais essayer le filet de dorade, sauce vierge, il est excellent ici.

— Et pourquoi pas ?

— Ah ! Tu te décides enfin à goûter le poisson ?

— Non, s'énerva-t-elle, je voulais dire : et pourquoi ne pas l'empoisonner ? C'est facile pour toi, non ?

Valentin reposa le menu à côté de son assiette.

— Écoute, articula-t-il, tout ceci est de l'histoire ancienne. Je me suis amusé un temps à gâcher la vie de mes patients et à rire de leurs malheurs, je

l'admets, mais j'ai tiré un trait sur ces pratiques puérides.

Elle éclata d'un rire un peu faux :

— Et tu crois que je vais te croire ?

— Bon, d'accord, je ne dis pas que je ne m'amuse pas de temps en temps à provoquer un petit effet secondaire, mais c'est juste dans un but lucratif, pas par sadisme. De plus je te signale que...

Le serveur s'approcha et Valentin s'arrêta net.

— Deux Dorades et... voyons... un Petit Chablis en demi-bouteille. Merci.

Il attendit que le garçon se soit de nouveau éloigné pour reprendre le fil de la conversation :

— Je te signale que ça n'est pas parce que nous sommes ultra-protégés par le Code de Déontologie et par le Conseil de l'Ordre de surcroît, que nous pouvons tout nous permettre. Un meurtre est un meurtre, et il faut qu'il soit maquillé en erreur médicale parfaite pour être excusable. Avec ce merveilleux concept d'erreur médicale on a tous les droits, alors s'il te plait, ne viens pas tout gâcher.

Il consulta sa montre et ajouta :

— J'ai rendez-vous avec ton collègue Delatour cet après-midi à 15 heures. Je verrai bien dans quel état il est.

Les yeux de Charlotte se mirent à briller d'excitation :

— Tu vas l'assommer d'antidépresseurs ? Tu vas lui administrer des somnifères à tuer un bœuf ?

Il secoua la tête :

— Désolé ma Charlotte, mais ceci n'est pas dans

mes cordes. Je suis devenu un honnête ostéopathe, ne l'oublie pas !

— Alors tu vas lui briser les cervicales ? demanda-t-elle en ricanant.

— Pas question, répliqua-t-il en lui prenant la main. Je vais tenter de lui parler, tout simplement.

La jeune femme baissa la tête, déçue...

Au même moment, Victor se préparait — péniblement — pour son rendez-vous de l'après-midi. Il se doucha avec peine tant il se sentait faible, et s'habilla le plus élégamment possible. Il n'aurait su dire pourquoi mais il sentait qu'aujourd'hui était un grand jour, un très grand jour.

Il joua un instant avec sa petite caméra, la couvant du regard avec émotion. Il eut la conviction qu'elle seule allait bientôt révéler la vérité, et il ne se doutait pas à quel point son pressentiment était exact.

Il regarda l'heure. Il était en avance, il avait bien le temps...

Amandine ne parvenait pas à se concentrer sur ses clients. Elle était étrangement nerveuse, se trompait dans les tailles et les coloris et répondait sèchement, à la limite de l'impolitesse. Elle n'avait qu'une hâte : rentrer chez elle pour voir si tout allait bien. Elle aurait voulu que cette journée soit déjà terminée.

Valentin était encore en consultation lorsqu'il entendit la sonnette d'entrée annoncer la venue du client suivant. Il expédia le patient en cours, une bénigne douleur aux cervicales, et se précipita, tout sourire, dans la salle d'attente :

— Ah ! Monsieur Delatour ! C'est à nous !

Charlotte Poulin ne décolérait pas. Si son ami ne l'aidait pas plus efficacement à se débarrasser de cette loque de Delatour, elle s'en occuperait elle-même. Par quel moyen ? Elle n'en avait aucune idée mais elle trouverait bien...

Jacques Grandjean contemplait tristement le tableau prévisionnel des supposées commandes d'Universal-Price. Il le mit en boule et le lança dans sa corbeille à papier. Raté ! Le projectile était tombé à côté. Il prit cela comme un mauvais présage.

Trente minutes plus tard, inconscient de l'agitation et des préoccupations qu'il provoquait autour de lui, ce fut un Victor régénéré et détendu qui sortait du cabinet de son praticien. Comme toujours, il avait la sensation de ne plus sentir son corps et de marcher sur des bulles d'air. Il ouvrit la portière de sa voiture — au coffre toujours défoncé, mais quelle importance ? — et s'installa tranquillement au volant.

Fidèle à ses habitudes, il ne rentra pas tout de suite au bercail mais il quitta la ville pour atteindre les berges de la Dièvre. Le temps était splendide. Oui, c'était vraiment un grand jour, il fallait en profiter.

Il se promena longuement, laissant son regard errer au fil du courant. L'eau était tout à fait transparente, on aurait dit un gigantesque joyau étalé là, parmi les herbes immobiles. C'était apaisant. Une impression de pureté extrême se dégageait du tableau.

Alors, il s'approcha du bord et, incapable de résister plus longtemps, il se dévêtit lentement, pliant soigneusement ses affaires sur un coin d'herbes propres.

Et lorsqu'il fut nu, il pénétra dans l'eau glaciale et s'avança lentement, insensible au froid, un sourire épanoui aux lèvres. Il trébucha maladroitement sur les pierres mais il ne s'en soucia pas. Il ne sentait rien, convaincu seulement qu'il allait accéder à la pureté suprême et au bien-être total. Le Nirvana. Il aurait voulu que tous ses proches — Amandine, Grandjean, Maria, Valentin, et même Mansard ou Poulin — soient de la fête pour partager son bonheur, mais il était seul. Délicieusement seul !

Il trébucha encore et, tout à coup, le sol se déroba sous ses pieds. Il coula comme une pierre. Il ne se débattit pas. Il était enfin heureux...

- XIV -

Lorsqu'un décès survient dans des conditions inhabituelles et sans témoins, l'usage veut qu'une enquête soit aussitôt diligentée pour s'assurer qu'il ne s'agit pas d'un meurtre déguisé.

Ainsi, Charlotte Poulin et Éric Lepage furent-ils longuement entendus puisqu'ils étaient, somme toute, les seuls bénéficiaires de cette disparition étrange. Amandine dut également témoigner, ainsi que Maria, Grandjean et quelques autres, mais finalement on établit que feu Victor Delatour avait tout simplement sombré dans la dépression et qu'il avait mit fin à ses jours sans aucune contrainte extérieure. Tous attestèrent du comportement singulier de la victime dans la semaine qui avait précédé son geste.

Certain enquêteur émit l'hypothèse que la victime avait peut-être été droguée, mais l'autopsie ne révéla strictement rien de suspect : l'organisme de Victor Delatour était aussi pur que celui d'un nouveau-né.

Le docteur Valentin, à qui l'on demanda pour quelle raison il ne s'était pas aperçu plus tôt du degré de gravité de son patient, eût simplement ces mots :

— Je ne suis qu'ostéopathe, pas psychiatre.

Et l'affaire fut close.

Amandine s'effondra littéralement et eut d'énormes difficultés à surmonter le choc. Elle et Victor avait eu une vie de rêve, une existence douce et paisible, un long fleuve tranquille comme on aime à le dire, et de la voir s'achever ainsi l'accablait au-delà du supportable.

Elle ne pouvait comprendre ce changement soudain chez son époux.

Elle fouilla dans ses affaires mais ne trouva aucun indice. Pas de lettre d'adieu, pas de document insolite, ses dossiers étaient tous en ordre et rien ne trahissait quoi que ce soit.

Pourtant, un soir, un détail attira son attention, détail qu'elle aurait pu détecter bien avant cela. Ils avaient un compte commun à la banque, mais, par habitude, c'était Victor qui s'en occupait, Amandine estimant qu'elle avait la tête suffisamment remplie de chiffres avec la comptabilité du magasin.

Chaque mois donc, il contrôlait les relevés et en pointait chaque ligne, chacun des deux époux n'ayant rien à cacher à l'autre.

Mais ce qu'elle découvrit ce soir-là la laissa perplexe : quelques retraits en espèces apparaissaient régulièrement, le dernier ayant eu lieu le jour du suicide. *Pourquoi retirer de l'argent le matin de sa mort ? Victor avait-il une vie secrète ? Une maîtresse à entretenir ? Des dettes de jeu ?*

Elle en était toujours à se poser des questions lorsque, une quinzaine de jours plus tard, un gendarme lui apporta en ôtant respectueusement son képi un petit paquet beige : "L'enquête étant close, nous vous restituons les effets personnels que votre époux avait laissés sur la berge". Et il salua maladroitement avant de se sauver aussi vite qu'il était venu.

Restée seule, Amandine hésita longuement avant d'ouvrir le sinistre colis. Elle avait l'impression de raviver sa douleur en touchant à son tour les objets que Victor avait lui-même touchés juste avant sa mort. Elle avait le sentiment qu'elle allait les souiller.

Néanmoins, en femme de tête qu'elle avait toujours été, son sens pratique reprit le dessus et elle se mit à penser aux espèces retirées le matin du décès. Par curiosité, elle voulait vérifier si elles étaient toujours là.

Elle ouvrit donc le carton et en étala le contenu sur sa table. Elle déplia chaque vêtement et fouilla chaque poche. Le portefeuille était là, qui contenait le reçu du distributeur mais pas le moindre billet de banque. Par contre les papiers d'identité étaient intacts, ainsi que la carte bancaire. Il n'y avait donc pas eu vol crapuleux.

Elle trouva également sa montre, les clés du pavillon ainsi que ses clés de voiture. Et ce fut à l'instant précis où elle voulut tout remettre en place qu'elle fronça les sourcils : il n'y avait pas une clé de voiture, mais deux, et de modèles totalement

différents.

Le garage avait-il prêté une voiture en vue de la réparation du coffre ? Grandjean avait-il confié une voiture de fonction ? Pour en avoir le cœur net, elle téléphona en priorité au carrossier. Non, il n'avait pas prêté de véhicule, non il n'avait même pas vu ce pauvre monsieur Delatour, et oui, il présentait toutes ses condoléances.

Elle appela donc l'ancien employeur de son mari et ce fut la même réponse :

— Non, chère madame, je n'ai pas prêté de véhicule à votre mari. Il aurait refusé à moins bien sûr qu'on en désinfecte des sièges et le volant, vous le connaissiez.

Oui, elle le connaissait. Elle fut sur le point de raccrocher mais Grandjean demanda encore :

— Mais que se passe-t-il ? Vous avez trouvé une seconde clé de voiture, vous êtes sûre ?

Oui, elle en était sûre. Les clés des véhicules modernes ont des formes bien spécifiques qui n'ont rien à voir avec les autres clés. Il y avait un logo sur le dessus, mais le symbole ne rappelait aucune marque connue. Du moins pas pour elle.

— Voulez-vous que je passe jeter un coup d'œil ?

Elle accepta, n'ayant pas d'autre solution à ce nouveau mystère.

Grandjean tourna la clé en tous sens au creux de sa main impeccable, l'observa sous tous les angles et finit par lâcher :

— Ce n'est pas une clé de voiture.

Elle sursauta presque :

— Vous êtes certain ? Mais qu'est-ce que c'est, alors ?

— Elle est plus grosse que la moyenne. Avez-vous un petit tournevis cruciforme ? Je vois une petite vis, sur le côté, là.

Elle s'apprêta à se lever pour chercher un outil, mais il se ravisa :

— Non, passez-moi plutôt une pince à épiler. Très fine, de préférence.

Là, c'était plus facile. Elle se leva comme un ressort et revint de la salle de bain une demi-seconde plus tard avec l'accessoire requis.

— Vous voyez, indiqua-t-il, il y a là une fente avec un petit morceau de plastique qui dépasse à peine. Je suis prêt à parier qu'il s'agit... (et il tira délicatement avec la pince) d'une... d'une carte mémoire, annonça-t-il en brandissant son trophée sous la lumière.

— Et alors ? demanda Amandine, de plus en plus intriguée.

— Hé bien, cet objet que vous avez pris pour une clé est en fait une minuscule caméra-espion. Avec ça vous pouvez filmer et enregistrer tout ce que vous voulez sans attirer l'attention.

Elle ne sut que répondre :

— Mais que faisait Victor avec un tel arsenal dans sa poche ?

— Je l'ignore, mais si j'étais vous, je m'empresserais d'en vérifier le contenu, on ne sait jamais, peut-être contient-il des révélations importantes.

Vous avez un ordinateur ?

— Oui, bien sûr, mais...

— Alors insérez la carte dans le lecteur prévu à cet effet et quand le fichier apparaîtra à l'écran vous cliquez dessus. C'est tout.

— Oui mais... Écoutez, si ça ne vous fait rien, je préférerais que vous restiez avec moi pour voir ça.

— Rester ? protesta-t-il en se levant déjà. Mais tout ceci est confidentiel, cela ne me regarde pas.

Elle se leva brusquement et lui saisit les mains avec force :

— Restez. S'il vous plaît. J'ai trop peur de ce que je vais peut-être découvrir. Restez !

L'image n'était pas très nette, il y avait du grain, mais le son était acceptable. Sur la première séquence, on voyait le visage de Victor en gros plan, qui regardait fixement l'objectif. Amandine tressaillit.

Une voix inconnue surgit des haut-parleurs : "Ici on met en route et là on stoppe l'enregistrement. Attention, c'est sensible. L'objectif c'est cette petite tête d'épingle, face à toi".

— A qui est cette voix ? demanda Grandjean, comme s'il assistait à la projection d'un film de famille.

— Aucune idée, murmura Amandine. Ça ne me dit rien.

Puis la voix de Victor retentit, bizarrement présente à travers l'écran : "Et quelle est la durée d'enregistrement ?"

Et l'autre inconnu de répondre : "Ça dépend de la carte mémoire que tu utiliseras, mais si tu n'es pas trop exigeant sur la qualité de l'image, ça peut aller jusqu'à environ huit bonnes heures. Ça te va ?"

La caméra bougea en tous sens, comme si elle changeait de main, et on eut juste le temps d'apercevoir une énorme imprimante et, en fond, des étagères métalliques.

— J'imagine, ajouta Grandjean, que c'est le type qui lui a fourni l'appareil. Sans intérêt. Voyons la séquence suivante.

La dizaine de séquences suivantes étaient très brèves et correspondaient apparemment aux tests que Victor avait réalisés chez lui. On y voyait son bureau, l'escalier de ciment, son armoire métallique, la cuisine, le salon, la porte d'entrée et l'on sentait qu'il faisait des recherches d'angles divers. L'heure et la date qui apparaissaient en bas de l'écran à droite indiquaient que tout ceci avait été réalisé la veille de sa mort.

— Je me demande bien ce qu'il avait en tête, demanda Amandine.

Grandjean avait sa petite idée — une surveillance discrète de son épouse, bien sûr — mais il n'osa pas la lui révéler. Inutile de remuer le couteau dans une plaie encore béante...

Le dernier enregistrement n'avait rien de commun avec les précédents. Il était extrêmement long — environ six heures estimées — et avait fini par saturer la carte mémoire. Il semblait avoir été mis en route sans que plus personne ne l'arrête. Il dé-

marrait le mercredi, peu avant quinze heures.

L'écran resta résolument noir, mais de légers bruits fusaient par moments, un peu étouffés. En fait, le seul son à peu près identifiable était un bruit de pas.

— A tous les coups, commença Grandjean, il a mis la caméra dans sa poche et l'a déclenchée sans le vouloir. C'est pour ça que ça dure des heures, ça tourne jusqu'à épuisement de la batterie ou saturation de la carte.

— Alors, se troubla Amandine, ça tournait encore au moment de... au moment de...

Et elle éclata en sanglots.

— Écoutez, suggéra Grandjean en cliquant sur la touche pause, on va arrêter là pour aujourd'hui et on remettra ça un autre jour, quand vous serez prête.

— Non, coupa-t-elle en se reprenant, je suis peut-être à deux doigts de comprendre ce qu'il s'est passé. Alors, je veux continuer, même si ça doit m'arracher les tripes !

Il cliqua sur la touche de lecture et leur attention se porta de nouveau sur l'écran noir, attentifs aux bruits de pas, de portières, de moteur et encore de pas. Toujours des pas...

Soudain, un son plus clair inonda l'obscurité, comme si quelqu'un marchait sur du carrelage. Puis, le silence reprit le dessus. Grandjean fut sur le point de suggérer d'avancer en accéléré afin de gagner du temps, mais subitement, un bruit de

porte claqua étrangement dans les haut-parleurs et une voix s'exclama : " Ah ! Monsieur Delatour ! C'est à nous !"

Tous deux se regardèrent, s'interrogeant du regard. Mais ils n'eurent pas le temps de se poser de questions, car la voix avait repris : "Hé bien, comment allons-nous aujourd'hui mon cher monsieur ? Une petite déprime à ce qu'on m'a dit ?

Silence.

"Bien, nous allons faire un petit massage et une petite relaxation car vous m'avez encore l'air bien tendu aujourd'hui. Si vous voulez bien me donner votre carte vitale."

Bruit de frottement. Puis : "Vous savez monsieur Delatour que je prends grand soin de vous et que je suis par conséquent en dépassement d'honoraires. Avez-vous pensé à la petite enveloppe habituelle ?"

Silence. Bruit de frottement puis d'un papier qu'on déchire.

"Parfait. Il y a bien huit cents ? Je ne recompte pas, je vous fais confiance."

Bruit d'un tiroir qu'on referme.

"Si vous voulez bien passer à côté et vous allonger à plat ventre, torse nu."

Au moment où Victor ôta sa veste et la posa sur quelque chose, le micro reçut des chocs fort désagréables pour l'oreille et Grandjean eut peur qu'il ne se coupe. Mais il n'en fut rien et l'audition fut même de meilleure qualité qu'auparavant.

Ensuite il n'y eut plus aucun échange. On entendait seulement le glissement des mains sur la

peau et, de temps à autre, une petite interjection ou un petit toussotement. Au bout d'un moment, Grandjean finit par dire :

— Mise à part cette petite extorsion de fonds totalement illégale, ce médecin a l'air de faire son travail correctement. Vous le connaissez ?

— Oui, je suppose que c'est le docteur Valentin, l'ostéopathe. Je me demande comment il a fait pour lui soustraire tout ce fric sans que Victor réagisse. Connaissant mon mari c'est à peine croyable.

— Oui, l'autre a dû lui faire miroiter quelque chose de fabuleux et je me demande bien quoi.

Toujours le frottement des mains sur la chair.

— En tout cas, repris Amandine, ce n'est pas ça qui justifie un suicide dans l'eau glacée. Il y a autre chose.

Toussotement.

— Et cet autre chose a peut-être eut lieu APRES la consultation. Ce médecin n'a sans doute rien à voir dans toute cette histoire.

— Je ne sais pas, attendons...

Ils n'eurent pas à attendre bien longtemps. La voix de Valentin retentit, toujours étouffée par le tissu de la veste où était enfermée la petite caméra.

" Maintenant, nous allons passer à la phase de relaxation. Si vous voulez bien vous retourner et vous mettre à plat dos... Voilà c'est parfait."

Une légère musique apparut soudainement, douce et agréable comme il sied dans un tel contexte.

— Il fait vraiment bien les choses, admit Grandjean. C'est un pro.

Amandine voulut répondre quelque chose mais la voix de Valentin ne lui en laissa pas le temps :

"Maintenant, mon cher Victor, vous allez fixer ce point bleu au plafond, juste au dessus... Vous vous sentez bien... Vous n'entendez plus rien d'autre que ma voix... Vous vous sentez bien... Vos paupières deviennent lourdes... très lourdes... Vous sombrez dans un sommeil agréable et vous n'entendez plus que ma voix..."

Amandine et Grandjean se regardèrent, médusés.

— On dirait de l'hypnose !

"Victor, vous m'entendez ? Victor, vous savez, comme je vous l'ai répété un grand nombre de fois, que votre femme vous trompe. D'ailleurs vous l'avez vue... de vos yeux vue... Et puis vous savez que les clients ne veulent plus vous recevoir. Ce Mansard a annulé votre rendez-vous... Victor, vous dormez... Et cette jeune et jolie Maria qui a repoussé vos avances, n'est-ce pas honteux?... Victor, vous n'obéissez qu'à ma voix... Ainsi que je vous l'ai conseillé, vous avez piqué des crises de colère... C'est bien, vous avez eu raison, ça soulage..."

— Le salaud, le salaud, le salaud, siffla Amandine entre ses dents serrées.

"Maintenant, Victor, il faut que vous sachiez que votre carrière est finie, vous ne serez jamais dirigeant de Multisoft... Ce poste est destiné à votre collègue Poulin... Vous dormez... Alors nous allons parvenir à la phase la plus importante de votre vie..."

Les deux tendirent l'oreille, anxieux de ce qui

allait suivre.

"Victor, il n'existe qu'une solution pour faire cesser vos ennuis et que tout redevienne comme avant... La Purification... L'eau de la Dièvre est, comme vous le savez d'une pureté extrême, je vous l'ai souvent dit... Alors, en sortant d'ici, voici ce que vous allez faire..."

- EPILOGUE -

Malgré un procès retentissant, le docteur Valentin ne fut condamné qu'à restituer les huit cents euros indûment exigés. Le Conseil de l'Ordre lui fournit ses meilleurs avocats et, se retranchant derrière un Code de Déontologie délibérément protecteur, ils n'eurent aucun mal à démontrer sa bonne foi. Il n'était pas responsable, dirent-ils, si le patient avait mal interprété ses propos. Comme chacun sait il n'y a pas de mauvais médecin, il n'y a que de mauvais malades.

Amandine vendit son magasin et quitta Saint-Julien-le Haut. On ne la revit jamais et personne ne sait ce qu'il advint d'elle.

Éric Lepage, le concurrent direct de mademoiselle Poulin au poste directorial, se jeta sous un train sans qu'on sut vraiment pourquoi. Lui aussi consultait régulièrement le docteur Valentin pour un léger mal de dos, mais personne n'osa faire le moindre rapprochement avec l'affaire Delatour, c'était trop risqué.

Accusé à tort de surcharger ses employés au point de les pousser au suicide, Jacques Grandjean,

fut condamné à une lourde peine de prison et à l'interdiction de gérance. Il fallait bien trouver un coupable...

La direction de Multisoft étant désormais vacante, le conseil d'administration nomma Charlotte Poulin à la tête de l'entreprise, vraisemblablement la plus apte à tenir ce poste.

Charlotte et Bernard Valentin furent heureux de vous faire part de leur mariage quelques mois plus tard... Vous n'en étiez pas ?
